

DEUXIÈME LIVRE

M. D. BERLITZ

[REDACTED]

withdrawn

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

The
Keyes
Memorial
Library

1941

THIS BOOK DONATED BY



GIFT
OF
MONSIGNOR
JOHN W. KEYES
IN MEMORY OF
HIS PARENTS
THOMAS KEYES
AND
ELIZABETH AGNES KEYES



DEUXIÈME LIVRE

DEUXIEME LIVRE POUR L'ENSEIGNEMENT
BERLITZ, MAXIMILLIAN DELPHINU



BERLITZ PUBLICATIONS

Libro Español	Outlines of English Literature
Trozos y Diálogos	English Idioms and Grammar
Los Verbos Aprendidos por la	English for Business
Conversación	English for Children
Los Verbos en dos Tablas	Arabic
El Español Comercial	Chinese
Premier Livre	Czech
Deuxième Livre	Danish
Littérature Française	Dutch
Le Français Commercial	Greek
Le Français pour les Enfants	Hebrew
Grammaire Pratique	Hungarian
Vols. I and II	Japanese
Vols. III and IV	Norwegian
Précis de la Grammaire Française	Polish
Tableaux du Verbe	Portuguese
Genre des Substantifs	Portuguese Verb Book
Erstes Buch	Provençal
Zweites Buch	Romanian
Deutsche Sprachlehrer	Russian
Das Geschlecht der Hauptwörter	Swedish
Deutsche Handelssprache	Turkish
Deutsch für Kinder	Berlitz Self-Teacher: French
Libro Italiano	Berlitz Self-Teacher: Spanish
I Verbe Apresi Mediante la Con-	Berlitz Self-Teacher: German
versazione	Berlitz Self-Teacher: Italian
I Verbi in due Tavole	Berlitz Sin Maestro: Inglés
English, First Book	Illustration for Berlitz Texts
English, Second Book	Berlitz Wall Charts

M. D. BERLITZ

DEUXIÈME LIVRE

POUR

L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES MODERNES

PARTIE FRANÇAISE POUR ADULTES

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET COMPLÈTEMENT REMANIÉE

New York, N. Y.
BERLITZ PUBLICATIONS
630 FIFTH AVENUE

PARIS
The Berlitz School
31 Boulevard des Italiens

LONDON
Berlitz Editions
36 Maiden Lane
Bedford St.



COPYRIGHT 1924

THE BERLITZ SCHOOL OF LANGUAGES
OF AMERICA INC.

All Rights Reserved

1950 EDITION

Notice to Purchasers of Berlitz Publications:

The Berlitz Method consists of three essential elements:

1. Native instructors, trained under the supervision of The Berlitz Schools of Languages of America, Inc.
2. Text material composed and published by The Berlitz Schools of Languages of America, Inc.
3. Hourly supervision of instruction by directors and inspectors appointed by The Berlitz Schools of Languages of America, Inc.

The Berlitz Schools of Languages of America, Inc., is the sole proprietor for the name Berlitz in connection with language instruction, language textbooks and language schools, in the portion of the western hemisphere north of the southern border of the Republic of Panama. The use of the name "Berlitz" in such connection is hereby specifically prohibited unless formally authorized by contract with The Berlitz Schools of Languages of America, Inc. It follows, therefore, that the purchase or repurchase of this book or any other Berlitz Publication *in no way* entitles the purchaser or any other person to the use of the name Berlitz in connection with the teaching of languages.

P R É F A C E

Ce volume n'étant que la suite du premier livre de la Méthode Berlitz, l'auteur n'a pas cru utile de répéter ici la description de sa méthode.

Le premier livre contient les expressions les plus indispensables pour se faire comprendre en voyage ; peu de termes abstraits, et seulement les constructions élémentaires, y ont été enseignés.

Dans ce deuxième livre le vocabulaire est graduellement enrichi de mots abstraits et de locutions idiomatiques qui sont toujours employés de façon que l'élève les comprenne par l'enchaînement ou que le professeur en trouve l'explication par le contexte.

Comme l'élève commence déjà à comprendre une conversation facile, bien des expressions peuvent être expliquées par des expressions analogues ou par des définitions simples. Les différentes parties de la grammaire sont aussi présentées dans les leçons avancées de la première partie de ce livre.

Le professeur doit donner les leçons comme celles de la seconde partie du premier livre, c'est-à-dire qu'il doit d'abord lire lui-même quelques phrases, afin de donner la prononciation, faire ensuite lire les mêmes phrases à l'élève, en le corrigeant, poser beaucoup de questions semblables à celles des leçons et des exercices précédents et enfin faire répéter de mémoire les phrases lues.

En donnant une leçon, le professeur peut ajouter encore d'autres expressions qui se rapportent au sujet donné ; par exemple, en donnant le mot « croire » on peut donner « douter de » ; dans le morceau « la santé » on peut donner « rhume, tousser », etc. En introduisant des mots abstraits, il faut ne s'en servir d'abord que dans une seule acception, et les employer de façon que le sens soit bien clair par le contexte.

Bien souvent nous avons donné de nouveaux mots, même dans les exercices. Le professeur doit alors faire non seulement la question du livre, mais beaucoup de questions semblables, afin de faire employer le nouveau terme.

Il sera aussi très bon de faire écrire les exercices à la maison après les avoir lus en classe, de donner quelquefois des dictées simples et de faire imiter les conversations du livre dans la classe, entre plusieurs élèves.

Les personnes désirant voir l'application pratique de la méthode trouveront les adresses des « Berlitz Schools of Languages » à la fin de ce livre, sur l'intérieur de la couverture.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGE
Préface	5

Indicatif.

(Présent, Passé indéfini, Futur.)

A l'hôtel	9
Postes, télégraphe et téléphone	12
Louer un appartement	19
Chez le marchand de meubles	24
Chez le tailleur	28
Chez la couturière	31
Une visite	36
Les théâtres	42
La santé	49
L'automne	51
L'hiver	55
Le printemps	59
L'été	62

(Imparfait.)

La Gaule	68
Souvenirs de collègue	71
Correction des paresseux	74

Conditionnel.

Une excursion à la campagne	74
Les trois souhaits	77

Subjonctif.

Exemples et exercices	82
Une promenade en avion	83
En route	86
Une panne d'auto	89

Indicatif.
(*Passé défini.*)

	PAGE
Le déjeuner de Napoléon. I (<i>Imparfait—Habitue</i>)	92
Le déjeuner de Napoléon. II (<i>Passé défini—Narration</i>)	92
Le déjeuner de Napoléon. III (<i>Imparfait—Description</i>)	94
Le déjeuner de Napoléon. IV (<i>Passé défini—Narration</i>)	94
Le déjeuner de Napoléon. V (<i>Imparfait—Action non terminée</i>)	96
Le déjeuner de Napoléon. VI (<i>Passé défini et Imparfait</i>)	96
L'Arabe et son cheval	98

Tous les modes et tous les temps.

Le peintre David et le cocher	102
La montre de Newton	103
Force extraordinaire	104
Le docteur Abernethy	105
Une explication	106
Monsieur Bébé	107
Un bon conseil	108
Un pays extraordinaire	109
Henri IV et le paysan	109

LECTURES COURANTES

Un disciple de Murillo	113
Un autographe de Dumas	114
Le prince Albert et la reine Victoria	116
A bon chat, bon rat	118
Singulière méprise	119
Un bon conseil	112
La voiture partagée	125
La seconde valse de Benjamin Godard	127
Notes sur Alexandre Dumas Fils	129
Un nez gelé	131
Histoire effrayante	134
Le chapeau vengeur	137

A L'HÔTEL.

AMIEL. — Nous avons retenu deux chambres, par dépêche, ce matin.

L'EMPLOYÉ DE L'HÔTEL.—Parfaitement: MM. Amiel et Martin, n'est-ce pas?

AMIEL. — Oui, monsieur.

L'EMPLOYÉ. — Vous avez les chambres contiguës 35 et 36. Avez-vous des bagages?

AMIEL. — Oui, ils sont à la gare. Voici nos bulletins.

L'EMPLOYÉ. — Je vais les envoyer chercher tout de suite et on les montera dans vos chambres aussitôt qu'ils seront arrivés.

MARTIN. — Y a-t-il une salle de bain attenante à notre chambre?

L'EMPLOYÉ. — Oui, monsieur. Il y a une salle de bain entre les deux chambres.

AMIEL. — Nous désirons nous lever de bonne heure. Pouvez-vous nous faire réveiller?

L'EMPLOYÉ. — A quelle heure doit-on vous inscrire pour le réveil?

AMIEL. — A sept heures; faites-nous servir le café à sept heures et demie.

L'EMPLOYÉ. — Bien, messieurs. Je vais vous conduire dans vos chambres, si vous le désirez. Par ici, voici l'ascenseur.

MARTIN. — Nous avons du linge à faire blanchir; et nous sommes pressés de l'avoir.

L'EMPLOYÉ.—Nous avons une blanchisseuse qui rend le linge dans les vingt-quatre heures, lavé et repassé.

AMIEL. — Vous nous l'enverrez aussitôt que nous aurons nos bagages.

L'EMPLOYÉ. — Dans tous les cas, voici la sonnette électrique. Vous presserez le bouton une fois pour appeler le garçon et deux fois pour la femme de chambre. (*L'employé s'en va.*)

MARTIN. — Mes souliers sont bien sales ; où pourrais-je les faire nettoyer ?

AMIEL. — Vous n'avez qu'à sonner le garçon, il vous les cirera. (*Il sonne.*)

LE GARÇON. — Monsieur a sonné ?

MARTIN. — Oui. Pouvez-vous me cirer mes souliers et me brosser mon pardessus tout de suite ?

LE GARÇON. — Mais oui, monsieur.

MARTIN. — Pouvons-nous avoir de l'eau chaude, du savon et des serviettes de toilette ?

LE GARÇON. — Vous trouverez dans le cabinet de toilette tout ce qu'il vous faut : savon, serviettes, etc.

MARTIN. — Bon, merci. Y a-t-il aussi de l'eau fraîche à boire ?

LE GARÇON. — Je vais vous en faire apporter.

MARTIN. — Est-elle filtrée ?

LE GARÇON. — Non, c'est de l'eau de source, excellente et très saine. Mais si vous désirez une eau minérale, Vichy, Evian, Vittel, Saint-Galmier ?

MARTIN. — Non, ce n'est pas la peine. Merci.

EXERCICE.

(*Répondre aux questions suivantes*)

1. Que faites-vous pour avoir une chambre dans une ville que vous n'habitez pas ? — 2. Qu'est-ce que

MM. Amiel et Martin ont fait pour être certains d'avoir une chambre dans cet hôtel? — 3. Comment l'employé de l'hôtel sait-il que les nouveaux arrivés s'appellent Amiel et Martin? — 4. Quels sont les numéros des chambres retenues pour ces messieurs? — 5. Est-ce que les chambres de ces messieurs sont éloignées l'une de l'autre? — 6. Où sont leurs bagages? — 7. Que fera-t-on pour les avoir? — 8. Que doit-on montrer à la gare pour les retirer? — 9. Qu'en fera-t-on quand ils arriveront? — 10. Est-ce que chaque chambre, dans cet hôtel, a une salle de bain? — 11. Est-il agréable de prendre un bain froid quand il fait chaud? — 12. Est-ce que ces messieurs désirent se lever de bonne heure le lendemain? — 13. Se réveille-t-on facilement si l'on est très fatigué? — 14. Pouvez-vous dormir si l'on fait beaucoup de bruit près de vous? — 15. Le bruit vous empêche-t-il de dormir? — 16. Pouvez-vous dormir malgré le bruit? — 17. Que doit faire le garçon pour réveiller un voyageur? — 18. Avez-vous un réveille-matin dans votre chambre? — 19. A quelle heure et où ces messieurs prendront-ils leur café? — 20. Se rendent-ils seuls dans leurs chambres? — 21. Montent-ils l'escalier? — 22. Comment appelle-t-on d'un seul mot les chemises, les manchettes, les faux-cols, les mouchoirs, les bas, les chaussettes, etc.? — 23. Que fait-on du linge sale? — 24. Qui lave le linge? — 25. Que fait la blanchisseuse après avoir lavé le linge? — 26. Dans combien de temps la blanchisseuse de l'hôtel aura-t-elle fini son travail? — 27. Quand désirent-ils donner leur linge à la blanchisseuse? — 28. Que doivent faire les voyageurs pour appeler les domestiques? — 29. L'employé reste-t-il avec les voya-

geurs après leur avoir donné les renseignements demandés? — 30. Si nos vêtements ne sont pas propres, que doit faire le domestique? — 31. Et si vos souliers sont sales, que faites-vous? — 32. Est-ce qu'il y a des cireurs de bottes dans la rue? — 33. Nos deux voyageurs sont-ils pressés d'avoir leurs pardessus et leurs souliers? — 34. Quel mot l'indique? — 35. Qu'est-ce qu'ils désirent avoir quand le garçon rapportera les souliers? — 36. Pourquoi veulent-ils de l'eau fraîche? — 37. Peut-on bien se laver sans savon? — 38. Que fait-on quand on a les mains mouillées? — 39. Avec quoi les essuie-t-on? — 40. Aimez-vous à boire de l'eau chaude? — 41. Quelle eau aimez-vous à boire? — 42. Est-ce que l'eau d'une grande ville est toujours pure? — 43. Que fait-on si elle n'est pas pure? — 44. Pourquoi n'est-ce pas la peine de faire monter de l'eau minérale?

POSTES, TÉLÉGRAPHE et TÉLÉPHONE.

I - POSTES

AMIEL. — Voici ma carte. Y a-t-il une lettre pour moi?

L'EMPLOYÉ. — Il y en a deux, dont une recommandée. Avez-vous des papiers prouvant votre identité?

AMIEL. — Ma foi, je n'en sais rien. (*Il cherche.*)

L'EMPLOYÉ. — Vous n'avez pas de passeport, de permis de conduire, de billet circulaire, de carte d'identité, n'importe quoi?

AMIEL. — Voici un abonnement de chemin de fer. Cela suffit-il?

L'EMPLOYÉ. — Parfaitement. Voici vos lettres. Voulez-vous signer ici sur ce registre pour la lettre recommandée?

AMIEL. — A quelle heure est la dernière levée pour le Havre?

L'EMPLOYÉ. — A 6 heures; vous avez une levée supplémentaire à 7 h. $\frac{1}{4}$, mais il faut porter votre lettre à la gare.

AMIEL. — Il est trop tard pour écrire, j'aime mieux téléphoner.

L'EMPLOYÉ. — Les cabines téléphoniques sont de ce côté, à droite.

AMIEL. — Où puis-je avoir des timbres-poste?

L'EMPLOYÉ. — Au guichet 15, au fond, voyez: "Affranchissement."

AMIEL. — Quel affranchissement pour Paris?

L'EMPLOYÉ. — Trois francs. Si vous désirez un "pneumatique" pour douze francs...

AMIEL. — Qu'est-ce que c'est que ça?

L'EMPLOYÉ. — Une lettre pneumatique doit arriver à destination dans l'heure qui suit le moment où vous l'aurez mise à la boîte.

AMIEL. — Va pour le "pneumatique". Mais dites-moi, je vous prie, quel est l'affranchissement pour l'étranger?

L'EMPLOYÉ. — C'est cinq francs, pour une lettre simple, non recommandée.

AMIEL. — Merci, monsieur.

EXERCICE.

1. Comment envoie-t-on une lettre d'une ville dans une autre? — 2. Que met-on sur l'enveloppe pour montrer que le port est payé? — 3. Si vous envoyez une lettre contenant quelque valeur, pouvez-vous vous faire donner un reçu par la poste? — 4. Comment s'appelle

une lettre de ce genre? — 5. Quelles sont les lettres que vous faites recommander? — 6. Quand fait-on envoyer une lettre "Poste Restante"? — 7. Que montre M. Amiel pour faire connaître son nom à l'employé de la poste? — 8. Est-ce qu'une carte de visite suffit pour montrer que c'est M. Amiel? — 9. Comment peut-il prouver que c'est lui? — 10. Quel billet prend-on pour visiter différentes villes? — 11. Pouvez-vous aller en Europe sans avoir un papier d'identité? — 12. Comment s'appelle ce document? — 13. M. Amiel a-t-il un passeport? — 14. Où M. Amiel doit-il signer son nom? — 15. Y a-t-il plusieurs levées et plusieurs distributions chaque jour? — 16. Combien paie-t-on de port pour une lettre de Paris à Lyon? — 17. Et pour un pays étranger? — 18. Quel timbre faut-il mettre sur une lettre qui doit partir par la levée supplémentaire? — 19. Quel genre de lettre emploie-t-on pour communiquer rapidement à Paris? — 20. Que coûte un "pneumatique"? — 21. En combien de temps un "pneumatique" doit-il arriver à destination?

II - TÉLÉGRAPHE. — POSTE AÉRIENNE.

PASCAL. — Je désire envoyer un télégramme à Marseille.

L'EMPLOYÉ. — Très bien, monsieur. Prenez une formule dans cette boîte, écrivez votre télégramme très lisiblement et remettez-le au guichet 16.

PASCAL. — Quelle est la taxe pour les télégrammes?

L'EMPLOYÉ. — Pour la France, la taxe est de 4 francs 50 centimes par mot avec un minimum de perception de 50 francs.

PASCAL. — Merci, monsieur. Voici un télégramme

pour Marseille. Combien cela fait-il?

L'EMPLOYÉ. — C'est cinquante-neuf francs pour le télégramme et deux francs — pour le récépissé.

PASCAL. — Je voudrais aussi télégraphier à Londres. Quelle est la taxe pour l'Angleterre?

L'EMPLOYÉ. — 10 francs par mot. Peut-être préférez-vous envoyer une lettre par avion, c'est presque aussi rapide et plus avantageux.

PASCAL. — Vraiment?

L'EMPLOYÉ. — Si vous mettez votre lettre dans la boîte spéciale qui est là, avant 9 heures 30 du matin, elle sera distribuée à Londres dans l'après-midi du même jour. Mais n'oubliez pas d'écrire sur l'enveloppe la mention: "Par avion."

PASCAL. — Voilà qui est très pratique. Je vous remercie pour ce précieux renseignement. Acceptez-vous les câblogrammes pour les Etats-Unis et les radio-télégrammes pour le Maroc?

L'EMPLOYÉ. — Non, monsieur. Il faut vous adresser pour cela au guichet spécial qui est au fond de la salle.

PASCAL. — Merci, monsieur, vous êtes très aimable.

EXERCICE.

1. En combien de temps environ une lettre, mise à la poste à Paris, parvient-elle à Marseille? — 2. N'est-il pas possible de communiquer avec un correspondant éloigné plus rapidement qu'au moyen d'une lettre? — 3. Est-il obligatoire d'écrire les télégrammes sur des formules officielles? — 4. Le style du télégramme est-il le même que celui d'une lettre? — 5. Quand emploie-t-on l'expression "style télégraphique"? — 6. Quelle est la taxe d'un télégramme pour

la France? — 7. Y a-t-il un minimum de perception? — 8. Peut-on envoyer un télégramme avec réponse payée? — 9. L'employé délivre-t-il toujours un reçu pour les télégrammes? — 10. Comment appelle-t-on ce reçu? — 11. Pourquoi est-il avantageux de correspondre avec Londres par poste aérienne? — 12. Combien de temps faut-il pour aller de Paris à Londres par chemin de fer et bateau et combien de temps par avion? — 13. Quelle mer survole-t-on pour se rendre en Angleterre en aéroplane? — 14. Avez-vous déjà voyagé en avion? — 15. Pourquoi M. Pascal remercie-t-il l'employé? — 16. L'Amérique et l'Europe sont-elles reliées par câbles sous-marins? — 17. L'employé du télégraphe accepte-t-il les câblogrammes? — 18. L'usage de la télégraphie sans fil est-il permis au public? — 19. Peut-on envoyer un radio-télégramme à un ami qui est sur un bateau faisant route pour l'Amérique? — 20. L'employé des postes s'est-il montré obligeant? — 21. Comment M. Pascal remercie-t-il cet employé?

III - TÉLÉPHONE.

AMIEL. — Voulez-vous me donner l'annuaire téléphonique du département de la Seine-Inférieure?

L'EMPLOYÉ. — Le voici, monsieur.

AMIEL. — Je voudrais avoir le n° 253 au Havre.

L'EMPLOYÉ. — Bien, monsieur. Prenez un ticket au guichet 6... Entrez, vous avez la communication.

AMIEL. — Allô. Le Havre?

— Oui, monsieur.

AMIEL. — N° 253?

— Oui, monsieur.

AMIEL. — C'est vous, monsieur de Valette?

VALETTE. — Oui, monsieur. A qui ai-je l'honneur de parler? Je ne reconnais pas votre voix.

AMIEL. — Je suis M. Amiel.

VALETTE. — Ah! très bien. Comment allez-vous, cher monsieur Amiel?

AMIEL. — Très bien, merci, un peu fatigué. Dites donc, monsieur de Valette, je viens de recevoir votre lettre poste restante.

VALETTE. — Eh bien, qu'en pensez-vous?

AMIEL. — Je suis désolé des mauvaises nouvelles que vous m'annoncez. J'ai, de mon côté, beaucoup de choses à vous dire. Je serai au Havre après-demain soir. Nous aurons le temps de causer. Allons, bon! on a coupé la communication... Allô, nous causons, mademoiselle! Monsieur de Valette, m'entendez-vous? Ah! Enfin, la communication est rétablie... Quoi? M. Brun vous a dit m'avoir envoyé cinq mille francs! Mais ce n'est pas vrai; c'est faux. Je n'ai rien reçu de lui.

VALETTE. — Je connais cet homme; il n'est pas sérieux; il ne dit jamais la vérité. Nous ne pouvons pas croire ce qu'il dit.

AMIEL. — Est-ce qu'il viendra me voir; vous l'a-t-il dit?

VALETTE. — Oui, il me l'a dit, mais je ne crois pas qu'il ira vous voir. Il ne tient jamais ses promesses.

AMIEL. — J'irai le voir moi-même. Pouvez-vous me donner son adresse?

VALETTE. — Je ne la sais pas, mais vous la trouverez dans le Bottin.

AMIEL. — Au revoir, monsieur, à bientôt. Amitiés chez vous.

VALETTE. — Au revoir, monsieur Amiel.

EXERCICE.

1. Si vous voulez parler à quelqu'un qui est dans une autre partie de la ville, que faites-vous? — 2. Avez-vous le téléphone chez vous? — 3. Dans cette ville, y a-t-il des cabines téléphoniques publiques? — 4. Où trouvez-vous le numéro du téléphone de la personne à laquelle vous voulez parler? — 5. Quand vous parlez au téléphone, quelle est la première chose que vous dites? — 6. Qui vous répond d'abord? — 7. Que demandez-vous à la téléphoniste? — 8. Est-ce qu'on peut reconnaître la voix de celui qui parle? — 9. Pourquoi M. Amiel est-il fatigué? — 10. Qu'est-ce que M. Amiel annonce d'abord à M. Valette? — 11. Est-ce que ce dernier lui a communiqué des choses agréables? — 12. Que dit M. Amiel en apprenant ces mauvaises nouvelles? — 13. Pourquoi M. Amiel ira-t-il au Havre? — 14. Quand ira-t-il? — 15. Sont-ils empêchés de continuer leur conversation? — 16. Pourquoi leur conversation est-elle interrompue? — 17. A qui parle M. Amiel pour faire rétablir la communication? — 18. Peut-on téléphoner de Paris à Londres? — 19. Les communications téléphoniques sont-elles faciles entre ces deux villes? — 20. De qui ces messieurs parlent-ils quand la communication est rétablie? — 21. Qu'est-ce que M. Brun a dit à M. Valette? — 22. A-t-il envoyé de l'argent à M. Amiel? — 23. M. Brun a-t-il dit la vérité? — 24. Dites-vous toujours la vérité? — 25. Est-il vrai qu'à Rio-de-Janeiro il fait chaud en janvier? — 26. Quel est le contraire de vrai? — 27. Est-ce que les fables sont des histoires vraies? — 28. Croyez-vous que la terre tourne? — 29. Me croyez-vous si je vous dis que je

suis Français? — 30. Pouvons-nous croire tout ce que nous lisons dans les journaux? — 31. Est-ce que les chrétiens croient à l'immortalité de l'âme? — 32. Est-ce que les Mahométans croient en Dieu? — 33. Voulez-vous me promettre d'écrire des exercices? — 34. Si vous n'avez pas d'argent quand vous achetez quelque chose, promettez-vous de payer plus tard? — 35. Tenez-vous toujours vos promesses? — 36. Pourquoi M. Amiel demande-t-il l'adresse de M. Brun? — 37. Où peut-on trouver l'adresse d'une personne? — 38. Quelle est l'adresse de l'Ecole Berlitz? — 39. Quelle est l'adresse que cherche M. Amiel? — 40. Ces messieurs causent-ils encore longtemps? — 41. Comment se saluent-ils? — 42. Comment M. Amiel salue-t-il la famille de M. Valette? — 43. Comment saluez-vous en sortant de la classe?

LOUER UN APPARTEMENT.

M. LEBLANC (*adressant la parole à un passant*). — Pardon, monsieur, voulez-vous m'indiquer la rue de Sèvres, je vous prie?

LE PASSANT. — Volontiers, mais la rue de Sèvres est très longue, monsieur; à quel numéro allez-vous?

M. LEBLANC. — Je cherche le numéro 175.

LE PASSANT. — Très bien: Voici la rue de Varennes; prenez-la jusqu'à la rue du Bac, la troisième que vous rencontrerez; tournez à droite dans la rue du Bac et suivez-la jusqu'à la deuxième rue qui est la rue de Sèvres; tournez à gauche et vous trouverez le numéro 175 à trois ou quatre maisons du coin, à votre gauche.

M. LEBLANC. — Merci bien, monsieur. (*Il prend le chemin indiqué, arrive chez M. Bernard et sonne. Le domestique lui ouvre.*)

M. LEBLANC. — M. Bernard est-il chez lui?

LE DOMESTIQUE. — Oui, monsieur, donnez-vous la peine d'entrer. Qui dois-je annoncer?

M. LEBLANC. — Il est inutile de m'annoncer, M. Bernard ne me connaît pas. Dites-lui que je viens pour voir l'appartement qu'il a à louer. (*Le domestique fait entrer M. Leblanc et va chercher son maître.*)

M. BERNARD. — Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur?

M. LEBLANC. — J'ai lu dans le journal que vous avez un appartement à louer et je viens le visiter. De combien de pièces se compose-t-il?

M. BERNARD. — Il se compose de six pièces: une cuisine, une salle à manger, un salon et deux chambres à coucher ayant chacune un cabinet de toilette, dont un très grand avec salle de bains.

M. LEBLANC. — Pouvez-vous me montrer cet appartement?

M. BERNARD. — Avec plaisir.

M. LEBLANC. — A quel étage est-il?

M. BERNARD. — Au deuxième, monsieur; veuillez monter par ici, je vous prie. Voici la cuisine.

M. LEBLANC. — Elle est bien sombre. Où donne cette fenêtre?

M. BERNARD. — Elle donne sur une cour intérieure; la cuisine communique avec la salle à manger par cette porte. Vous voyez que la salle à manger est très claire.

M. LEBLANC. — Oui, mais elle est bien petite et je ne vois guère où placer le buffet.

M. BERNARD. — Il y a assez d'espace entre les deux fenêtres. Passons au salon; comme dans la salle à manger, la cheminée est surmontée d'une très belle glace.

M. LEBLANC. — Où donnent ces deux fenêtres?

M. BERNARD. — Elles donnent sur la rue.

M. LEBLANC. — Donnez-moi donc quelques renseignements sur les autres locataires de la maison.

M. BERNARD. — Comme vous l'avez vu, j'occupe le rez-de-chaussée avec ma famille; le premier étage est loué à un M. Robert, qui est directeur d'une société d'assurances contre l'incendie, et l'étage au-dessus de vous est occupé par deux familles d'ouvriers.

M. LEBLANC. — Pouvez-vous me donner une partie de la cave pour mettre mon vin?

M. BERNARD. — Certainement.

M. LEBLANC. — J'ai oublié de vous demander si vous avez le chauffage central?

M. BERNARD. — Mais oui, monsieur, le chauffage central, l'électricité, l'eau, le gas; vous n'avez donc pas remarqué les tuyaux et les radiateurs? Nous sommes même en train d'installer le téléphone; voyez, les fils sont déjà posés.

M. LEBLANC. — Je n'y ai pas fait attention. Et quel prix demandez-vous pour cet appartement?

M. BERNARD. — 30,000 mille francs par an, payables par trimestre et d'avance.

M. LEBLANC. — Il y a quelques réparations à faire. Quand puis-je emménager?

M. BERNARD. — Dans quinze jours; je vais faire faire les réparations immédiatement; les ouvriers peuvent commencer demain.

M. LEBLANC. — C'est bien, je prends l'appartement; mes meubles seront ici le premier du mois.

EXERCICE.

1. A qui M. Leblanc parle-t-il? — 2. Pourquoi lui demande-t-il pardon? — 3. Quel renseignement demande-t-il? — 4. A quel numéro va-t-il? — 5. Quel chemin devra-t-il suivre? — 6. Où est situé le numéro 175? — 7. Que dites-vous à une personne qui vous a donné un renseignement? — 8. Que fait-on avant d'entrer? — 9. Que fait le domestique quand il entend sonner à la porte? — 10. Que demandez-vous au domestique qui vient vous ouvrir la porte? — 11. Quelle question vous fait le domestique? — 12. Quelle expression emploie-t-on pour dire à une personne d'entrer ou de s'asseoir? — 13. Quel est le but de la visite de M. Leblanc? — 14. Pourquoi M. Leblanc ne dit-il pas son nom au domestique? — 15. Que fait le domestique pour informer M. Bernard de la visite de l'étranger? — 16. Que dit le domestique à M. Bernard pendant que l'étranger attend? — 17. Comment M. Leblanc a-t-il appris que M. Bernard a un appartement à louer? — 18. Que lui demande M. Bernard? — 19. Quelle question fait M. Leblanc pour savoir combien de pièces a l'appartement qui est à louer? — 20. A quel étage est cet appartement? — 21. Nommez les différents étages d'une maison. — 22. Nommez-en les différentes pièces et dites ce que l'on y fait. — 23. Où donne la fenêtre de cette chambre? — 24. Que dit M. Leblanc au sujet de la salle à manger? — 25. Quelles sont les informations que donne le propriétaire sur ses locataires? — 26. Votre maison est-elle assurée contre l'incendie? — 27. Êtes-vous assuré sur la vie? — 28. Comment appelle-t-on la partie la plus basse d'une maison? — 29. Qu'appelle-t-on grenier? — 30. A quoi M. Leblanc

n'a-t-il pas fait attention? — 31. Quel est le loyer de l'appartement qui est à louer? — 32. Quand est-il payable? — 33. L'appartement est-il en bon état? — 34. Ce livre est-il en bon état ou est-il déchiré? — 35. Expliquez les mots emménager et déménager. — 36. M. Leblanc louera-t-il l'appartement? — 37. Quand enverra-t-il ses meubles? — 38. Que promet le propriétaire au sujet des réparations? — 39. Fera-t-il les réparations lui-même? — 40. Cirez-vous vos chaussures vous-même ou les faites-vous cirer par un domestique?

EXERCICE.

(Faire les questions pour les réponses suivantes.)

1. Il lui demande où est la rue de Sèvres. — 2. Si je ne connais pas le chemin, je demande des renseignements. — 3. Non, il ne connaît pas Paris. — 4. Je demeure 85, rue de Rivoli. — 5. Oui, vous pouvez entrer ici sans sonner. — 6. Si la porte d'entrée est fermée, je sonnerai. — 7. Parce que, si je ne sonne pas, on ne saura pas que je désire entrer. — 8. Non, ce n'est pas M. Bernard qui ouvre la porte. — 9. Oui, M. Bernard est chez lui. — 10. Non, il ne le connaît pas. — 11. Il l'a vu dans le journal. — 12. On insère une annonce dans un journal ou on s'adresse à une agence. — 13. Il dit qu'elle est très sombre. — 14. Oui, il y a beaucoup d'incendies dans toutes les grandes villes. — 15. Oui, je fais toujours attention en classe. — 16. Si, il loue l'appartement. — 17. Certainement, je visite l'appartement avant de le louer. — 18. Il faut d'abord faire faire les réparations. — 19. Non, il n'y a pas fait attention. — 20. Les tuyaux, les radiateurs, et les fils l'indiquent.

— 21. Oui, il le fait installer. — 22. Il lui fait observer que les fils sont déjà posés.

CHEZ LE MARCHAND DE MEUBLES.

LE CLIENT. — Montrez-moi, s'il vous plaît, un ameublement de salon.

LE MARCHAND. — En voici de différents genres ; quel prix voulez-vous y mettre ?

LE CLIENT. — Je ne puis rien dire avant d'avoir vu ce que vous avez.

LE MARCHAND. — Que dites-vous de cet ameublement Louis XV ?

LE CLIENT. — Je ne l'aime pas du tout.

LE MARCHAND. — Et de cet autre en bois noir garni de velours rouge ?

LE CLIENT. — Le velours est trop commun ; je préfère celui-ci. De quoi se compose-t-il ?

LE MARCHAND. — Il se compose d'un canapé, de quatre fauteuils et de six chaises.

LE CLIENT. — N'avez-vous pas une table pour aller avec cet ameublement ?

LE MARCHAND. — Si, monsieur, en voici une tout à fait du même style.

LE CLIENT. — Mais je ne sais pas comment ces sièges sont rembourrés.

LE MARCHAND. — Asseyez-vous dans ce fauteuil, et vous verrez comme il est moelleux.

LE CLIENT. — C'est vrai, on y est très bien. Quel est le prix de l'ameublement complet, c'est-à-dire avec la table ?

LE MARCHAND. — 40,000 francs. Vous voulez acheter d'autres meubles, n'est-ce pas ?

LE CLIENT. — Oui, j'ai toute une maison à meubler. Voyons maintenant les meubles dont j'ai besoin pour la salle à manger. D'abord une table à rallonges. En quel bois est celle-ci?

LE MARCHAND. — Elle est en noyer.

LE CLIENT. — Je crois qu'elle n'est pas très solide; montrez-m'en une autre.

LE MARCHAND. — Celle-là vous convient-elle?

LE CLIENT. — Assez bien; avez-vous les chaises et le buffet assortis?

LE MARCHAND. — Certainement; voulez-vous des chaises cannées ou rembourrées?

LE CLIENT. — Des chaises cannées; elles sont meilleur marché, n'est-ce pas?

LE MARCHAND. — Assurément, monsieur, il y a une différence de 300 francs environ par chaise.

LE CLIENT. — C'est énorme! Montrez-moi le buffet qui va avec la table et les chaises.

LE MARCHAND. — Je vous engage à prendre celui-ci; il est tout à fait du même genre.

LE CLIENT. — Mais à combien me reviendra cette salle à manger?

LE MARCHAND. — À 16,000 francs, si vous prenez des chaises cannées; à 20,000 si vous choisissez des chaises rembourrées.

LE CLIENT. — C'est votre dernier prix?

LE MARCHAND. — Pas un centime de moins, monsieur. Il est inutile de marchander chez nous, tout y est vendu à prix fixe et au plus bas prix.

LE CLIENT. — Je ne vois pas ici de meubles de chambre à coucher.

LE MARCHAND. — Nous en avons un très bel assorti-

ment au premier ; montons par ce petit escalier.

LE CLIENT. — Passez devant, je vous prie ; montrez-moi le chemin. Cet escalier est bien étroit, vous ne faites pas passer vos meubles par ici ?

LE MARCHAND. — Non, il y a un monte-charges dans la maison. Voulez-vous une chambre à coucher en acajou ?

LE CLIENT. — Non, je n'aime pas l'acajou. C'est un bois tout à fait passé de mode.

LE MARCHAND. — En noyer alors ?

LE CLIENT. — J'en désire une très simple en noyer, et l'autre en vieux chêne. Tenez, en voici une qui me plaît beaucoup, le lit surtout. Vous vendez aussi la literie ?

LE MARCHAND. — A l'étage supérieur vous trouverez tout ce que vous désirez : matelas, couvertures, traversins, oreillers, lits de plume, etc.

LE CLIENT. — Je reviendrai une autre fois pour tout cela.

LE MARCHAND. — Comme vous voudrez, monsieur.

LE CLIENT. — Au revoir, monsieur Bonneau.

LE MARCHAND. — Au plaisir, monsieur.

EXERCICE.

1. Que désire voir M. Leblanc ? — 2. Quel prix fixe-t-il ? — 3. Que pense-t-il de l'ameublement Louis XV ? — 4. Quel genre d'ameublement le marchand lui montre-t-il ensuite ? — 5. Pourquoi n'aime-t-il pas le velours ? — 6. Trouve-t-il enfin un ameublement à son goût ? — 7. Que dit-il en le montrant ? — 8. De quoi se compose l'ameublement qu'il choisit ? — 9. Que demande-t-il au marchand ? — 10. Le marchand n'a-t-il

pas une table assortie à l'ameublement? — 11. Que fera M. Leblanc pour savoir si les sièges sont moelleux? — 12. M. Leblanc admet-il que les chaises sont bien rembourrées? — 13. Quel sera le prix de cet ameublement? — 14. M. Leblanc a-t-il terminé ses achats? — 15. Quels meubles M. Leblanc désire-t-il acheter pour sa salle à manger? — 16. Quelle sorte de buffet veut-il avoir? — 17. Que fait-on en prononçant les mots "celui-ci, celle-ci, celui-là, celle-là"? — 18. Que pense-t-il de la première table qu'on lui montre? — 19. Une cloison en carton est-elle aussi solide qu'une cloison en bois? — 20. Pourquoi n'y a-t-il pas de meubles en carton? — 21. Quel est le meuble dans lequel on serre la vaisselle? — 22. Quel buffet le marchand engage-t-il M. Leblanc à prendre? — 23. Que m'engagez-vous à faire pour apprendre l'anglais? — 24. M. Leblanc prendra-t-il des chaises rembourrées? — 25. Pourquoi choisit-il les chaises cannées? — 26. Quelle différence y a-t-il dans le prix? — 27. A combien lui reviendra la salle à manger s'il prend les chaises cannées? — 28. Dans quel cas la salle à manger lui reviendra-t-elle à 20,000 francs? — 29. M. Leblanc peut-il marchander chez M. Bonneau? — 30. Que signifie l'expression "vendre à prix fixe"? — 31. Marchandez-vous dans les magasins? — 32. A quel étage sont les mobiliers de chambre à coucher? — 33. Pourquoi M. Bonneau passe-t-il devant M. Leblanc? — 34. Quelle sorte d'escalier y a-t-il dans le magasin de M. Bonneau? — 35. Prenez-vous l'escalier pour monter ici? — 36. Quel genre de salle à manger préférez-vous? — 37. Cette table est-elle en chêne ou en noyer? — 38. De quoi un lit est-il garni? — 39. Retournez-vous chez vous après la le-

çon? — 40. Quand reviendrez-vous ici? — 41. Que dites-vous en quittant quelqu'un?

EXERCICE.

(Faire les questions pour les réponses suivantes.)

1. Il a besoin de meubles parce qu'il vient de louer une maison. — 2. Il lui demande combien il désire payer. — 3. Il lui montre d'abord un ameublement Louis XV. — 4. Non, il ne l'aime pas. — 5. Si, j'aime beaucoup les meubles garnis de velours. — 6. C'est pour lui montrer qu'elles sont bien rembourrées. — 7. Oui, il s'y assied. — 8. Il lui demande 40,000 francs. — 9. Il veut ensuite voir des meubles de salle à manger. — 10. Il choisit des chaises cannées. — 11. Parce qu'il ne veut pas payer le prix. — 12. Si fait, il y en a à l'étage supérieur. — 13. Quand on veut se rendre à l'étage supérieur. — 14. On descend l'escalier. — 15. Parce qu'il est très étroit. — 16. Par le mot "tenez" il attire l'attention du marchand. — 17. Non, il préfère revenir.

CHEZ LE TAILLEUR.

HENRI. — Mon cher Eugène, vous avez un complet qui vous va à merveille; l'avez-vous acheté tout fait ou l'avez-vous fait faire sur mesure?

EUGÈNE. — Je fais faire tous mes vêtements sur mesure, les vêtements confectionnés ne me vont jamais: quand le veston est de bonne longueur, il est trop étroit et les manches sont trop courtes.

HENRI. — Quel est votre tailleur?

EUGÈNE. — C'est M. Raymond.

HENRI. — Voulez-vous me conduire chez lui?

EUGÈNE. — Que voulez-vous y faire?

HENRI. — Je veux lui commander un costume comme le vôtre.

EUGÈNE. — Avec plaisir.

EUGÈNE. — Bonjour, monsieur Raymond, je vous amène un client.

M. RAYMOND. — Je vous remercie beaucoup, monsieur Eugène. Que désire monsieur?

HENRI. — Pouvez-vous me faire un complet semblable à celui de mon ami?

M. RAYMOND. — Oui, monsieur, il me reste juste assez d'étoffe pour un costume. Si vous voulez avoir l'obligeance d'ôter votre veston, je vais vous prendre mesure. Comment désirez-vous le veston, tout droit ou un peu pincé à la taille?

HENRI. — Vous savez mieux que moi ce qui se porte maintenant; faites-le à la dernière mode.

M. RAYMOND. — Quelle doublure désirez-vous pour le veston?

HENRI. — Doublez-le en soie, si vous croyez cette doublure bonne.

M. RAYMOND. — Bien, tout est parfaitement compris, vous pouvez remettre votre veston. Pour quel jour voulez-vous ce vêtement?

HENRI. — Pour demain en huit, si c'est possible.

M. RAYMOND. — Très bien, monsieur, il sera prêt; mais je vous prie de passer chez moi après-demain pour l'essayer.

HENRI. — Je serai exact au rendez-vous.

M. RAYMOND. — N'avez-vous pas besoin d'un par-

dessus de demi-saison, d'un smoking, d'un habit de soirée?

HENRI. — Non, je vous remercie; j'ai tout ce qu'il me faut.

EXERCICE.

1. Qui Henri rencontre-t-il dans la rue? — 2. De qui Eugène est-il l'ami? — 3. Comment le savez-vous? —
4. Que dit Henri à Eugène? — 5. Que lui demande-t-il? — 6. Quelle sorte de complet Eugène préfère-t-il? —
7. Pourquoi n'achète-t-il pas de vêtements confectionnés? — 8. Comment s'appelle le tailleur d'Eugène? —
9. Faites-vous vos vêtements vous-même? — 10. Chez qui les faites-vous faire? — 11. Achetez-vous des vêtements confectionnés? — 12. Que désire Henri? —
13. Que font les deux amis ensuite? — 14. Henri ira-t-il seul chez le tailleur? — 15. Que dit Eugène à M. Raymond en arrivant chez lui? — 16. De quoi celui-ci le remercie-t-il? — 17. Le tailleur peut-il faire deux costumes comme celui d'Eugène? — 18. Qu'est-ce qui vous indique cela? — 19. Qu'est-ce qu'un tailleur est obligé de faire avant de pouvoir couper un costume? —
20. Pourquoi prend-il mesure? — 21. Que demande M. Raymond à Henri? — 22. Celui-ci donne-t-il son goût au tailleur? — 23. Pourquoi ne lui exprime-t-il pas ses vues au sujet du veston? — 24. Que fait Henri après que le tailleur lui a pris mesure? —
25. Pour quel jour Henri désire-t-il son costume? — 26. Que lui répond M. Raymond? — 27. Pourquoi essaie-t-on des vêtements neufs avant de les acheter? —
28. Viendrez-vous ici demain en huit? — 29. Irez-vous à Paris demain en quinze? — 30. Henri arri-

vera-t-il en retard au rendez-vous? — 31. Quels vêtements le tailleur propose-t-il encore à Henri de lui faire? — 32. Henri en a-t-il besoin?

EXERCICE.

(Faire les questions pour les réponses suivantes.)

1. Ils parlent du costume d'Eugène. — 2. Ils se rencontrent dans la rue. — 3. Oui, il vous va très bien. — 4. Non, il est trop large pour vous. — 5. Non, il ne porte pas de vêtements confectionnés. — 6. Assurément, les vêtements faits sur mesure coûtent plus cher. — 7. Non, au contraire, ils vont mieux. — 8. C'est M. Raymond. — 9. Il est tailleur. — 10. Non, il n'est pas tailleur. — 11. Il l'invite à l'accompagner chez M. Raymond. — 12. Quand j'ai besoin d'un costume, je vais chez un tailleur. — 13. Certainement, il faut commander les vêtements chez un tailleur. — 14. Oui, il l'accompagne. — 15. Chez M. Raymond. — 16. Il le salue d'abord. — 17. Le client est celui qui achète. — 18. C'est Eugène qui amène Henri. — 19. Non, il n'aura pas d'étoffe de reste. — 20. Il ôte son veston. — 21. Parce que le tailleur veut lui prendre mesure. — 22. Il lui demande pour quel jour il désire son vêtement. — 23. Oui, il sera prêt. — 24. Non, sans l'essayer, nous ne pouvons savoir s'il nous va. — 25. On le retouche.

CHEZ LA COUTURIÈRE.

LA COUTURIÈRE. — Bonjour, madame. Prenez la peine de vous asseoir. Que désire madame?

LA DAME. — Je voudrais un costume de ville, mais je suis assez embarrassée; je ne sais que choisir. Que me conseillez-vous?

LA COUTURIÈRE. — Actuellement on porte beaucoup d'étoffes de laine unies. Je vous recommande ce joli "tailleur" gris; il est très seyant. Je suis sûre qu'il vous ira à ravir.

LA DAME. — Les étoffes rayées et quadrillées ne sont-elles plus à la mode?

LA COUTURIÈRE. — Si, on en porte encore, mais bien peu.

LA DAME. — Quelle est la mode cet automne?

LA COUTURIÈRE. — Voici quelques gravures; vous voyez là les dernières créations des grands couturiers de la rue de la Paix. La robe dessinée ici a été créée par nous et portée par une de nos clientes à la dernière "garden-party" de l'Ambassade d'Angleterre.

LA DAME. — Tous ces costumes sont très élégants, mais aucun ne me convient. J'aime mieux celui que vous avez dans votre étalage. Le corsage simple et la jupe plissée me plaisent infiniment.

LA COUTURIÈRE. — Je regrette vivement, madame; cette robe n'est pas à vendre; c'est un modèle, mais on peut le reproduire pour vous ou vous faire quelque chose de semblable.

LA DAME. — Eh bien! montrez-moi quelques échantillons d'étoffes.

LA COUTURIÈRE. — En voici un d'une très bonne qualité; c'est un tissu de laine, solide et d'une belle couleur brune, sobre et distinguée.

LA DAME. — Je trouve cette étoffe trop chaude pour la saison. Montrez-moi quelque chose de plus léger.

LA COUTURIÈRE. — Voici une gabardine pure laine d'un joli coloris.

LA DAME. — Elle me plaît assez, mais la qualité me paraît moins bonne.

LA COUTURIÈRE. — Oh ! pardon ; elle est aussi belle que l'autre ; c'est une étoffe excellente, qui vous fera beaucoup d'usage.

LA DAME. — Eh bien ! je choisis cette étoffe et m'en rapporte à vous pour la façon. Si je suis satisfaite, vous aurez ma clientèle et je vous recommanderai à mes amies. J'aurai peut-être besoin aussi d'une robe de bal. Pouvez-vous m'en faire une ?

LA COUTURIÈRE. — Certainement, madame, c'est la spécialité de la maison. Si vous voulez bien passer dans ce salon, je ferai défiler devant vous quelques-uns de nos mannequins qui vous présenteront nos plus jolis modèles.

LA DAME. — Quelles sont les garnitures à la mode ?

LA COUTURIÈRE. — La dentelle, les broderies, les biais de velours, les nœuds, les rubans et les écharpes sont toujours portés et restent classiques, et on porte actuellement beaucoup de bijoux de fantaisie pour agrémenter les toilettes simples.

LA DAME. — Je vous fais mes compliments ; vos modèles sont d'une grande richesse et d'un goût parfait, mais je ne suis pas encore décidée ; je réfléchirai et vous communiquerai ma décision, quand je viendrai essayer le costume tailleur que je viens de commander.

LA COUTURIÈRE. — A votre service, madame. Veuillez venir lundi prochain à 4 heures de l'après-midi pour le premier essayage. Vous pourrez voir en même temps l'exposition de nos modèles d'été que nous préparons en ce moment.

LA DAME. — Je serai exacte au rendez-vous et me ferai un plaisir d'admirer les nouveautés de la saison.

EXERCICE.

1. Où se trouve la dame dont il est parlé dans ce morceau? — 2. Qu'est-elle venue faire? — 3. Qui est-ce qui fait les vêtements de dames? — 4. Savez-vous coudre? — 5. La cliente donne-t-elle son goût à la couturière? — 6. Que lui demande-t-elle? — 7. Quelles sont les étoffes à la mode actuellement? — 8. Préférez-vous les étoffes unies, quadrillées ou rayées? — 9. Pourquoi la couturière ne lui conseille-t-elle pas de choisir une étoffe rayée? — 10. Que lui montre la couturière pour la mettre au courant des nouvelles modes? — 11. La dame y trouve-t-elle quelque chose à son goût? — 12. Où a-t-elle vu le costume qu'elle préfère? — 13. Décrivez ce costume. — 14. Peut-elle acheter ce costume? — 15. Quel genre de costume se fait-elle faire? — 16. Que lui montre encore la couturière? — 17. Lui montre-t-elle toute une pièce d'étoffe? — 18. Quel est l'avis de la dame au sujet de la première qualité d'étoffe? — 19. Quelle qualité lui montre ensuite la couturière? — 20. Cette qualité lui convient-elle? — 21. Comment lui paraît la dernière qualité? — 22. Que dit la couturière pour engager la dame à choisir cette étoffe? — 23. La dame se décide-t-elle à prendre l'étoffe? — 24. De quoi parlent-elles encore? — 25. Énumérez quelques garnitures de robes. — 26. La dame dit-elle comment elle désire faire garnir sa robe? — 27. Que répond-elle à la couturière au sujet des garnitures? — 28. Êtes-vous satisfait de vos progrès en français? — 29. Que promet la dame, si elle est satisfaite de sa robe? — 30. Recommanderez-vous l'école Berlitz à vos amis? — 31. De

quoi la dame a-t-elle besoin? — 32. Quelle est la spécialité des écoles Berlitz? — 33. Y donne-t-on toutes sortes de leçons? — 34. Pourquoi la dame ne commande-t-elle pas une robe de bal? — 35. Que veut-elle faire avant de choisir? — 36. Etes-vous décidé à partir en voyage le mois prochain? — 37. Que fait-on avant de se décider? — 38. Comment la couturière présente-t-elle les modèles de robes de bal à sa cliente? — 39. Comment celle-ci exprime-t-elle sa satisfaction après avoir admiré les mannequins? — 40. Est-il nécessaire d'essayer un costume avant de le finir? — 41. Un seul essayage est-il suffisant? — 42. Une bonne couturière livre-t-elle un costume sans être sûre qu'il ira parfaitement? — 43. Quelle exposition prépare la couturière?

EXERCICE.

(Le professeur enseignera et fera pratiquer les expressions suivantes en imitant les morceaux précédents.)

Chez la modiste: chapeau en velours, en soie, en tulle, de paille; — garni de fleurs, de rubans, de plumes, d'une aigrette; — se coiffer, essayer, se regarder dans la glace; — demander le prix, marchander, choisir, etc.; carton à chapeau; forme; garniture.

Chez le chapelier: en feutre, en soie; haute forme, chapeau mou; le bord, la calotte; chapeau de paille; casquette, de voyage; coup de fer.

Chez le cordonnier: chaussures; bottes, bottines, souliers, pantoufles; — le cuir: en veau, en chevreau; — la semelle, le talon; — à lacets; à boutons; à élastique; bottines vernies, escarpins; souliers de bal; la pointure.

(De la même façon peuvent se donner: chez le bijoutier, dans le magasin de nouveautés, chez le libraire, etc.)

UNE VISITE.

JULES. — Mais je ne me trompe pas, c'est bien Bernard ! Comment ça va, mon ami ? Qu'est-ce qui t'amène donc à Paris ?

BERNARD. — D'abord les affaires, ensuite le désir de voir la capitale que je ne connais pas encore.

JULES. — Ta visite est pour moi, je t'assure, une surprise bien agréable.

BERNARD. — Est-il besoin de te dire que j'éprouve le même plaisir à te revoir.

JULES. — Tu as bien choisi ton jour : c'est justement l'anniversaire de ma naissance aujourd'hui.

BERNARD. — Alors, mes félicitations sincères.

JULES. — Merci, mon ami. Maintenant dis-moi, pour combien de temps es-tu à Paris ?

BERNARD. — Je ne sais pas exactement, mais je compte y passer au moins une semaine.

JULES. — Une semaine ! mais c'est magnifique cela ; et tu resteras chez moi, j'espère.

BERNARD. — Avec plaisir, mais je crains de te gêner.

JULES. — Pas le moins du monde.

BERNARD. — Et ta femme, que dira-t-elle ?

JULES. — Elle sera très contente de faire ta connaissance. (*Il sonne.*)

LA DOMESTIQUE, (*entrant*). — Monsieur a sonné ?

JULES. — Dites à Madame que M. Planchet est arrivé et qu'il descend chez nous. Vous mettrez un couvert de plus pour le déjeuner. — (*A Bernard.*) Voici ta chambre, mets-toi à l'aise, tu es chez toi.

BERNARD. — A quelle heure est votre déjeuner ?

JULES. — A midi. Mais si tu as faim . . .

BERNARD. — Ce n'est pas cela, mais je ne te cache pas que je suis un peu fatigué après une nuit de chemin de fer. Un brin de toilette va me remettre tout à fait d'aplomb. Je vais simplement me laver, me coiffer et changer de vêtements. Mon costume de voyage est couvert de poussière.

JULES. — Bien, mais dépêche-toi et ne fais pas de cérémonies avec nous. Tu trouveras tout ce qu'il te faut dans la salle de bain, du savon, des essuie-mains. Si tu as envie de prendre un bain, vas-y.

BERNARD. — Merci. Je ne serai pas long.

(Répondre aux questions de l'exercice jusqu'à la question 46.)

JULES. — J'ai le plaisir, ma chère amie, de te présenter M. Bernard Planchet.

MADAME X... — Je suis enchantée, Monsieur, de faire votre connaissance; mon mari m'a tant parlé de vous.

BERNARD. — En bien ou en mal?

MADAME X... — C'est méchant cela, Monsieur, vous savez bien que mon mari est incapable de dire du mal de ses amis.

BERNARD. — Je sais que Jules est la bonté même et je vois qu'il a épousé une femme charmante.

MADAME X... — Merci pour le compliment.

LA DOMESTIQUE. — Madame est servie. *(Bernard offre son bras à Mme X... et ils passent tous les trois dans la salle à manger.)*

MADAME X... *(indiquant une place à sa droite)*. — Voulez-vous vous asseoir ici. — *(Tout le monde s'assied et le potage est servi.)* — Ne trouves-tu pas, Jules, que le potage n'est pas assez salé?

JULES. — Je ne suis pas de ton avis, ma chère, tu sais que je n'ai jamais aimé les mets bien salés ou bien épicés.

BERNARD. — Puis-je vous offrir du pain, Madame?

MADAME X... — S'il vous plaît, Monsieur. Merci. Trouvez-vous ce poisson à votre goût?

BERNARD. — Oh! il est délicieux.

JULES. — Et que dis-tu, Bernard, de ce petit vin blanc?

BERNARD. — Je le trouve très bon.

JULES. — Tends-moi ton verre.

BERNARD. — Non, merci, j'en ai encore. — Ah! voici mon plat de prédilection: un filet de bœuf aux champignons.

JULES. — Je vois que tu n'as pas mauvais goût, cependant pour moi, je préfère le canard aux olives.

MADAME X... — Tu es servi à souhait, voilà justement la domestique qui apporte ton mets favori. — Servez-vous donc des légumes, monsieur Bernard: il y a près de vous des petits pois et des haricots verts.

BERNARD. — Si vous le permettez, Madame, je prendrai des légumes après le rôti.

MADAME X... — Comme vous voudrez, Monsieur, ne vous gênez pas; mon mari est comme vous, il ne mange pas les légumes avec la viande.

JULES. — Quel dessert as-tu à nous offrir, ma chère amie?

MADAME X... — Attends, tu vas voir. Jeanne, servez le dessert et le café.

JULES. — Oh! oh! c'est une surprise que tu m'as faite, tu sais que j'adore la crème au chocolat. Et toi, Bernard?

BERNARD. — J'en raffole aussi.

MADAME X... — Je suis charmée, Messieurs, d'avoir si bien rencontré vos goûts. Mettez-vous du lait dans votre café, Monsieur?

BERNARD. — Non, Madame, après le déjeuner je prends du café noir; mais puis-je vous prier de me passer le sucre?

MADAME X... — Oh! pardon, Monsieur.

BERNARD. — Merci bien, Madame.

JULES. — Maintenant, Bernard, tu fumeras un cigare, n'est-ce pas?

BERNARD. — Non, pas en ce moment.

JULES. — Pourquoi?

BERNARD. — Je crains d'incommoder Madame.

MADAME X .. — Pas du tout, Monsieur; je suis accoutumée depuis longtemps à la fumée du tabac; en outre, je suis obligée de vous quitter pour aller faire un tour à la cuisine. Vous reverrai-je cette après-midi?

JULES. — Pas avant le dîner, ma chérie, car j'ai l'intention d'aller me promener avec mon ami, pour lui montrer un peu la ville.

MADAME X... — Alors, Messieurs, bonne promenade.

BERNARD. — Merci, Madame, à ce soir.

EXERCICE.

1. De quoi est-il question dans le morceau ci-dessus?
- 2. Jules s'attend-il à voir son ami? — 3. Que dit-il en l'apercevant? — 4. Quel sentiment est exprimé par cette exclamation? — 5. De quoi est-il surpris? — 6. Pourquoi en est-il surpris? — 7. Vous trompez-vous souvent dans l'emploi des mots *le* et *la* en parlant

français? — 8. Jules s'est-il trompé? — 9. Quelle question fait-il à son ami? — 10. Qu'est-ce qui amène ce dernier à Paris? — 11. Qu'est-ce qui vous amène ici? — 12. Bernard a-t-il fait seulement un voyage d'agrément? — 13. Sera-t-il occupé une partie de son temps? — 14. Jules espère-t-il que son ami descendra à l'hôtel? — 15. Bernard partage-t-il la joie de son ami? — 16. Est-il arrivé bien à propos? — 17. Que fait-on à l'anniversaire de la naissance d'un ami? — 18. Combien de temps Bernard pense-t-il passer à Paris? — 19. Y restera-t-il moins d'une semaine? — 20. Sa visite durera-t-elle peut-être plus d'une semaine? — 21. Comment Jules trouve-t-il la décision de son ami de rester au moins une semaine à Paris? — 22. A quoi l'invite-t-il? — 23. Croit-il que son ami acceptera l'invitation? — 24. Quel mot vous l'indique? — 25. A quelle condition Bernard restera-t-il chez son ami? — 26. La maison occupée par Jules est-elle assez grande pour recevoir des visites? — 27. Jules sera-t-il gêné par la visite de son ami? — 28. Qui Bernard craint-il de gêner outre son ami? — 29. La gênera-t-il? — 30. La connaît-il déjà? — 31. Pourquoi Jules sonne-t-il? — 32. Que fait la domestique? — 33. Que lui dit son maître? — 34. Combien de couverts mettra-t-elle? — 35. Que dit Jules à son ami? — 36. Bernard est-il réellement chez lui? — 37. Etes-vous à l'aise quand vous êtes chez vous? — 38. Pourquoi Jules pense-t-il que son ami a faim? — 39. Celui-ci a-t-il réellement faim? — 40. Pourquoi s'est-il informé de l'heure du déjeuner? — 41. Bernard désire-t-il changer de vêtements? — 42. Pourquoi Bernard veut-il changer de costume avant de se mettre à table? — 43. Comment se sent-on après une nuit

passée en chemin de fer? — 44. Que veut faire Bernard avant le déjeuner? — 45. De quoi aura-t-il besoin pour faire sa toilette?

(Reprendre le morceau.)

46. Que fait Jules quand il retrouve son ami au salon? — 47. A qui présente-t-il son ami? — 48. Que répond-elle? — 49. A qui le dit-elle? — 50. A-t-elle déjà entendu parler de lui? — 51. Par qui? — 52. De quelle façon Jules parle-t-il de ses amis? — 53. Quelle est l'opinion de Bernard sur Jules et sa femme? — 54. Que fait-on quand le déjeuner est servi? — 55. Que mangent-ils d'abord? — 56. Que demande Mme X... à son mari au sujet du potage? — 57. Jules partage-t-il l'avis de sa femme? — 58. Comment Jules aime-t-il les mets? — 59. Bernard sert-il Mme X...? — 60. Que mangent-ils après le potage? — 61. Quel est votre plat de prédilection? — 62. Qu'est-ce que Jules préfère au filet aux champignons? — 63. Pourquoi Mme X... dit-elle à son mari "tu es servi à souhait"? — 64. Quel est votre auteur favori? — 65. Vous gênez-vous quand vous mangez en famille? — 66. Les petites filles adorent-elles les bonbons? — 67. Pourquoi Mme Jules est-elle contente d'avoir fait servir de la crème au chocolat? — 68. Qu'est-ce que M. Bernard prie Mme X... de lui passer? — 69. De quoi Mme X... demande-t-elle pardon? — 70. Qu'offre Jules à son ami pendant qu'ils prennent le café? — 71. Pourquoi Bernard ne l'accepte-t-il pas? — 72. Qu'est-ce qui vous indique que Jules fume souvent en présence de sa femme? — 73. De quoi s'occupe Mme X... pendant que ces messieurs fument? — 74. Combien de temps resteront-ils dehors? — 75. Comment se saluent Mme X... et M. Bernard?

LES THÉÂTRES.

RAOUL. — Bonjour, cousin; comme c'est aimable à vous d'être venu nous voir.

JEAN. — Le plaisir est pour moi, mon cher. Ma cousine est sortie?

RAOUL. — Non, mais elle a dû s'occuper elle-même de la cuisine aujourd'hui. La voici justement.

JEAN. — Mes compliments, cousine; j'apprends que vous êtes devenue "cordon bleu".

MME RAOUL. — Oui, ma bonne est allée au mariage de sa sœur, et, vous voyez, je la remplace. Vous restez à dîner avec nous, n'est-ce pas? Ne dites pas non: je veux vous faire goûter ma cuisine.

JEAN. — En ce cas, j'accepte de grand cœur, et ensuite je vous emmènerai au spectacle.

MME RAOUL. — Au spectacle?

JEAN. — Oui, vous ne sortez jamais, il faut vous distraire de temps en temps.

MME RAOUL. — Mon Dieu, c'est si ennuyeux de s'habiller, de dîner vite, de rentrer tard!...

JEAN. — Bah! nous irons à un théâtre où on ne fait pas de cérémonies, ou bien nous passerons la soirée au concert, à votre choix.

RAOUL. — Pourquoi pas au music-hall ou au cinéma?

MME RAOUL. — J'accepte avec grand plaisir votre aimable invitation, mais si vous me permettez de choisir, je préfère le théâtre.

JEAN. — Entendu pour le théâtre. Le music-hall, c'est un peu scabreux; quant au cinéma, je compte bien vous y mener la semaine prochaine; on donne en ce moment quelques films américains très amusants et un

ciné-feuilleton français vraiment sensationnel.

Mais voyons la rubrique des spectacles dans le journal. Où voulez-vous aller?

MME RAOUL. — Décidez vous-mêmes. Je retourne à mes fourneaux.

JEAN. — L'Opéra? — n'en parlons pas. La tenue de soirée est de rigueur et ma cousine ne veut pas faire de toilette. Le Français? Programme magnifique: on joue du classique et du moderne: une comédie de Molière et une pièce d'Hervieu! Qu'en pensez-vous?

RAOUL. — Ma femme serait enchantée, mais voyez, le spectacle commence à huit heures et il est sept heures et quart, nous n'avons pas dîné et nous n'arriverions jamais à temps.

JEAN. — Alors, le Gymnase.

RAOUL. — Qu'est-ce qu'on joue?

JEAN. — Relâche.

RAOUL. — Vous plaisantez toujours.

JEAN. — Eh bien continuons! Voyons le Vaudeville: "Tendresse" d'Henri Bataille. Ça ne vous dit rien? Non? Passons. Les Variétés? Relâche... on répète la nouvelle Revue. Voici qui va vous plaire. Théâtre Sarah-Bernhard: "l'Aiglon".

RAOUL. — Nous l'avons déjà vu trois fois. Et puis, "l'Aiglon", sans Sarah!

JEAN. — Porte Saint-Martin: "Cyrano de Bergerac".

RAOUL. — Déjà vu aussi.

JEAN. — Pourquoi ne pas aller au théâtre Edouard VII; on y donne une comédie en trois actes de Sacha Guitry et un ravissant "lever de rideau" du même auteur.

RAOUL. — C'est une bonne idée; les deux Guitry

jouent ensemble; c'est un spectacle de roi. Trouvons-nous encore des places? Les agences théâtrales sont fermées à cette heure-ci et le bureau du théâtre doit être assailli.

JEAN. — Je vais téléphoner au théâtre... Il reste encore une baignoire.

RAOUL. — Retenez-la.

JEAN. — Voilà qui est fait. Nous avons tout le temps de dîner. Le rideau ne se lève qu'à neuf heures.

(*Faire l'exercice jusqu'à la question 60.*)

JEAN. — Prenons un taxi.

MME RAOUL. — Pourquoi pas l'autobus Madeleine-Bastille qui passe devant notre porte et nous déposera à deux pas du théâtre Edouard VII.

JEAN. — Non, non, cousine; nous ne sommes pas en avance; les stations sont trop nombreuses sur cette ligne: l'autobus est obligé de s'arrêter à chaque instant. — (*Avisant un taxi libre et l'arrêtant.*) Chauffeur! Au théâtre Edouard VII !

RAOUL. — Allons, bon! Encore un encombrement! L'agent a sifflé et levé son bâton blanc; il faut attendre.

MME RAOUL. — Voici l'Opéra! Nous approchons. Quelle foule! Il y a bal ce soir à l'Opéra. Regardez, la façade du théâtre est brillamment illuminée.

JEAN. — Par ici, cousine. Voici le contrôle. (*Au contrôleur.*) Nous avons retenu une baignoire par téléphone.

LE CONTRÔLEUR. — Précisément, Monsieur, la baignoire C.

JEAN. — Oui, Monsieur.

LE CONTRÔLEUR. — Voici votre coupon: 150 francs.

JEAN. — Le rideau est-il déjà levé?

LE CONTRÔLEUR. — Depuis cinq minutes à peine.

JEAN. — Alors dépêchons-nous d'entrer.

L'OUVREUSE. — La baignoire C, c'est ici. Voulez-vous vous débarrasser de vos cannes et pardessus? Désirez-vous un programme?

(Pendant l'entr'acte.)

MME RAOUL. — La salle est bondée, et il y a de bien jolies toilettes. Regardez cette dame en bleu au balcon. Voulez-vous ma lorgnette?

JEAN. — Je veux bien, merci.

RAOUL. — Tiens! M. et Mme X... qui sont à l'orchestre. Les voyez-vous au quatrième rang?

JEAN. — Quelle toilette superbe dans cette première loge. Voulez-vous aller au foyer?

MME RAOUL. — Non, je préfère me promener dans les couloirs, on y voit plus de monde.

RAOUL. — Quels bons acteurs que ces Guitry! Que pensez-vous de Sacha dans cette pièce? Ses gestes, sa voix, son attitude, tout en lui est si naturel.

MME RAOUL. — Et son père donc. En le voyant, on oublie qu'on est au théâtre. Il incarne vraiment le personnage qu'il représente.

JEAN. — Voilà la sonnette. Il vaut mieux prendre nos vêtements au vestiaire à présent; nous attendrons moins longtemps à la sortie.

L'OUVREUSE. — Numéro 20. Voici, monsieur. (*On lui donne trois francs.*) Merci bien.

(Reprendre l'exercice à la question 60.)

EXERCICE.

1. Les personnes qui parlent dans ce morceau sont-elles parentes? — 2. Par quels mots exprimez-vous à quelqu'un que vous êtes content d'avoir sa visite? —

3. Raoul est-il seul content de voir son cousin? — 4. De quoi Jean s'informe-t-il après avoir salué Raoul? — 5. Comment Jean appelle-t-il la femme de son cousin? — 6. Pourquoi la femme de Raoul est-elle absente quand Jean arrive? — 7. Où est-elle? — 8. Comment appelle-t-on la domestique qui s'occupe de la cuisine? — 9. En quoi consiste le travail d'une cuisinière? — 10. Par quels mots Jean salue-t-il sa cousine? — 11. De quoi la félicite-t-il? — 12. Qu'est-ce qu'un "cordon-bleu"? — 13. Qui est-ce qui remplace la bonne de Mme Raoul? — 14. Pourquoi la cuisinière est-elle sortie? — 15. Que fait la sœur de la cuisinière? — 16. A quoi Mme Raoul invite-t-elle son cousin? — 17. Dans quel but l'invite-t-elle? — 18. Qu'est-ce que la cuisinière fait pour connaître la saveur d'un mets? — 19. Jean décline-t-il l'invitation de sa cousine? — 20. Que propose-t-il de faire après le dîner? — 21. Quelle est la différence entre mener, amener et emmener? — 22. Les enfants peuvent-ils aller seuls à l'école? — 23. Que fait-on des enfants qui font du bruit au salon quand il y a des visites? — 24. Si vous êtes content de vos leçons, amènerez-vous vos amis? — 25. Mène-t-on ou porte-t-on un enfant de six mois? — 26. Pourquoi va-t-on à une comédie? — 27. A-t-on besoin de distractions après avoir travaillé? — 28. Raoul et sa femme sortent-ils souvent? — 29. Pourquoi n'aiment-ils pas à aller souvent au théâtre? — 30. Quel mot indique qu'ils n'aiment pas à s'habiller, à dîner vite, etc.? — 31. Est-ce que vous vous ennuyez quand vous n'avez rien à faire? — 32. Est-il ennuyeux d'avoir des voisines qui apprennent le piano? — 33. Passeront-ils leur soirée au théâtre, au concert ou au cinéma? — 34. A quel théâtre se proposent-ils d'aller

pour ne pas être obligés de se mettre en grande toilette? — 35. Que font-ils pour savoir quelles sont les pièces qu'on joue? — 36. Marguerite reste-t-elle avec ces messieurs pendant qu'ils consultent le journal? — 37. Où va-t-elle? — 38. Sur quel appareil fait-on cuire les aliments? — 39. Marguerite exprime-t-elle une préférence pour un certain théâtre? — 40. Que font ces messieurs pendant que Marguerite finit de préparer le dîner? — 41. Pourquoi Jean ne veut-il pas parler de l'Opéra? — 42. Pourquoi ne peuvent-ils aller au Français? — 43. Pourquoi n'iront-ils pas aux Variétés, ou au Gymnase? — 44. Comment appelle-t-on une chose dite pour faire rire? — 45. Aimez-vous les plaisanteries? — 46. Quelle plaisanterie Jean a-t-il faite? — 47. Par quel mot exprime-t-on qu'un théâtre ne donne pas de représentation pour le moment? — 48. Pourquoi le théâtre des Variétés fait-il relâche? — 49. Avez-vous déjà vu *l'Aiglon*? — 50. Que joue-t-on à la Porte Saint-Martin? — 51. Pourquoi Raoul ne veut-il pas voir jouer *Cyrano de Bergerac*? — 52. Qu'est-ce qu'on joue au théâtre Edouard VII? — 53. Pourquoi Raoul croit-il que le spectacle sera très intéressant? — 54. Donnez les noms d'une des plus grandes actrices et d'un des plus grands acteurs contemporains. — 55. Pourquoi faut-il retenir ses places à l'avance quand il y a de bons acteurs qui jouent? — 56. Que font-ils pour avoir des places? — 57. Quelles places retiennent-ils? — 58. Sont-ils obligés de se presser pour dîner? — 59. Pourquoi ont-ils beaucoup de temps?

(*Reprendre le morceau.*)

60. Vont-ils au théâtre à pied? — 61. Sont-ils longtemps en route? — 62. Pourquoi le taxi s'arrête-t-il?

— 63. Que remarquent-ils en passant devant l'Opéra?
— 64. Quel moyen de transport en commun préférez-vous: l'autobus ou le tramway? — 65. Où trouvent-ils leurs billets? — 66. Qu'est-ce que le caissier leur donne et combien payent-ils? — 67. Qu'est-ce qui marque le commencement de la représentation? — 68. Arrivent-ils en retard? — 69. Arrivent-ils plus de cinq minutes en retard? — 70. Qui leur montre leurs places? — 71. Notre pardessus nous embarrasse-t-il au théâtre? — 72. Pourquoi le donnons-nous à l'ouvreuse? — 73. Est-ce qu'il y a beaucoup de monde dans la salle? — 74. Quel mot l'indique? — 75. Qu'est-ce qu'ils admirent en regardant le public? — 76. De quoi se sert-on pour mieux voir au théâtre? — 77. Reconnaisent-ils quelques personnes de leur connaissance? — 78. Où Mme X... est-elle placée? — 79. Restent-ils dans la baignoire pendant l'entr'acte? — 80. Vont-ils au foyer? — 81. Pourquoi préfèrent-ils se promener dans les couloirs? — 82. De quoi parlent-ils pendant cette promenade? — 83. Qu'est-ce qu'ils admirent chez les Guitry? — 84. Qu'est-ce qu'un bon acteur nous fait oublier? — 85. L'acteur a-t-il réellement l'âge qu'il paraît avoir sur la scène? — 86. L'horizon paraît-il relier le ciel à la terre? — 87. Les objets éloignés nous paraissent-ils plus petits que les objets rapprochés? — 88. Sont-ils réellement plus petits? — 89. Les hommes du Sud paraissent-ils vieillir plus vite que ceux du Nord? — 90. Qu'est-ce qui indique la fin de l'entr'acte? — 91. Que font-ils avant de rentrer? — 92. Pourquoi prennent-ils déjà leurs vêtements? — 93. Pourquoi l'ouvreuse dit-elle merci?

LA SANTÉ.

EDOUARD. — Enfin ! vous voilà debout.

MAURICE. — M'attendez-vous depuis longtemps ?

EDOUARD. — Depuis une heure au moins.

MAURICE. — Veuillez m'excuser, j'ai mal dormi la nuit passée ; je ne me sens pas très bien.

EDOUARD. — Vraiment ! Qu'est-ce que vous avez donc ?

MAURICE. — Je ne sais pas moi-même : depuis plusieurs jours j'ai tout le temps mal à la tête et j'ai aussi des accès de fièvre.

EDOUARD. — Mais ordinairement vous êtes en très bonne santé ; avez-vous de l'appétit ?

MAURICE. — Non, je ne peux rien manger.

EDOUARD. — Il faut consulter un médecin.

MAURICE. — C'est ce que j'ai fait, mais jusqu'ici ce qu'il m'a prescrit ne m'a fait aucun bien.

EDOUARD. — Que vous a-t-il donc ordonné ?

MAURICE. — D'abord il m'a fait prendre des pilules de quinine, et, quelques jours après, il m'a fait une ordonnance que j'ai fait exécuter chez le pharmacien.

EDOUARD. — Quel est le médecin qui vous soigne ?

MAURICE. — Le médecin de notre famille, le docteur Herbault.

EDOUARD. — C'est le même qui a soigné ma mère.

MAURICE. — Comment va madame votre mère maintenant ?

EDOUARD. — Elle va beaucoup mieux, je vous remercie.

MAURICE. — Est-elle obligée de garder le lit ?

EDOUARD. — Oh ! non, elle peut se lever et même sortir un peu dans le jardin quand il ne fait pas froid.

MAURICE. — Je suis bien aise d'apprendre qu'elle est presque rétablie. Mais à propos de malades, avez-vous entendu parler de M. Dumas, savez-vous comment il va?

EDOUARD. — Oh! il ne va pas mieux du tout; il n'y a pour lui aucun espoir de guérison.

MAURICE. — Vraiment! alors il restera aveugle?

EDOUARD. — C'est l'opinion de son médecin.

MAURICE. — Comment sa maladie a-t-elle commencé?

EDOUARD. — M. Dumas a toujours eu mal aux yeux depuis son enfance.

MAURICE. — Pourquoi ne demande-t-il pas une consultation au Dr. Paulet, qui est un spécialiste pour les maladies des yeux et qui a fait des cures merveilleuses?

EDOUARD. — Je ne sais pas s'il l'a déjà consulté ou non; je le lui demanderai. — Vous sentez-vous assez bien pour sortir maintenant?

MAURICE. — Oui, mon mal de tête s'est dissipé.

EDOUARD. — Alors partons.

EXERCICE.

1. De quoi s'agit-il dans la conversation ci-dessus? —
2. Pourquoi Edouard s'écrie-t-il "enfin"? —
3. Voit-il son ami dès son arrivée? —
4. Quelle excuse Maurice donne-t-il pour avoir fait attendre son ami? —
5. Combien de temps l'a-t-il fait attendre? —
6. Pourquoi Maurice est-il resté couché si longtemps? —
7. Sait-il quelle maladie il a? —
8. Souffrez-vous beaucoup de maux de tête? —
9. N'avez-vous jamais eu mal aux dents? —
10. Souffre-t-on beaucoup quand on a un violent mal de tête? —
11. Quels sont les symptômes de

la maladie de Maurice? — 12. Est-il souvent malade? — 13. Quel conseil son ami lui donne-t-il? — 14. Suivra-t-il le conseil de son ami? — 15. Qu'a fait ce médecin pour guérir le malade? — 16. Le remède lui a-t-il fait du bien? — 17. S'est-il senti mieux après avoir pris le médicament? — 18. Que fait-on de l'ordonnance du médecin? — 19. Edouard connaît-il le médecin qui soigne son ami? — 20. Comment a-t-il fait sa connaissance? — 21. Comment se porte la mère d'Edouard? — 22. Que conseille-t-on aux malades qui ne doivent pas s'exposer à la fatigue et au froid? — 23. Quand un malade peut-il commencer à se lever? — 24. Comment avez-vous attrapé votre dernier rhume? — 25. Pourquoi la mère d'Edouard ne peut-elle pas sortir tous les jours? — 26. Quels jours pourra-t-elle sortir? — 27. Est-elle complètement rétablie? — 28. Que dit Maurice quand il apprend que la mère de son ami est convalescente? — 29. Qu'est-ce qui le fait penser à M. Dumas? — 30. Que demande-t-il à son sujet? — 31. Que lui répond Edouard? — 32. Guérira-t-il? — 33. Quel est l'avis de son médecin? — 34. Comment sa maladie a-t-elle commencé? — 35. Qu'est-ce qu'est le Dr. Paulet? — 36. Qu'est-ce qui prouve que le Dr. Paulet est un médecin très habile? — 37. La conversation avec son ami a-t-elle distrait Maurice? — 38. Comment se porte-t-il après avoir causé avec son ami? — 39. A-t-il toujours mal à la tête? — 40. Qu'est-ce que les deux amis se proposent de faire?

L'AUTOMNE.

Les jours raccourcissent beaucoup, et le soleil a perdu son ardeur. La température est vraiment agréable, même un peu fraîche après le coucher du soleil.

Nous rentrons en ville; les écoles rouvrent leurs portes, et nous reprenons notre vie habituelle. Nos affaires, nos travaux, nous occupent tout entiers, et nous n'avons pas le temps de remarquer la transformation de la nature.

Parfois, le dimanche, nous allons faire une promenade à la campagne. Comme tout est changé! Les arbres ont été dépouillés de leurs fruits, et le sol est couvert de feuilles mortes. Les nuances de vert si variées de l'été ont fait place à une diversité de tons jaunes et rougeâtres qui charment la vue. La nature a vraiment des splendeurs nouvelles pour chaque saison. Qu'y a-t-il de plus beau que la blancheur immaculée de la neige de l'hiver, le vert tendre de l'herbe et les couleurs vives des fleurs du printemps, la pureté du ciel bleu de l'été, les teintes adoucies d'un paysage d'automne?

L'automne est la saison de l'abondance. Pendant l'été on a rentré les récoltes et maintenant l'époque des joyeuses vendanges est arrivée. Des troupes de jeunes gens et de jeunes filles passent en riant et en chantant. Ils vont dans les vignes pour cueillir le raisin dont le jus deviendra du vin.

Si vous faites un tour au marché de la ville, l'eau vous vient à la bouche à la vue de ces poires juteuses et de ces belles grappes dorées et purpurines. Achetons-en pour notre dessert, car dans les autres saisons ces fruits seront moins savoureux et bien plus chers.

Bientôt novembre arrive. La nature paraît déserte et triste, et les dernières feuilles sont emportées par le vent du nord. L'hirondelle est partie, et les autres oiseaux ne chantent plus. Au revoir, jolie hirondelle! Ramène-nous le printemps.

EXERCICE.

1. Quand les jours commencent-ils à raccourcir? —
2. Ont-ils déjà beaucoup raccourci à la fin de l'été? —
3. Quand les jours augmentent-ils? — 4. Que fait le tailleur à un vêtement trop long? — 5. Quand faut-il faire allonger un vêtement? — 6. Dans quel mois le soleil est-il le plus ardent? — 7. Pourquoi ne peut-on pas se promener en plein soleil dans les pays du Sud? — 8. Pourquoi pouvez-vous vous promener en plein soleil au mois de septembre? — 9. Quelle différence de température y a-t-il entre le Groënland et l'Espagne? — 10. Qu'indique le thermomètre? — 11. Quand l'eau est-elle agréable à boire? — 12. Quelle est la différence entre frais et froid? — 13. Quand mettez-vous un pardessus lourd et quand en mettez-vous un très léger? — 14. Avec quoi vous rafraîchissez-vous quand il fait chaud? — 15. Qu'est-ce qui marque le commencement du jour et qu'est-ce qui en marque la fin? — 16. Restons-nous dehors quand il pleut? — 17. Rentre-t-on tard quand on va au théâtre? — 18. Restez-vous en ville pendant les grandes chaleurs? — 19. Quand rentrez-vous en ville? — 20. Pourquoi les écoles sont-elles fermées en été? — 21. Jusqu'à quel mois les élèves sont-ils en vacances? — 22. Avez-vous l'habitude de prendre du café le matin? — 23. Quel est mon travail habituel? — 24. Est-ce qu'en voyage nous pouvons mener notre vie habituelle? — 25. A quelle heure prenez-vous habituellement vos repas? — 26. Qu'est-ce qui nous occupe généralement pendant le jour? — 27. Etes-vous trop occupé pour prendre des leçons tous les jours? — 28. Avez-vous le temps d'écrire beaucoup d'exercices? —

29. Est-ce qu'une chenille garde la même forme pendant toute sa vie? — 30. Que devient-elle à la dernière transformation? — 31. En quoi la neige est-elle transformée par la chaleur? — 32. L'aspect de la nature est-il le même pendant les quatre saisons? — 33. Dans quel mois voyons-nous les plus rapides transformations de la nature? — 34. Est-ce que l'homme reste le même pendant toute sa vie, ou subit-il une transformation constante? — 35. Dans quelle saison les arbres sont-ils nus (sans feuilles)? — 36. Dans quelle saison ont-ils des bourgeons et des fleurs? — 37. Quand sont-ils couverts de feuilles vertes? — 38. Et quand ont-ils des feuilles rougeâtres et jaunâtres? — 39. Décrivez l'aspect des arbres pendant les quatre saisons? — 40. Nommez les fruits qui mûrissent au printemps, ceux qui mûrissent en été et ceux qui mûrissent en automne? — 41. Pourquoi en automne les arbres ont-ils perdu tous leurs fruits? — 42. De quoi le sol est-il couvert sous les arbres en automne? — 43. Quelle différence y a-t-il entre le bleu de la mer et celui du ciel? — 44. La rose a-t-elle des tons différents? — 45. Qu'y a-t-il de plus beau dans chacune des quatre saisons? — 46. Pourquoi l'automne est-il la saison de l'abondance? — 47. Est-ce que le raisin est abondant en Suède? — 48. Quels sont les fruits qui abondent dans votre pays? — 49. Quand rentre-t-on les récoltes? — 50. Que fait-on du raisin quand il est mûr? — 51. Comment s'appelle la période pendant laquelle on cueille le raisin? — 52. Où pousse le raisin? — 53. Est-ce que les jeunes gens sont généralement tristes ou joyeux? — 54. Que font les jeunes gens dont nous parlons dans le morceau pour montrer leur joie? —

55. Où vend-on les fruits? — 56. Quelle expression indique que les fruits qu'on vend au marché sont très appétissants? — 57. Est-ce qu'une poire bien mûre a généralement beaucoup de jus? — 58. Pourquoi les fruits sont-ils meilleurs en automne? — 59. Quelle impression l'aspect de la nature fait-il sur nous en hiver? — 60. Pourquoi? — 61. Où vont les oiseaux en automne? — 62. Quand reviendront-ils?

L'HIVER.

C'est l'hiver. Le ciel est gris et bas. La neige tombe à gros flocons et couvre peu à peu les champs et les prairies d'un immense drap blanc. C'est le linceul de la nature qui paraît endormie du sommeil de la mort; tout nous fait penser à la brièveté de notre existence et remplit nos cœurs de tristesse.

A la ville, nous ne voyons que peu de monde dans les rues. Les grands boulevards mêmes, généralement si animés, sont déserts. Le mauvais temps ne nous invite pas à sortir, et l'on reste chez soi où l'on est si bien.

Le froid est très rigoureux. L'eau de la fontaine est gelée, et le grand étang du parc est couvert d'une couche épaisse de glace. Des petits garçons courent les uns après les autres en se jetant des boules de neige. Ils ont apporté leurs patins, mais la neige les empêche de patiner. Malgré le froid ils s'amusent. Heureux âge que l'enfance! Elle trouve partout de la joie.

De temps en temps le son de petites clochettes se fait entendre. Il nous annonce l'approche d'un traîneau, qui glisse avec la rapidité du vent sur la neige durcie par le froid et qui emporte des personnes enveloppées de fourrures jusqu'aux yeux.

Malgré le mauvais temps, il y a cependant des gens que ni la neige, ni le froid n'empêchent de sortir. Ce sont les personnes appelées au dehors par leurs affaires.

Maintenant le vent se met à souffler plus violemment et la neige fouette le visage des passants. Quel vilain temps ! On ne peut ouvrir les yeux et l'on a les pieds engourdis par le froid. Retournons à la maison.

Le feu brille dans la cheminée où les bûches pétillent joyeusement. Comme on est bien dans le salon ! Oh ! regardez donc par la fenêtre, voyez ce pauvre petit garçon qui passe devant la maison. Il tremble et grelotte, ses mains toutes rouges sont raidies par le froid. Les vêtements qu'il porte sont beaucoup trop légers et tout déchirés. Il marche nu-pieds dans la neige. Appelons-le, et donnons-lui de vieux souliers et un pardessus de l'hiver passé. Maintenant l'enfant est chaudement vêtu, il n'a plus froid.

La température se radoucit : le vent souffle moins fort, et il ne tombe plus que de rares flocons de neige. Bientôt le soleil perce les nuages de ses pâles rayons. La neige commence à fondre et forme partout des flaques d'eau noire très désagréables pour ceux qui sont obligés d'aller à pied.

EXERCICE.

1. Quel temps fait-il souvent en hiver ? — 2. Quand le ciel paraît-il bas ? — 3. Qu'est-ce qui est couvert de neige en ville ? — 4. Et à la campagne ? — 5. Est-ce que la neige couvre les champs et les prairies tout d'un coup ? — 6. Qu'est-ce qu'on étend sur les matelas ? — 7. Dans quoi enveloppe-t-on les morts ? — 8. A quoi ressemble l'immense couche de neige qui couvre les

champs? — 9. A quoi ressemblons-nous quand nous dormons profondément? — 10. Pourquoi pouvons-nous dire que la nature dort en hiver? — 11. La vie humaine dure-t-elle des siècles? — 12. Qu'est-ce qui nous fait penser à la brièveté de notre existence? — 13. Quel sentiment éprouvons-nous en pensant à la mort ou aux misères de l'existence? — 14. Quelle est à votre avis la saison la plus triste et quelle est la plus gaie? — 15. Pourquoi? — 16. Par quel temps les rues principales d'une grande ville sont-elles mouvementées? — 17. Quand sont-elles désertes? — 18. Quel est l'aspect des boulevards à Paris par un beau temps? — 19. Où préférez-vous être quand il fait mauvais temps? — 20. Pourquoi? — 21. Quel est l'effet produit par le froid sur l'eau? — 22. L'eau coule-t-elle quand elle est gelée? — 23. Quelle est la cause de la gelée? — 24. Sur quoi patine-t-on? — 25. Quel endroit du parc est couvert d'une couche épaisse de glace? — 26. Que font les enfants pour s'amuser quand il y a de la neige? — 27. Pourquoi ne patinent-ils pas? — 28. Est-ce que le mauvais temps nous empêche quelquefois de sortir? — 29. Sortez-vous quelquefois malgré le mauvais temps? — 30. Si le vent est très fort, peut-il empêcher une personne d'avancer? — 31. Et si la personne est très forte, peut-elle avancer malgré le vent? — 32. Le froid empêche-t-il les enfants de s'amuser? — 33. Quel est l'âge le plus heureux, l'enfance ou la vieillesse? — 34. Pourquoi? — 35. Qui est généralement le plus heureux, un riche ou un pauvre? — 36. Pourquoi? — 37. Que nous faut-il pour être heureux? — 38. Quelle est la différence entre une voiture et un traîneau? — 39. Est-ce que la voiture glisse? — 40. Les traîneaux font-ils

du bruit en glissant? — 41. Qu'est-ce qu'on attache aux chevaux d'un traîneau pour faire du bruit? — 42. Les clochettes d'un traîneau font-elles un bruit désagréable? — 43. Qu'entendons-nous à l'approche d'un traîneau? — 44. Comment passent les traîneaux, vite ou lentement? — 45. A quelle rapidité pouvez-vous comparer celle d'un traîneau? — 46. Pourquoi le traîneau ne s'enfonce-t-il pas dans la neige? — 47. Que font les personnes pour se garantir du froid en faisant une promenade en traîneau? — 48. De quel changement de temps parlons-nous dans le sixième paragraphe? — 49. Qu'est-ce qui rend ce temps encore plus désagréable? — 50. Qu'est-ce qui nous empêche d'ouvrir les yeux? — 51. Qu'est-ce qui indique que le froid a rendu nos pieds insensibles? — 52. Que font les personnes qui ne veulent plus être dans la rue? — 53. Comment le salon est-il chauffé? — 54. Qu'est-ce qu'on brûle dans la cheminée? — 55. Quel est le bruit que font les bûches en brûlant? — 56. Est-ce un son triste ou gai? — 57. Par où voit-on la rue? — 58. Que regardent les personnes qui parlent dans le morceau? — 59. Où est le petit garçon? — 60. Qu'est-ce qui montre qu'il a froid? — 61. Décrivez l'état de ses mains. — 62. Pourquoi sent-il tant le froid? — 63. Quelle espèce de chaussures a-t-il? — 64. Que font les personnes qui le regardent? — 65. Pourquoi l'appellent-elles? — 66. Que fera l'enfant avec les souliers et le pardessus? — 67. Sont-ce des vêtements neufs? — 68. L'enfant se trouve-t-il mieux après avoir mis ces vêtements? — 69. Quel changement de temps y a-t-il enfin? — 70. Fait-il aussi froid et autant de vent qu'auparavant? — 71. Quel est l'effet produit sur la neige par le soleil? —

72. Qu'est-ce qui fait fondre la neige? — 73. Que forme la neige en fondant? — 74. Qu'est-ce qui rend une promenade à pied désagréable par un pareil temps?

LE PRINTEMPS.

Les premières hirondelles nous annoncent le printemps. La chaleur du soleil, la douceur de la brise, le parfum des fleurs, les bourgeons des arbres, le gazouillement des oiseaux, le rire des enfants, tout cela nous fait oublier la tristesse des sombres journées d'hiver. Impossible de travailler; une force irrésistible nous pousse dehors, loin de la ville, dans la campagne où la nature nous invite à partager la joie de son réveil.

Mais notre plaisir dure peu; des nuages se forment bientôt, et une pluie froide nous oblige à chercher un abri dans une ferme. Nous n'y trouvons qu'une vieille femme occupée aux travaux du ménage. Le fermier et ses fils sont aux champs. Ils labourent la terre avec la charrue; ils émondent les arbres et sèment l'avoine et certaines espèces de blé.

Bientôt les nuages se dispersent, nous pouvons contempler dans le ciel redevenu bleu la majesté de l'arc-en-ciel aux sept couleurs. C'est comme un pont gigantesque qui semble conduire à des contrées plus vastes, plus heureuses.

Voyez ces oiseaux, comme ils paraissent affairés. Ils cherchent des matériaux pour construire leurs nids. Là-haut, dans cet arbre, il y en a déjà un de terminé, et la mère cherche de tous côtés de la nourriture pour sa jeune famille. Rien ne l'arrête, ni travail, ni fatigue, et les chers petits ne savent pas combien de peine ils

lui coûtent. Ils ne font que crier, manger, se bousculer. Ils se penchent en dehors du nid, mais la mère est là, vigilante, qui les repousse et les empêche de tomber à terre et de périr. Quel beau tableau de l'amour de notre propre mère ! Pour nous, ne laisse-t-elle pas de côté les plaisirs et la tranquillité ? Ne se sacrifie-t-elle pas toujours pour ses chers enfants ?

Un parfum délicieux emplit l'air. Dans beaucoup de jardins il y a des cerisiers en fleurs, et leurs teintes légères nous charment autant que leur exquise odeur. Bientôt ces arbres se couvriront de cerises appétissantes que les oiseaux viendront becqueter, si nous ne nous pressons pas de les cueillir.

Après la pluie, le beau temps ; après l'hiver, le printemps ; après la tristesse, la joie. Ne désespérons jamais et sachons donc attendre le bonheur.

EXERCICE.

1. Qu'est-ce qui nous indique que le printemps est arrivé ? — 2. Quelle est la température du printemps ? — 3. Qu'y a-t-il en mai de très agréable aux yeux et à l'odorat ? — 4. Qu'est-ce qui nous égaie au printemps ? — 5. Les journées d'hiver sont-elles claires et gaies ? — 6. Pouvons-nous rester tristes quand nous sommes entourés de gaieté ? — 7. Qu'est-ce qui nous empêche de rester à la maison au printemps ? — 8. Est-ce qu'une maison en carton peut résister au vent ? — 9. Pourquoi un enfant ne peut-il pas résister à une grande personne ? — 10. Les forces de la nature sont-elles irrésistibles ? — 11. La soif peut-elle devenir irrésistible ? — 12. Quand vous réveillez-vous ? — 13. Pourquoi la nature paraît-elle se réveiller au printemps ? — 14. Com-

ment pouvons-nous partager les joies de la nature? —
15. Le bonheur humain est-il durable? — 16. Est-ce
que le temps est variable au printemps? — 17. Pour-
quoi les personnes dont il est question dans ce morceau
entrent-elles dans une ferme? — 18. Qui rencontrent-
elles dans la ferme? — 19. Que fait-elle? — 20. Où sont
les autres habitants de la ferme? — 21. Qu'y font-ils?—
22. Pourquoi le font-ils? — 23. Quel temps fait-il après
la pluie? — 24. Qu'est-ce qui se produit quand les
rayons du soleil se reflètent dans les gouttes de pluie?
— 25. A quoi l'auteur du morceau compare-t-il l'arc-en-
ciel? — 26. Quelle est la contrée la plus heureuse, selon
vous? — 27. Où habitent les oiseaux? — 28. Qu'est-ce
que les oiseaux ont à faire au printemps? — 29. Où les
oiseaux construisent-ils leurs nids? — 30. De quoi s'oc-
cupe la mère des petits oiseaux? — 31. Qu'est-ce qui
prouve son amour pour ses petits? — 32. Est-ce que les
enfants savent combien leur mère se fatigue pour eux?
— 33. Pourquoi l'oiseau est-il obligé de se fatiguer
sans cesse à chercher de la nourriture pour ses petits?—
34. Est-ce que les petits oiseaux restent tranquilles dans
leur nid? — 35. Que font-ils? — 36. Que fait leur mère
pour les empêcher de tomber? — 37. Qu'arrivera-t-il si
un petit oiseau tombe du nid? — 38. Quels mots ex-
priment que la mère est toujours obligée de faire bien
attention à ses enfants? — 39. Pour qui la mère sacri-
fie-t-elle ses plaisirs et sa tranquillité? — 40. Est-ce
qu'un soldat doit sacrifier sa vie pour son pays? — 41.
Pourquoi aimez-vous à respirer l'air du printemps? —
42. D'où vient cette odeur délicieuse? — 43. En quoi
consiste la beauté des arbres au printemps? — 44.
Dans quel mois mûrissent les cerises? — 45. Quand les

fruits sont-ils mangeables? — 46. Comment la nature nous enseigne-t-elle à ne jamais perdre l'espoir d'être heureux?

L'ÉTÉ.

Les jours sont longs, la chaleur étouffante; la sueur perle sur mon front. Le soir venu, je me couche accablé de fatigue; mais le sommeil ne veut pas venir. J'allume ma lampe pour essayer de lire, mais les mouches et les moustiques ne cessent de m'irriter. Ils se promènent sur mon visage comme sur une place publique, me chatouillent, me piquent et ne me laissent pas tranquille une minute. Je m'agite, je les chasse avec mon mouchoir, mais le bourdonnement des mouches et le sifflement des moustiques m'énervent de plus en plus. Par la fenêtre ouverte, les papillons font irruption dans ma chambre et prennent part à ce discordant concert. Dans leur danse folle, ils tournent autour de la lumière, s'en approchent de plus en plus, viennent flamber leurs ailes et tombent dans la flamme où ils sont brûlés vifs: juste châtiment de leur folie.

J'éteins ma lampe et ferme les yeux, quand un cri aigu suivi de miaulements plaintifs me fait sursauter. J'interromps cette nouvelle musique en jetant une vieille chaussure sur le toit de mon voisin où sont installés mes musiciens. Toute envie de dormir s'est dissipée, et je roule dans ma tête, des plans pour m'échapper de cette ville bruyante.

Le lendemain matin, je pars pour la campagne. Le train file à grande vitesse, et par la portière j'aperçois les champs couverts de blé, déjà jaune, car c'est bientôt

la moisson. L'herbe verte des prairies, parsemée de fleurs, tombe déjà sous la faux du fermier. De jeunes paysannes coiffées de larges chapeaux de paille étendent l'herbe et la font sécher au soleil pour en faire du foin.

(Répondre aux questions de l'exercice jusqu'à la question 67.)

Nous avons pris pension chez un fermier, qui nous donne une nourriture saine et abondante. Nous nous levons à l'aurore, et nous nous couchons au crépuscule. Il fait chaud, mais c'est supportable. Quelquefois, cependant, la chaleur devient oppressive et nous respirons avec peine. Le ciel se couvre de gros nuages noirs, le vent soulève la poussière, l'hirondelle vole en rasant le sol : tout nous annonce un orage.

En effet, un grand bruit se fait entendre ; c'est le tonnerre qui gronde. De larges gouttes de pluie commencent à tomber, les éclairs se succèdent en nous éblouissant, et le ciel paraît en feu. Un coup de tonnerre plus violent que les autres nous fait sursauter et ébranle toute la maison. La foudre vient de tomber sur une grange et y a mis le feu ; le village entier est en danger. Toutes ces maisons vont-elles être dévorées par les flammes ?

La peur nous saisit ; nous tremblons d'horreur à la vue des éléments déchainés, qui détruisent en un instant ce que l'homme a mis si longtemps à construire.

En juillet, nous quittons la campagne pour aller au bord de la mer et y trouver un air pur et une brise toujours fraîche. Quels bons bains nous prenons par cette mer calme, lorsque les flots viennent se briser doucement sur le sable ! Quand la mer est mauvaise, les vagues, hautes comme des montagnes, s'abattent sur les

rochers avec un bruit assourdissant et forment, en se retirant, une plaine d'écume blanche.

Voyez-vous dans le lointain les fragiles vaisseaux, qui roulent et tanguent dans leur lutte contre les vagues? Qu'est-ce qu'une construction faite par les mains de l'homme dans une lutte contre les éléments?

En août, nous allons dans les montagnes. Là, nous errons dans la forêt ombreuse ou nous gravissons les rochers escarpés; au delà des précipices, qui s'enfoncent à nos pieds, nos regards découvrent de charmants paysages formés par les champs et les villages qui s'étendent dans la vallée. Y a-t-il rien d'aussi beau que la majesté de la nature? L'artiste peut-il rendre sur la toile toute cette immensité de splendeur?

EXERCICE.

1. Que disons-nous de la chaleur, quand il nous est difficile ou impossible de respirer? — 2. Quel effet la grande chaleur a-t-elle sur notre respiration? — 3. Pourquoi en été vous essuyez-vous souvent le front? — 4. Quand transpire-t-on? — 5. Quand êtes-vous obligé de vous reposer? — 6. Quel mot exprime que nous avons trop à faire ou que nous sommes trop fatigués? — 7. Comment se repose-t-on le mieux? — 8. Pouvons-nous dormir d'un profond sommeil quand il fait très chaud? — 9. Le bruit de la rue trouble-t-il votre sommeil? — 10. Qu'est-ce qui vous empêche de bien dormir en été? — 11. Dans quelle saison de l'année y a-t-il beaucoup de mouches? — 12. Qu'est-ce qui est le plus grand, une mouche ou un moustique? — 13. Lequel des deux pique le plus? — 14. Que font beaucoup de personnes qui ne peuvent pas s'endormir? — 15. Pour-

quoi l'auteur du morceau allume-t-il la lampe? — 16. Peut-il lire tranquillement après l'avoir allumée? — 17. Qu'est-ce qui l'en empêche? — 18. Que font ces insectes? — 19. Quelle sensation éprouvons-nous si une mouche se promène sur notre visage? — 20. Et quelle sensation si nous touchons la pointe d'une épingle? — 21. Que font les chiens quand on les agace? — 22. La personne dont il est question dans le morceau, se tient-elle tranquille pendant que les mouches la tourmentent? — 23. Que fait-elle avec son mouchoir? — 24. S'il y a des poules dans votre jardin, les y laissez-vous? — 25. Pourquoi les chassez-vous? — 26. Quel bruit les mouches font-elles? — 27. Et les moustiques? — 28. Sont-ce des sons agréables à entendre? — 29. Quel effet le bourdonnement et le sifflement ont-ils sur nos nerfs? — 30. Quels sont les organes de la sensation? — 31. Pourquoi ouvre-t-on les fenêtres en été? — 32. Quels insectes entrent par la fenêtre dans une nuit d'été si vous allumez la lampe? — 33. Qu'est-ce qui augmente alors le bourdonnement? — 34. Qu'est-ce qui attire les papillons? — 35. Dans quelle direction volent-ils? — 36. Qu'est-ce qui indique que les papillons s'approchent peu à peu de la flamme? — 37. Comment appelle-t-on les personnes qui ont perdu la raison? — 38. Est-ce que les fous sont portés à l'excès dans leurs actions? — 39. Pourquoi appelons-nous une danse folle le vol des papillons autour de la flamme? — 40. Qu'est-ce qui arrive quand ils sont très près de la flamme? — 41. Comment périssent-ils? — 42. Que font les parents pour corriger les enfants méchants? — 43. Quand faut-il châtier les enfants? — 44. Est-il raisonnable d'aller en automobile avec une rapidité excessive? — 45. Com-

ment les personnes qui vont trop vite sont-elles quelquefois châtiées de leur folie? — 46. Quel est le contraire d'allumer? — 47. Que faisons-nous la nuit quand nous voulons nous endormir? — 48. L'auteur du morceau peut-il s'endormir après avoir éteint la lampe? — 49. Qu'est-ce qui l'en empêche? — 50. Quels cris pousse-t-on quand on souffre? — 51. Comment appelle-t-on les cris des chats? — 52. Par quel mot exprimons-nous que le miaulement est un bruit très fort? — 53. Où sont les chats dont nous parlons dans le morceau? — 54. Comment l'auteur du morceau chasse-t-il les chats? — 55. A-t-il encore envie de dormir? — 56. A quoi pense-t-il? — 57. Pourquoi veut-il quitter la ville? — 58. Que fait-il le jour suivant? — 59. Que voit-il en regardant par la fenêtre? — 60. A quelle époque fait-il ce voyage? — 61. Que font les fermiers en été pour avoir du foin? — 62. A quoi sert le foin? — 63. Que fait-on quand le blé est jaune? — 64. Qui fait le pain? — 65. Avec quoi fait-on le pain? — 66. Avec quoi fait-on la farine?

(Reprendre le morceau.)

67. Où demeure l'auteur quand il est à la campagne? — 68. Y trouve-t-il assez à manger? — 69. Sont-ce des mets fins qu'on lui donne? — 70. Qu'est-ce qui indique qu'il se lève de bonne heure? — 71. Souffre-t-il généralement de la chaleur? — 72. Quand en souffre-t-il? — 73. Qu'est-ce qui annonce un orage? — 74. Décrivez un orage. — 75. Quel est l'effet des éclairs sur nos yeux? — 76. Est-ce qu'on entend généralement le tonnerre en même temps qu'on voit l'éclair? — 77. De quoi nous garantit un paratonnerre? — 78. Pourquoi les clochers des églises attirent-ils la foudre? — 79. Pourquoi est-il dangereux de s'abriter sous un arbre pendant un orage? — 80. Est-ce qu'il est dangereux

de se promener sur la voie du chemin de fer? — 81. A quel danger s'expose-t-on quand on s'y promène? — 82. Les enfants ont-ils peur de l'obscurité? — 83. Est-ce que les oiseaux ont peur des chats? — 84. Pourquoi les chevaux s'émportent-ils quelquefois pendant un orage? — 85. Quel sentiment éprouvez-vous quand on tire un coup de revolver derrière vous? — 86. Qu'est-ce qui est le plus fort, la peur ou la frayeur? — 87. A quel danger est-on exposé si l'on est au milieu d'un incendie? — 88. Où va-t-on en été pour trouver une brise toujours fraîche? — 89. Quand prenez-vous des bains de mer? — 90. Est-il dangereux de se baigner quand la mer est très agitée? — 91. Comment appelle-t-on le rivage de la mer? — 92. Comment appelle-t-on l'eau agitée? — 93. Où se brisent les vagues? — 94. Quand les vagues sont-elles très hautes? — 95. Y a-t-il quelquefois d'énormes pierres près de l'océan? — 96. Comment s'appellent ces pierres immenses? — 97. Les sourds entendent-ils? — 98. Quel effet a un coup de canon sur votre ouïe s'il est tiré très près de vous? — 99. Est-ce que le bruit d'un train de chemin de fer est assourdissant? — 100. Quel bruit est produit par les grosses vagues qui se jettent contre les rochers? — 101. Dans quel état est l'eau après s'être jetée contre les rochers? — 102. Quelle est la couleur de l'écume? — 103. En quoi traversons-nous l'océan? — 104. Comment appelle-t-on un objet qui se casse facilement? — 105. Contre quoi les vaisseaux luttent-ils? — 106. Contre quelle nation les Japonais ont-ils lutté en 1904? — 107. L'homme peut-il lutter contre les éléments? — 108. Contre quoi luttons-nous dans un incendie? — 109. Où allons-nous si nous sommes fatigués de la

mer? — 110. Pourquoi trouvons-nous de l'ombre dans une forêt? — 111. Dans quel pays européen y a-t-il beaucoup de montagnes? — 112. Est-ce qu'il y a beaucoup de rochers en Suisse? — 113. Pourquoi est-il difficile de grimper sur ces rochers? — 114. Comment appelle-t-on les endroits très profonds et escarpés dans les montagnes? — 115. Comment s'appelle l'espace situé entre deux montagnes? — 116. Qu'est-ce qu'on voit dans la vallée dont il est question dans le morceau? — 117. Que trouvez-vous le plus beau, les montagnes ou la mer? — 118. Est-ce que l'homme peut égaler la nature dans la création de vraies beautés?

LA GAULE.

(L'imparfait comme temps descriptif.)

Le beau pays qui s'appelle aujourd'hui la France, s'appelait autrefois la Gaule. La France est un des pays les plus cultivés; la Gaule était en grande partie inculte. Imaginez à la place de ces champs, de ces vignobles qui sont la source de la richesse des Français, des marécages profonds qui étaient malsains et des forêts immenses qui empêchaient les communications entre les différentes peuplades. Aujourd'hui, rien n'empêche les communications; il y a partout des bateaux, des chemins de fer, de belles routes par lesquels se fait le commerce; autrefois, il n'y avait que des bateaux, car le commerce primitif se faisait surtout par eau.

Les belles villes, les villages pittoresques qui se trouvent parsemés sur tout le territoire français n'existaient pas; des demeures isolées ou des huttes réunies en bourgades se trouvaient sur les bords des rivières, dans les

clairières des bois, dans les îlots des marécages.

Le peuple qui habitait la Gaule, portait le nom de Gaulois. C'étaient des hommes de haute stature et à larges épaules. Ils avaient de longs cheveux blonds et de grandes barbes. Leur costume se composait d'un pantalon et d'une blouse. Leur civilisation était déjà quelque peu avancée: les uns vivaient de chasse, d'autres cultivaient la terre et d'autres encore se livraient à l'industrie. Il va sans dire que les Gaulois n'avaient qu'une connaissance très élémentaire de l'agriculture et de l'industrie. Cependant ils savaient extraire et façonner les métaux.

Les grandes forêts servaient de temples aux Gaulois, qui pensaient que l'adoration de la divinité ne devait pas avoir lieu dans une construction faite par la main de l'homme. Ils avaient la plus grande vénération pour le chêne, qui était à leurs yeux le symbole de la force et par conséquent du Créateur.

Les prêtres des Gaulois se nommaient "druides". Leur pouvoir était presque sans limites, car ils exerçaient non seulement les fonctions de prêtres, mais aussi celles de prophètes, de savants, de médecins, d'instituteurs. Ils tenaient leurs conseils dans la forêt.

La religion des druides était cruelle. Elle ordonnait souvent des sacrifices humains. Quand dans une guerre on faisait des prisonniers, on les égorgeait sur des autels de pierre. On trouve encore aujourd'hui, en France, des monuments faits avec d'énormes blocs de pierre, sur lesquels on croit que les sacrifices avaient lieu.

Les Gaulois étaient très guerriers et se battaient toujours vaillamment, ce qui ne les empêchait pas d'être

très hospitaliers. Si un étranger les visitait, ils l'invitaient à d'interminables repas. Leurs descendants ont certainement conservé ce dernier trait de caractère, car rien n'est plus cordial que l'hospitalité française.

EXERCICE.

1. Quelle ville s'appelait autrefois "Lutèce"?* — 2. Comment s'appelle aujourd'hui l'ancienne Gaule? —
3. Quels étaient les pays les plus civilisés de l'antiquité? — 4. Quels sont les pays d'Europe les plus cultivés? — 5. L'Amérique était-elle cultivée ou inculte avant Christophe Colomb? — 6. Quelle est la source de la richesse des Français d'aujourd'hui? — 7. Qu'y avait-il dans l'antiquité à la place de ces champs et de ces vignobles? — 8. Qu'est-ce qui empêchait autrefois les communications entre les différents pays? — 9. Et qu'est-ce qui facilite maintenant ces communications? — 10. Comment voyageait-on il y a deux siècles? — 11. Voyage-t-on encore de la même manière? — 12. Les villes et les villages actuels existaient-ils du temps des Gaulois? — 13. Où se trouvaient les demeures gauloises? — 14. Pourquoi leurs habitants choisissaient-ils ces endroits? — 15. Pouvaient-ils ainsi se garantir plus facilement des attaques de leurs ennemis? — 16. Quel nom portaient les anciens Anglais? — 17. Quel nom porte leur pays à présent? — 18. Décrivez l'aspect d'un Gaulois. — 19. Décrivez l'aspect d'un Japonais moderne. — 20. De quoi se composait le costume des Gaulois? — 21. De quoi se compose le costume d'un Européen actuel? — 22. Que faisaient les Gaulois pour se procurer la nour-

* Paris.

riture et les vêtements? — 23. Savaient-ils travailler les métaux? — 24. Travaillaient-ils la terre? — 25. La religion chrétienne existait-elle à l'époque des Gaulois? — 26. Ces derniers étaient-ils païens? — 27. Avaient-ils des temples? — 28. Pourquoi n'en avaient-ils pas? — 29. Pourquoi vénéraient-ils le chêne? — 30. Comment s'appelaient leurs prêtres? — 31. Les druides avaient-ils une grande influence? — 32. Que faisaient-ils pour être considérés comme prophètes? — 33. Guérissaient-ils les malades? — 34. Qui instruisait le peuple? — 35. Où se réunissaient les druides? — 36. Qu'est-ce qui rendait la religion des druides cruelle? — 37. Que faisait-on des prisonniers de guerre? — 38. Est-on moins cruel aujourd'hui? — 39. Où égorgeait-on les victimes? — 40. Les tribus gauloises étaient-elles guerrières? — 41. Se battaient-elles bravement? — 42. Est-ce que leur esprit guerrier empêchait les Gaulois d'être hospitaliers? — 43. Comment traitaient-ils les étrangers qui les visitaient? — 44. Est-ce que les étrangers sont bien reçus en France?

SOUVENIRS DE COLLÈGE.

(L'imparfait exprimant l'habitude.)

Je me souviens encore aujourd'hui de mes années de collège et des mille mauvais tours que je jouais à notre professeur.

C'était un vieux bonhomme d'au moins soixante ans qui portait des lunettes et une perruque, ce qui formait le sujet de nos plaisanteries perpétuelles.

Je me distinguais parmi les élèves les plus dissipés et les plus turbulents. Quand j'étais appelé au tableau, je me munissais d'une ficelle au bout de laquelle pendait un morceau de craie et je l'attachais à la redingote du professeur ; quand il se retournait nous éclatons de rire comme de grands enfants que nous étions.

Souvent, quand tout était tranquille, je fermais brusquement mon pupitre avec un bruit formidable, et si l'on me grondait je répondais invariablement : "Mais, M'sieu, ça m'est échappé !" D'autres fois, je remplissais d'encre un cornet de papier, puis je le fermais soigneusement et le faisais circuler dans la classe ; notre professeur ordonnait alors de le lui apporter ; il croyait intercepter des bonbons, mais quand il l'ouvrait, l'encre se répandait sur ses mains et sur sa table. Nous trouvions cette plaisanterie bien amusante.

Enfin, quelquefois, je profitais de ce qu'il était absorbé dans ses méditations pour attacher une mèche de ses cheveux postiches au dossier de sa chaise, et, quand il se levait, sa perruque tombait pendant que nous riions aux éclats.

Nous étions bien souvent privés de sortie ; mais nous nous étions tant amusés que la punition ne nous paraissait pas trop forte.

Vous pensez peut-être que j'ai mal fait de me conduire de cette façon, mais quand vous alliez à l'école, ne faisiez-vous pas de même ? Etiez-vous toujours appliqué et n'agaciez-vous jamais vos maîtres ?

Aujourd'hui, il est vrai, quand je pense combien ce pauvre homme se donnait de peine pour nous, je me repens du mal que je lui ai fait et je répète avec le poète : "Cet âge est sans pitié."

EXERCICE.

Remplacer la première personne dans le morceau précédent par la deuxième et vice versa.

EXERCICE.

Mettre au présent à partir du deuxième paragraphe, en commençant par "*Mon Professeur est...*", et en laissant de côté le dernier paragraphe.

EXERCICE.

1. Que faisiez-vous pour vous instruire quand vous étiez jeune? — 2. Décrivez le professeur dont on parle dans ce morceau? — 3. Quelle sorte d'élève était l'auteur de ce morceau? — 4. De quoi les élèves se moquaient-ils continuellement? — 5. A quelle occasion les élèves éclataient-ils de rire? — 6. Que faisait cet élève quand il était appelé au tableau? — 7. Quel moment choisissait-il pour fermer son pupitre? — 8. Que faisait le professeur quand l'élève fermait son pupitre avec bruit? — 9. Quel tour jouait-il avec un cornet de papier? — 10. Comment les élèves trouvaient-ils cette plaisanterie? — 11. Comment le professeur la trouvait-il? — 12. Que faisait l'élève pour faire tomber la perruque du professeur? — 13. Pourquoi le professeur portait-il perruque? — 14. Quel effet produisait sur les élèves la vue du professeur sans perruque? — 15. Comment punissait-on les élèves dissipés? — 16. Craignaient-ils cette punition? — 17. Pensez-vous que cet enfant faisait bien de se conduire ainsi? — 18. Faisiez-

vous de même quand vous alliez à l'école? — 19. Ces enfants aimaient-ils toujours l'étude? — 20. L'aimiez-vous toujours? — 21. N'agaciez-vous jamais vos maîtres?

CORRECTION DES PARESSEUX.

Dans un certain pays, quand on savait qu'un homme capable de travailler et de gagner sa vie faisait le métier de mendiant, on le saisissait, on le descendait dans un trou profond où se trouvait une pompe et on ouvrait un robinet dont l'eau coulait dans le trou. Comme il ne voulait pas être noyé, le paresseux était obligé de pomper sans relâche. Pendant qu'il luttait contre l'eau, qui montait toujours, mais lentement, des citoyens faisaient des paris sur les bords du puits: l'un gageait que cet homme était un fainéant et qu'il ne pompait pas assez pour se tirer du péril; l'autre soutenait le contraire.

Enfin, après que le mendiant avait ainsi passé quelques heures dans un rude travail et de cruelles angoisses, on le retirait plus mort que vif et on le remettait en liberté.

EXERCICE.

Mettre le morceau précédent d'abord au présent, puis au futur.

UNE EXCURSION À LA CAMPAGNE.

(Conditionnel.)

JEAN. — Voulez-vous venir avec moi à la campagne?

PIERRE. — S'il faisait beau, j'irais volontiers, mais il

pleut à verse et si nous sortions, nous serions trempés jusqu'aux os.

JEAN. — Je crois que la pluie cessera bientôt. S'il ne pleut pas cette après-midi, viendrez-vous ?

PIERRE. — Oui, s'il ne pleut pas, je vous accompagnerai.

JEAN. — Nous prendrons une auto, n'est-ce pas ?

PIERRE. — Je le préférerais si j'avais de l'argent sur moi, mais j'ai oublié mon porte-feuille.

JEAN. — Je vous prêterai ce que vous voudrez.

PIERRE. — Si vous me prêtez seulement 100 francs, cela suffira.

JEAN. — Que ferons-nous à la campagne ?

PIERRE. — Nous chasserons, nous pêcherons ; si nous étions au mois de décembre, nous irions patiner sur le lac ; mais comme nous ne sommes qu'en septembre, nous irons en bateau, ce sera tout aussi amusant.

JEAN. — A quelle heure partirions-nous si le temps se mettait au beau ?

PIERRE. — Vers une heure.

JEAN. — Alors, si vous voulez bien, nous déjeunerons ensemble.

PIERRE. — Ce serait avec plaisir, mais ma mère n'est pas avertie, elle pourrait être inquiète.

JEAN. — Vous lui enverrez une dépêche.

PIERRE. — Bien, si je ne vous dérange pas, je reste.

JEAN. — Si vous m'en dérangiez, je ne vous inviterais pas ; nous sommes assez amis pour ne pas nous gêner l'un avec l'autre.

PIERRE. — Certainement. Je crois que vous aviez

raison et que nous aurons une belle après-midi; voilà déjà le soleil qui paraît.

JEAN. — Nous allons avoir beaucoup de plaisir.

PIERRE. — Nous en aurions encore plus si Charles était avec nous, il est si gai!

JEAN. — Nous passerons le prendre, si vous voulez.

PIERRE. — Ce serait inutile, il n'est pas chez lui.

JEAN. — Alors nous nous amuserons sans lui.

EXERCICE.

1. A quoi Jean invite-t-il Pierre? — 2. Pierre accepte-t-il cette invitation? — 3. Pourquoi ne l'accepte-t-il pas? — 4. Dans quel cas l'aurait-il acceptée? — 5. Qu'arriverait-il à ces messieurs s'ils sortaient? — 6. Quel est l'avis de Jean au sujet de la pluie? — 7. Que fera Pierre s'il ne pleut pas? — 8. Jean désire-t-il faire cette promenade à pied? — 9. Comment propose-t-il de la faire? — 10. Qu'est-ce qui empêche Pierre d'accepter cette proposition tout de suite? — 11. Dans quel cas l'accepterait-il immédiatement? — 12. Que lui offre son ami? — 13. Dans quel cas aura-t-il assez d'argent? — 14. Comment passeront-ils leur temps à la campagne? — 15. Que feraient-ils s'ils étaient en décembre? — 16. A quelle heure partiront-ils? — 17. Que feraient-ils si le temps ne se mettait pas au beau? — 18. Où Pierre déjeunera-t-il? — 19. Qu'est-ce qui le fait hésiter à rester à déjeuner? — 20. Dans quel cas sa mère serait-elle inquiète? — 21. De quoi sera-t-elle avertie? — 22. Qu'aurait fait Jean si son ami l'avait dérangé? — 23. Pourquoi ne se gênent-ils pas l'un avec l'autre? — 24. Jean s'est-il trompé dans sa supposition qu'il fera

beau? — 25. Qu'est-ce qui annonce qu'il va faire beau? — 26. Feront-ils la promenade projetée? — 27. A quoi s'attendent-ils en faisant cette promenade? — 28. Qu'est-ce qui augmenterait encore leur plaisir? — 29. Pourquoi ne passeront-ils pas prendre Charles?

LES TROIS SOUHAITS.

(*Conditionnel.*)

Un soir d'hiver, assis auprès du feu, un homme fort pauvre causait avec sa femme du bonheur d'un de leurs voisins qui possédait une fortune considérable. Ah! lui dit-il, si j'avais seulement quelque argent, je le placerais dans le commerce, et bientôt j'arriverais à avoir quelques économies. Moi, répond sa femme, je ne serais pas satisfaite de cela; je voudrais être très riche, j'aimerais à avoir une grande maison, et, si je voyais alors de pauvres gens comme nous, je les aiderais et tâcherais de leur rendre la vie plus supportable. Mais nous avons beau parler, nous ne sommes plus au temps des fées. Si elles existaient, je voudrais bien en connaître une, et si elle me promettait de m'accorder quelque chose, je saurais bien vite ce que je lui demanderais. Au même instant, ils voient apparaître dans leur chambre une très belle femme qui leur dit: Je suis une fée; je vous promets de vous accorder les trois premières choses que vous souhaiterez; mais prenez-y garde, après cela, je ne vous accorderai plus rien. La fée ayant disparu, cet homme et cette femme sont très embarrassés. Pour moi, commence la femme, si j'étais la maîtresse, je sais bien ce que je souhaiterais. Je ne demande rien encore, mais il me semble que je serais heureuse si j'étais belle, riche

et de qualité. — Mais, répond le mari, si nous n'obtenions que ces choses, nous pourrions être malades, avoir du chagrin, ou mourir jeunes; il serait plus sage de souhaiter la santé, la joie et une longue vie. — Et à quoi servirait une longue vie si l'on était pauvre, s'écrie la femme; cela nous rendrait malheureux plus longtemps. En vérité, si la fée voulait notre bonheur, elle aurait dû nous promettre de nous accorder plus de dons: car il y a au moins une douzaine de choses dont nous aurions besoin. — C'est vrai, dit le mari, mais prenons du temps. Examinons d'ici à demain les trois choses qui nous sont le plus nécessaires, et nous les demanderons ensuite. — J'y réfléchirai toute la nuit, répond la femme; en attendant, chauffons-nous, car il fait froid. En même temps, la femme prend les pincettes et arrange le feu. Comme elle voit beaucoup de charbons bien allumés, elle dit sans y penser: Voilà un bon feu, je voudrais bien avoir une aune de boudin pour notre souper, nous pourrions le faire cuire si aisément. A peine a-t-elle achevé ces paroles qu'il tombe une aune de boudin par la cheminée. Peste soit de la gourmande avec son boudin, dit le mari; ne voilà-t-il pas un beau souhait, nous n'en avons plus que deux à faire; pour moi, je suis si en colère que je te souhaite le boudin au bout du nez. Au même instant, l'homme s'aperçoit qu'il a été encore plus fou que sa femme, car, par ce second souhait, le boudin saute au bout du nez de cette pauvre femme qui ne peut l'en arracher. Que je suis malheureuse, s'écrie-t-elle, tu es un méchant de m'avoir souhaité ce boudin au bout du nez. — Je te jure, ma chère femme, que je n'y pensais pas, répond le

mari: mais que ferons-nous? Je vais souhaiter de grandes richesses, et je te ferai faire un étui d'or pour cacher le boudin. Garde-t'en bien, répond la femme, car je me tuerais s'il fallait vivre avec ce boudin au nez. Crois-moi, il nous reste un souhait à faire, laisse-le moi, ou je vais me jeter par la fenêtre. En disant ces paroles, elle court ouvrir la fenêtre et son mari effrayé lui crie: arrête! arrête! je te donne la permission de souhaiter tout ce que tu voudras. — Eh bien! dit la femme, je souhaite que le boudin tombe à terre. Aussitôt le boudin tombe. La femme, qui avait de l'esprit, dit à son mari: la fée s'est moquée de nous, et elle a eu raison. Peut-être serions-nous plus malheureux encore si nous étions riches. Crois-moi, mon ami, ne souhaitons rien et prenons les choses comme il plaira à Dieu de nous les envoyer. En attendant, mangeons notre boudin, puisqu'il ne nous reste que cela de nos souhaits.

EXERCICE.

1. De qui est-il question dans le morceau précédent?
- 2. Où se trouvaient-ils? — 3. Quel était leur état de fortune? — 4. Est-ce que la fortune fait le bonheur?
- 5. La santé est-elle un plus grand bonheur que la fortune? — 6. Quel est le plus grand bonheur pour une mère? — 7. De quoi causaient-ils? — 8. Qu'en-viaient-ils? — 9. Que désirait le mari? — 10. Que feraient-ils s'ils l'avaient? — 11. Sa femme était-elle aussi modeste que lui dans ses désirs? — 12. Que voudrait-elle? — 13. Que voudriez-vous si vous étiez à sa place?
- 14. Aimerez-vous à avoir une grande maison? — 15. Que feriez-vous si vous rencontriez un pauvre? —

16. Que veut dire "*Nous avons beau parler*"? — 17. Que feraient-ils s'ils étaient encore au temps des fées? — 18. Sauriez-vous quoi demander si vous rencontriez une fée? — 19. Étaient-ils encore au temps des fées? — 20. Qu'est-ce que la fée leur dit de faire? — 21. Que ferait la fée si ces gens souhaitaient quatre choses? — 22. Pourquoi ne souhaitent-ils rien aussitôt que la fée disparaît? — 23. Qu'est-ce qui rendrait la femme heureuse? — 24. Que pourrait-il leur arriver s'ils n'avaient que cela? — 25. Que vaudrait-il mieux souhaiter d'après l'avis du mari? — 26. Combien de dons la fée aurait-elle dû leur promettre? — 27. Pendant combien de temps veulent-ils réfléchir avant de souhaiter? — 28. A quelle occasion fait-elle le premier souhait? — 29. Quel était ce souhait? — 30. A-t-elle fait ce souhait volontairement? — 31. Qu'aurait-elle dû faire avant de parler? — 32. Feriez-vous un pareil souhait si vous étiez dans des conditions semblables? — 33. Que dit le mari en voyant le souhait s'accomplir? — 34. De quoi était-il en colère? — 35. Souhaite-t-il quelque chose dans sa colère? — 36. Qu'arrive-t-il? — 37. Comment la femme appelle-t-elle son mari? — 38. Pourquoi? — 39. Que lui offre son mari pour la consoler? — 40. Que ferait-elle plutôt que de vivre avec ce boudin au nez? — 41. Que fait-elle en même temps pour donner plus de force à ses menaces? — 42. Réussit-elle à effrayer son mari? — 43. Quel est le troisième souhait? — 44. Quelle est la morale de cette histoire? — 45. Qu'ont-ils gagné par, leurs souhaits?

EXERCICE.

(L'élève complétera les phrases suivantes et d'autres semblables que le professeur lui donnera.)

1. Si j'avais faim... — 2. Si j'avais soif... — 3. Si j'ai de l'argent l'année prochaine... — 4. S'il faisait beau... — 5. S'il fait mauvais cette après-midi... — 6. Si mon frère avait besoin d'un vêtement neuf... — 7. Si ma sœur désire une robe... — 8. Si nous savions parler français... — 9. Si nous avons le temps... — 10. Si nous pouvons venir la semaine prochaine... — 11. Si vous êtes libre demain... — 12. Si nos élèves prenaient des leçons tous les jours... — 13. S'ils viennent rarement...

14. J'irais à Paris si... — 15. J'écirais une lettre si... — 16. Mon professeur ne me donnerait pas de leçon si... — 17. Il viendra si... — 18. Nous pourrions sortir si... — 19. Nous pourrions vous accompagner si... — 20. Vous n'iriez certainement pas au théâtre si... — 21. Vous ne liriez pas ce livre si... — 22. Ils m'enverraient la note si... — 23. Ils voudront se reposer si... — 24. J'écirais des exercices si... — 25. Demain, j'écirai un exercice si... — 26. Seriez-vous heureux si... — 27. Votre professeur sera-t-il satisfait si...

EXEMPLES ET EXERCICES ⁽¹⁾ (Subjonctif).

Les sentiments :

Je suis content	qu'il soit,	que nous soyons	} à Londres.
— aise	qu'ils soient,	que vous soyez	
— charmé	qu'il ait,	que nous ayons	} cette idée.
— heureux	qu'ils aient,	que vous ayez	
	qu'il aille,	que nous allions	} en Russie
	qu'ils aillent,	que vous alliez	
			} cet hiver.
Je suis fâché	qu'il revienne,	que nous revenions	} avant
— désolé	qu'ils reviennent,	que vous reveniez	
Je regrette	qu'il puisse,	que nous puissions	} penser cela
	qu'ils puissent,	que vous puissiez	
	qu'il sache,	que nous sachions	} la vérité.
	qu'ils sachent,	que vous sachiez	
Je m'étonne	qu'il fasse,	que nous fassions	} cette affaire.
Je suis surpris	qu'ils fassent,	que vous fassiez	
	qu'il prenne,	que nous prenions	} ces mesures.
	qu'ils prennent,	que vous preniez	
Je crains	qu'il ne veuille,	que nous ne voulions	} sortir.
J'ai peur	qu'ils ne veuillent,	que vous ne vouliez	
	qu'il ne faille,		

Le désir et la volonté :

	qu'il parle,	que nous parlions	} de M. X...
	qu'ils parlent,	que vous parliez	
Je désire	qu'il finisse,	que nous finissions	} ce travail
Je veux	qu'ils finissent,	que vous finissiez	
Je souhaite	qu'il reçoive,	que nous recevions	} ces
	qu'ils reçoivent,	que vous receviez	
	qu'il vende,	que nous vendions	} nouvelles.
	qu'ils vendent,	que vous vendiez	
			} le cheval.

¹ Faire lire les exemples ci-dessus; ensuite poser des questions analogues aux suivantes pour obtenir des réponses avec le subjonctif?

Q. Quel sentiment éprouvez-vous si un de vos amis est malade?

R. Je suis fâché qu'il soit malade.

Q. Quel sentiment éprouvez-vous si un ami vient vous voir?

R. Je suis content qu'il soit venu.

Q. Quel sentiment éprouvent les marins s'il fait beau temps?

R. Ils sont contents qu'il fasse beau, etc., etc.

UNE PROMENADE EN AVION.

(*Les expressions de sentiment et de volonté.*)

ARMAND. — Je suis BIEN AISE *que vous soyez* venu et *qu'il fasse* beau; depuis longtemps je DÉSIRE *que vous fassiez* avec moi un tour en avion.

LOUIS. — Tiens! vous avez donc attrapé la manie de l'aviation? Je suis SURPRIS *que vous ayez* le courage de monter dans une de ces machines infernales. Moi j'ai toujours PEUR qu'un accident *n'arrive* et je REGRETTE qu'un homme de bon sens comme vous *ait* l'idée non seulement de se suicider, mais de m'inviter à partager son triste sort.

ARMAND. — Oh! le poltron. A ce compte vous VOULEZ *que nous ne sortions* jamais ou alors comment VOULEZ-VOUS *que nous fassions*? En voiture, le cheval peut s'emballer; en auto, la machine peut déraiper et capoter; à pied, nous pouvons glisser et nous casser un bras en tombant. Pour vous rendre votre compliment, je m'ÉTONNE qu'un homme intelligent comme vous *ait* une peur aussi enfantine.

LOUIS. — Je suis très ÉTONNÉ *que vous n'ayez* pas remarqué dans les journaux les nombreux accidents d'aviation. C'est tantôt une panne du moteur, tantôt un atterrissage mortel, quand ce ne sont pas des collisions d'aéroplanes.

ARMAND. — Et moi, je suis DÉSOLÉ, mon cher ami, *que vous ne vouliez pas* faire une toute petite promenade dans mon avion et *que vous ne puissiez pas* vous rendre compte par vous-même de la facilité avec laquelle on peut le diriger. Tant que vous n'aurez pas volé, vous ne pourrez avoir une idée de l'impression de

sécurité qu'on éprouve pendant le vol, et de la douceur de l'atterrissage. Ma machine peut emmener cinq passagers et je suis sûr de mon pilote qui a fait ses preuves dans les aérobus entre Paris et Londres.

LOUIS. — Eh bien, je ne VEUX pas *que vous me preniez* pour un poltron. Je REGRETTE *que vous m'ayez* invité, mais comme j'ai quelques connaissances de chirurgie, je DÉSIRE *que vous puissiez* en profiter et j'accepte votre invitation. Je SOUHAITE que le ciel nous *protège* et dans tous les cas, *qu'il ne punisse* pas l'innocent avec le coupable.

EXERCICE.

1. Quelles sont les différentes manières de se promener? — 2. Qui est venu voir Armand? — 3. Quel sentiment Armand éprouve-t-il à voir son ami? — 4. Comment exprime-t-il ce sentiment? — 5. Que dit-il au sujet du temps qu'il fait? — 6. Désire-t-il faire la promenade seul? — 7. Désirez-vous qu'il pleuve quand vous faites de la photographie? — 8. Quel temps le jardinier désire-t-il qu'il fasse quand il n'a pas plu depuis longtemps? — 9. Que voulez-vous que je fasse pour vous apprendre le français? — 10. Etes-vous content que je vous fasse parler? — 11. Quelle est l'exclamation prononcée par Louis indiquant sa surprise? — 12. De quoi est-il surpris? — 13. Pourquoi appelle-t-il l'aéroplane une machine infernale? — 14. Etes-vous surpris que j'aie peur de monter en avion? — 15. Vous est-il déjà arrivé un accident en voyage? — 16. De quoi a-t-on peur en aéroplane? — 17. Que font quelquefois les personnes fatiguées de la vie? — 18. Quel accident Louis craint-il, s'ils font cette promenade? — 19. Est-il content

que son ami l'ait invité? — 20. Louis croit-il que son ami finira sa vie heureusement? — 21. Par quels mots l'exprime-t-il? — 22. Par quelle expression indique-t-il que son ami est généralement intelligent? — 23. Comment appelle-t-on une personne qui a peur de tout? — 24. Qu'est-ce que le médecin veut que les malades fassent pour se guérir? — 25. Qu'est-ce que le professeur veut que vous fassiez entre les leçons? — 26. Le médecin veut-il que vous sortiez en hiver quand vous avez un rhume? — 27. Veut-il que vous buviez de l'eau glacée quand vous avez très chaud? — 28. Voulez-vous que je parle plus vite ou plus lentement? — 29. Quel accident peut-on craindre quand on fait une promenade en voiture ou en auto, et que peut-il nous arriver quand nous nous promenons à pied? — 30. Que peut-on craindre pour un enfant qui court trop vite? — 31. Que craint un cocher quand son cheval marche sur la glace? — 32. Vous étonnez-vous que j'aie peur de l'obscurité? — 33. De quoi vous étonnez-vous, si je vous dis que je vous ai vu au théâtre hier soir? — 34. Lisez-vous les journaux tous les jours? — 35. Vos parents sont-ils fâchés que vous les lisiez? — 36. Suis-je fâché que vous écriviez beaucoup d'exercices? — 37. En écrivez-vous beaucoup? — 38. Quel sentiment éprouvez-vous si un de vos amis est tué ou blessé dans un accident? — 39. Etes-vous désolé que je ne puisse pas vous donner des leçons tous les jours? — 40. Est-ce que le mot "désolé" n'est pas exagéré dans la question précédente? — 41. A quel danger les piétons sont-ils exposés en traversant une route où il y a beaucoup d'automobiles? — 42. Les journaux racontent-ils les événements d'une façon simple ou exagèrent-ils souvent? — 43. Que désire

Armand pour pouvoir prouver à son ami qu'il n'y a pas grand danger à voler? — 44. Que veut-il lui montrer? — 45. Pourquoi Louis accepte-t-il enfin l'invitation? — 46. Quel sentiment exprime-t-il en l'acceptant? — 47. Dans quel cas Armand profitera-t-il des connaissances chirurgicales de son ami? — 48. Louis est-il méchant en désirant que son ami puisse profiter de ses connaissances? — 49. Qui seul peut nous protéger dans un naufrage? — 50. Que souhaite Louis pour éviter un accident? — 51. Lequel des deux sera coupable d'avoir causé le malheur? — 52. Lequel mérite d'être puni?

EN ROUTE.

(Les expressions de but, de condition, de concession, de négation, d'antériorité.)

ARMAND. — AFIN QUE *vous* soyez tranquille, nous prierons le pilote de ne pas prendre trop de hauteur, et POUR QUE *vous* n'ayez aucune crainte, nous ne nous éloignerons pas trop de l'aérodrome.

LOUIS. — Je commence à croire que cette promenade sera intéressante POURVU QUE *vous* teniez votre promesse, c'est-à-dire QUE *nous* n'allions ni trop haut ni trop loin. Si l'épreuve est concluante et QUE *nous* atterrissions sans accident, j'aurai même plaisir à vous accompagner quelquefois, A CONDITION toutefois, QUE *vous* me permettiez de payer le dîner, et A MOINS QUE *vous* ne préféreriez la société d'amis moins timorés.

ARMAND. — BIEN QUE votre peur ne *nous* permette pas d'aller comme de coutume, je vous estime trop pour ne pas saisir chaque occasion d'être avec vous. Votre conversation a du charme, QUOIQUE *vous* ayez la manie d'être toujours d'un avis contraire au mien; cependant

si entêté *que vous soyez*, vous finissez toujours par céder.

LOUIS. — SANS QUE *je le veuille*, vous m'obligez à vous dire qu'on ne peut faire autrement avec vous; CE N'EST PAS QUE *vous ayez* raison, mais à quoi bon discuter toujours? Dites-moi plutôt si cet avion a déjà éprouvé quelque accident?

ARMAND. — PAS QUE *je sache*. Georges l'a pris l'été dernier pour faire quelques voyages d'affaires à Londres, SANS QUE *j'aie* pu l'accompagner, mais je ne CROIS PAS *qu'il se soit* jamais rien produit de fâcheux; le pilote est très prudent.

AVANT QUE *nous donnions* le signal de la descente, admirez le magnifique panorama qui s'offre à nos yeux.

EXERCICE.

Armand promet qu'on ne s'éloignera pas de l'aérodrome afin que son ami — tranquille.

La mère corrige ses enfants pour qu'ils — sages.

Dieu vous a donné des richesses afin que vous — charitables.

Nos parents nous ont fait instruire pour que nous — à même de gagner notre vie.

Il y a une balustrade à l'escalier pour que les enfants ne — pas tomber.

Nous ferons tout ce que vous voudrez afin que vous ne — pas vous plaindre.

La mère promet des bonbons à l'enfant afin qu'il — la médecine.

Nous irons nous promener pourvu qu'il — beau.

Les affaires marcheront sûrement à moins qu'il n'y — une grève.

J'irai en Suisse cet été à condition que ma famille — m'accompagner.

Quoiqu'il ne — pas un temps agréable, je suis obligé de sortir.

Bien que les ouvriers en Amérique — gagner beaucoup d'argent, ils ne sont nullement satisfaits.

La terre tourne, bien que Galilée — juré le contraire.

Quelque instruits que nous —, il nous reste toujours quelque chose à apprendre.

Si grande que — sa fortune, il ne pourra pas secourir tout le monde.

On peut se faire obéir par tous les enfants, si entêtés qu'ils —.

Mon frère apprendra bien cette nouvelle sans que je lui — une lettre.

Ce n'est pas que je — vous gronder, mais je ne suis pas entièrement satisfait de vos progrès.

Bien des gens sont très malheureux sans qu'on le —.

Il faut fermer l'écurie avant que le cheval se — sauvé.

Jusqu'à ce qu'il y — une langue universelle, il sera utile d'apprendre les langues étrangères.

Un enfant ne sait pas lire avant qu'on le lui — appris.

UNE PANNE D'AUTO.

(*Les locutions impersonnelles.*)

PIERRE. — Mon Dieu! quel bruit, c'est une explosion!

MARCEL. — C'est un pneu qui a crevé. IL FAUT *que je descende* pour le réparer. IL VAUT MIEUX *que vous descendiez* aussi, car IL SE PEUT *que j'aie* besoin de votre aide.

PIERRE. — Mais nous occupons le milieu de la route. IL FAUT QUE *nous rangions* la machine sur le bord de la chaussée, car IL EST POSSIBLE qu'une autre auto vienne et IL EST DIFFICILE *qu'elle puisse* passer.

MARCEL. — Eh bien! elle ne passera pas; elle prendra un autre chemin. IL EST IMPOSSIBLE *que nous fassions* avancer la machine maintenant sans abîmer la roue.

PIERRE. — IL EST DOMMAGE que cet accident *soit* arrivé. Nous ne serons jamais arrivés chez nos amis pour l'heure du déjeuner.

MARCEL. — Allons, allons! au lieu de vous lamenter, ôtez plutôt vos gants. IL FAUT *que vous m'aidiez* à remplacer le pneu malade.

PIERRE. — Quel métier! Que suis-je venu faire dans cette galère?

MARCEL. — Maintenant IL S'AGIT *que nous nous mettions* à le regonfler. C'est fait, nous pouvons repartir.

PIERRE. — IL EST BON *que vous alliez* maintenant un peu plus vite, car il se fait tard.

MARCEL. — Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc? Voilà que le moteur a des ratés.

PIERRE. — EST-IL POSSIBLE *qu'il y ait* de nouveau quelque chose?

MARCEL. — Je n'en sais rien, mais IL EST BON *que j'aïlle voir*. IL FAUT *que je descende* encore une fois. Bon! les fils de l'allumage sont brûlés. IL N'EST PAS POSSIBLE *que nous allions* plus loin. C'est la panne irrémédiable.

PIERRE. — Hé, mon cher, à votre tour IL N'EST PAS BON *que vous vous désoliez*. J'ai deux bras, vous avez deux bras, unissons-les et poussons votre machine jusqu'à cette route.

MARCEL. — Sainte amitié! C'est dans le malheur qu'on te reconnaît. Mais ce n'est pas tout, IL FAUT *que nous appelions* ce taxi, et *qu'il nous ramène* à Paris, en remorquant la machine. Voulez-vous m'attendre ici pendant que je vais discuter le prix avec lui?

PIERRE. — Très bien. Je commence à croire que nous rentrerons sains et saufs.

MARCEL. — Tout est arrangé. Avec des cordes, ce brave homme va attacher notre auto à la sienne. Montez dans celle-ci, quant à moi, IL FAUT *que je reprenne* ma place sur le siège de la machine pour la diriger. Vous êtes prêt, chauffeur? En route alors, mais ne passez pas par l'avenue du Bois, IL EST INUTILE *que nous nous montrions* dans ce piteux équipage.

EXERCICE. (1)

1. Que faut-il que je — pour gagner de l'argent?
2. Il faut que vous —.
3. Est-il nécessaire que vous — des leçons pour savoir bien parler le français?
4. Il est bon qu'on — non seulement à parler mais

(1) Toutes les expressions impersonnelles régissent le subjonctif, excepté celles qui indiquent une certitude ou une probabilité.

aussi à écrire. 5. Notre mémoire est imparfaite; il est difficile qu'on se — de tout ce qu'on apprend. 6. Il est injuste que les riches — se procurer de meilleurs avocats que les pauvres. 7. Se peut-il que Dieu ne — pas les coupables? 8. Est-il possible qu'il y — encore des esclaves au xx^e siècle? 9. Il est probable que bientôt il n'y — plus d'esclavage, même en Afrique. 10. Il est clair que le monde — fait des progrès, mais il est aussi certain qu'il — toujours en faire. 11. Il est impossible que nous — à la perfection. 12. Est-il possible que l'appétit — en mangeant? 13. Il est urgent qu'on — des écoles partout et que tous les enfants — à l'école. 14. Il est incontestable que les Chinois — une civilisation très avancée, mais il est aussi clair qu'elle n' — pas semblable à la nôtre. 15. Il est dommage que les nations ne — pas rendre l'arbitrage obligatoire. 16. Il est malheureux que les pauvres ne — pas la nécessité d'être sobres. 17. Ne le réveillez pas, il faut qu'il — longtemps pour se remettre. 18. Si votre frère a des rhumatismes, il ne faut pas qu'il — de bière. 19. Il est douteux que l'on — jamais à supprimer complètement les accidents d'aviation, mais il est certain que ceux-ci — de moins en moins nombreux. 20. Il est souhaitable que les hommes ne se — plus la guerre; il est malheureusement vraisemblable que la paix ne — jamais complètement sur la terre.

LE DÉJEUNER DE NAPOLEON. ⁽¹⁾

I.

(L'imparfait exprimant l'habitude.)

L'empereur Napoléon I^{er} aimait à parcourir Paris incognito, à la manière du calife Haroun-al-Raschid. Dans ses excursions à travers la ville, il était toujours vêtu d'une redingote grise, entièrement boutonnée sur la poitrine et il portait un chapeau rond à larges bords; cet accoutrement le rendait méconnaissable.

Quelquefois il sortait seul pour faire ses promenades matinales. Il aimait surtout à s'arrêter sur les places d'armes pour voir les soldats qui manœuvraient.

Souvent aussi il se faisait accompagner par un de ses maréchaux; il préférait surtout la société du maréchal Duroc, avec lequel il visitait les grands travaux; il se plaisait à constater lui-même leur état d'avancement.

LE DÉJEUNER DE NAPOLEON.

II.

(Le passé défini comme temps narratif.)

Un matin, désireux de voir l'état des travaux de la colonne Vendôme, il sortit du palais, et se fit accompagner par le maréchal Duroc en costume civil. Ils traversèrent le jardin des Tuileries, suivirent la rue de Rivoli, prirent la rue Castiglione et arrivèrent sur la place Vendôme à la pointe du jour. Napoléon examina dans tous

(1) Appeler l'attention de l'élève sur la différence de forme et de sens qui existe entre l'imparfait et le passé défini. Dans ce morceau nous n'avons employé que la 3^e personne; les autres personnes paraîtront dans le morceau "L'Arabe et son cheval."

ses détails la gigantesque charpente de la colonne. L'Empereur et le maréchal ne furent pas reconnus. Ils restèrent pendant trois quarts d'heure à visiter tous les chantiers et reprirent ensuite leur promenade; ils s'éloignèrent par la rue Napoléon (aujourd'hui rue de la Paix); puis, tournant à droite, ils remontèrent le boulevard. Napoléon en voyant les boutiques encore fermées, dit à Duroc: "Messieurs les Parisiens sont bien paresseux dans ce quartier!"

Tout en causant, ils arrivèrent devant les Bains Chinois.

EXERCICE.

1. Qui était Napoléon I^{er}? — 2. Que faisait-il pour se rendre compte par lui-même de ce qui se passait? — 3. Comment était-il vêtu dans ces occasions? — 4. Pourquoi était-il habillé ainsi? — 5. Est-ce qu'une maladie peut vous rendre méconnaissable? — 6. Comment sortait-il, seul ou accompagné? — 7. Que faisait-il quand il sortait seul? — 8. Par qui se faisait-il accompagner? — 9. Dans quel but allait-il visiter les grands travaux? — 10. Que voulut-il voir un matin? — 11. Que fit-il pour le voir? — 12. Quel chemin prirent-ils? — 13. Que fit Napoléon après être arrivé sur la place Vendôme? — 14. Quelqu'un les reconnut-il? — 15. Napoléon put-il garder l'incognito? — 16. Combien de temps restèrent-ils à visiter les travaux? — 17. Que firent-ils après cela? — 18. Où furent-ils bientôt? — 19. Quelle observation fit Napoléon au sujet des Parisiens?

LE DÉJEUNER DE NAPOLEON.

III.

(L'imparfait comme temps descriptif.)

Ce grand établissement qui venait d'être repeint à neuf, avait un aspect bizarre. L'entrée principale, placée au centre, était large et majestueuse et supportait un étage unique que surmontait un toit pointu, aux angles recourbés, signe distinctif des monuments du Céleste Empire. De chaque côté du principal corps de logis s'élevait un pavillon relié au centre par des constructions de bois peint et doré, ornées de dragons aux ailes éployées.

L'ensemble de l'édifice rappelait assez fidèlement une pagode.

L'intérieur était magnifiquement aménagé et offrait aux amateurs d'exotisme tous les raffinements du luxe asiatique.

Le pavillon de droite était occupé par un restaurant que fréquentaient les gens riches de la capitale.

LE DÉJEUNER DE NAPOLEON.

IV.

(Passé défini — suite de la narration.)

En voyant ce restaurant, Napoléon s'adressa à Duroc : "Si nous entrions là pour déjeuner, qu'en pensez-vous ?" lui demanda-t-il. — "Sire, répliqua Duroc, c'est trop tôt, il n'est encore que huit heures." — "Bah !" reprit l'Empereur, "votre montre retarde toujours ; cette promenade m'a donné de l'appétit ; j'ai une

faim canine.” Et ils entrèrent dans le café, puis s'assirent à une table. Napoléon appela le garçon, lui commanda des côtelettes de mouton, une omelette aux fines herbes (c'étaient ses mets favoris) et n'oublia pas le vin de Chambertin. Tous deux mangèrent de bon appétit et finirent leur déjeuner par une tasse de café que l'Empereur trouva meilleur que celui qu'on lui servait habituellement aux Tuileries. Le repas fini, Napoléon fit signe au garçon, lui demanda l'addition et se leva en disant à Duroc: “Payez et rentrons; il est temps.” Puis il se dirigea vers la porte en sifflant un récitatif italien. Le grand maréchal se mit en devoir d'obéir; mais il fouilla vainement dans ses poches et acquit bientôt la certitude qu'il avait, oublié sa bourse. Il devint un peu pâle en constatant ce fait.

EXERCICE.

1. Quelle était l'apparence des Bains Chinois? — 2. Quelle réparation venait-on d'y faire? — 3. Décrivez l'entrée principale de l'établissement. — 4. Qu'est-ce qui donnait à ce bâtiment une apparence chinoise? — 5. A quoi ressemblait cet établissement? — 6. Comment était l'intérieur? — 7. Qu'est-ce qui se trouvait dans le pavillon de droite? — 8. Que fit Napoléon en apercevant ce restaurant? — 9. Que voulut-il? — 10. Que répondit Duroc? — 11. Que lui fit observer ensuite Napoléon? — 12. Que décidèrent-ils alors? — 13. Que firent-ils aussitôt entrés? — 14. Que prirent-ils? — 15. Comment l'Empereur apprécia-t-il le café qu'on lui servit? — 16. Que fit-il après avoir déjeuné? — 17. Qu'ordonna-t-il à Duroc? — 18. Où l'attendit-il? — 19. Que fit

le maréchal quand il voulut payer? — 20. De quoi s'aperçut-il, en fouillant dans ses poches? — 21. Quel effet lui produisit cette découverte?

LE DÉJEUNER DE NAPOLEON.

V.

(L'imparfait exprimant un état ou une action non terminée.)

En effet, le cas était embarrassant. Le garçon attendait le paiement de l'addition, dont le total se montait à douze francs.

Cependant l'Empereur, qui ne se doutait pas de cela, commençait à s'impatienter. Il tournait de temps en temps la tête du côté de Duroc et lui avait même déjà dit: "Allons, dépêchons-nous! il se fait tard." Les maraîchers arrivaient effectivement de tous côtés; les laitières et les porteurs d'eau circulaient, et la rue se remplissait de monde. Napoléon n'était pas habitué à attendre et Duroc, qui comprenait la situation, ne savait comment y mettre fin.

LE DÉJEUNER DE NAPOLEON.

VI.

(Passé défini — suite et fin.)

Le grand-maréchal, prenant son parti, s'approcha de la maîtresse du café qui se tenait au comptoir, et lui dit d'un ton poli quoiqu'un peu honteux: "Madame, mon ami et moi sommes sortis ce matin un peu précipitam-

ment, et nous avons oublié de prendre notre bourse. Mais je vous donne ma parole que, dans une heure, je vous enverrai le montant de la carte.” — “C’est possible, monsieur”, répliqua froidement la dame, “mais je ne vous connais ni l’un ni l’autre, et tous les jours je suis attrapée de la même manière, vous sentez que...” “Madame,” s’écria Duroc, “nous sommes des gens d’honneur, des officiers de la garde!” — “Oui, jolies pratiques, en effet, que les officiers de la garde!” Le garçon entendit la conversation et l’interrompit: “Madame,” dit-il, “puisque ces messieurs ont oublié de prendre de l’argent, je répons pour eux, persuadé que ces braves officiers ne voudront pas faire tort à un pauvre garçon de café. Voici les 12 francs.” — “Autant de perdu pour vous,” fit la dame. Chemin faisant, Duroc raconta son aventure à Napoléon qui en rit de bon cœur.

Le lendemain, un officier d’ordonnance, auquel le grand-maréchal avait donné des instructions précises, se rendit au café des Bains Chinois et, s’adressant à la maîtresse de la maison: “Madame,” lui dit-il, “n’est-ce pas ici que deux messieurs sont venus déjeuner hier matin de bonne heure, et que n’ayant pas d’argent...?” — “Oui, monsieur,” répondit la dame. — “Eh bien, madame, c’étaient S. M. l’Empereur et monseigneur le grand-maréchal du palais. Puis-je parler au garçon qui a payé pour eux?” La dame faillit se trouver mal. L’officier, s’adressant au garçon, lui remit un rouleau de cinquante napoléons, comme gratification de l’Empereur. Le garçon s’appelait Durgens. Quelques jours après, il fut placé comme valet de pied dans la maison de l’Empereur.

EXERCICE.

1. Dans quelle situation se trouvait Duroc? — 2. Que faisait le garçon pendant ce temps? — 3. L'Empereur savait-il l'embarras du maréchal? — 4. Attendait-il patiemment? — 5. Que se passait-il dans la rue? — 6. A quoi cela fit-il penser l'Empereur? — 7. A quoi se décida enfin le maréchal? — 8. Où était la maîtresse du café? — 9. Qu'éprouva Duroc en lui parlant? — 10. De quoi eut-il honte? — 11. Que lui dit-il? — 12. La dame crut-elle à la parole du maréchal? — 13. Quelle excuse donna-t-elle pour leur refuser le crédit? — 14. Quelle était son opinion sur les officiers de la garde? — 15. Que fit le garçon en s'apercevant de l'embarras de l'officier? — 16. Quel était l'avis de l'hôtesse sur cette action? — 17. Avait-elle raison ou était-elle dans l'erreur? — 18. De quoi parlèrent Napoléon et Duroc en retournant au palais? — 19. Comment l'Empereur trouva-t-il l'aventure? — 20. Que fit le maréchal le lendemain? — 21. Où alla l'officier d'ordonnance? — 22. Que demanda-t-il à la maîtresse de la maison? — 23. Que lui apprit-il? — 24. Qu'éprouva la dame en l'apprenant? — 25. Quelle commission l'officier avait-il pour le garçon? — 26. Qu'arriva-t-il quelques jours après au garçon du restaurant?

L'ARABE ET SON CHEVAL.

(Partie descriptive.)

La nuit tombait; le soleil venait de disparaître; le grand silence du désert n'était troublé que par les sanglots d'une jeune femme arabe qui, assise près de sa

tente, semblait anéantie ; sa poitrine se soulevait à intervalles égaux, et de grosses larmes s'échappaient de ses yeux rougis par trois nuits de veilles ; ses enfants groupés autour d'elle, silencieux et graves, contemplaient leur mère sans oser la questionner ; les yeux de ces chérubins semblaient refléter la profonde douleur de leur mère : ils étaient tristes parce que leur mère pleurait.

(Partie narrative.)

Tout à coup, la jeune femme se redressa et interrogea l'horizon ; son beau visage s'éclaira d'un rayon d'espoir. Qu'est-ce qui a produit ce changement soudain ? Laissons ici la parole au chef de famille qui, quelques heures plus tard, entouré de sa femme et de ses enfants, commença en ces termes :

“En revenant chargés de butin, après un succès inespéré sur la tribu des Beni-Bouzoufs, nous rencontrâmes les cavaliers d'Abd-el-Kader à environ douze heures de marche d'ici. Sitôt qu'ils nous aperçurent, ils fondirent sur nous ; nous nous défendîmes héroïquement, comme vous le pensez ; mais que faire, un contre dix ? Nous vendîmes chèrement notre vie ; tous mes frères d'armes tombèrent à mes côtés, je restai seul, me défendant encore, malgré deux profondes blessures ; à bout de force, je tombai. Aussitôt les mameluks se jetèrent sur moi, me garrottèrent avec des cordes et m'attachèrent sur un chameau. Ils s'emparèrent alors de notre butin et prirent mon cheval qu'ils emmenèrent. Le soir du deuxième jour, ils campèrent avec nous près de X... J'avais les jambes liées ensemble par une courroie de cuir, et j'étais étendu près de la tente où cour-

chaient les mameluks. Pendant la nuit, tenu éveillé par la douleur de mes blessures, j'entendis hennir mon cheval parmi les autres chevaux attachés autour des tentes; je reconnus sa voix, et, ne pouvant résister au désir d'aller parler encore une fois à mon fidèle compagnon, je me trainai péniblement jusqu'à lui: Pauvre ami," lui dis-je "que feras-tu parmi les mameluks? Ma femme et mes enfants ne t'apporteront plus le lait de la chamelle; ils ne te donneront plus l'orge dans le creux de la main; tu ne courras plus libre dans le désert; qu'au moins, si je suis esclave, tu restes libre. Tiens, va, retourne à la tente que tu connais; va dire à ma femme que ton maître ne reviendra plus, et passe la tête entre le rideau de la tente pour lécher la main de mes petits enfants."

Puis, je réussis à couper avec les dents la corde de poil de chèvre qui lui servait d'entrave, et mon noble compagnon se trouva libre; mais, me voyant blessé et enchaîné à ses pieds, mon fidèle et intelligent coursier comprit, avec son instinct, ce qu'aucune langue ne pouvait lui expliquer; il baissa la tête, me flaira, et, me saisissant avec les dents par la ceinture de cuir que j'avais autour du corps, il partit au galop et m'emporta jusqu'ici.

"C'est en apercevant mon héroïque coursier que tes larmes se séchèrent; tu me crus perdu et tu me retrouvais, ma noble femme."

En arrivant et en déposant son maître aux pieds de sa femme et des enfants, le cheval avait expiré de fatigue. Toute la tribu l'a pleuré; les poètes l'ont chanté, et son nom est constamment dans la bouche des Arabes de X...

EXERCICE.

1. Décrivez le désert au moment où commence cette histoire. — 2. Pourquoi la jeune femme pleurait-elle? — 3. Avait-elle bien dormi depuis trois jours? — 4. Où étaient ses enfants? — 5. Pourquoi ces enfants étaient-ils tristes? — 6. Pourquoi la jeune femme interrogea-t-elle tout à coup l'horizon? — 7. Qu'est-ce qu'elle vit, et qu'arriva-t-il? — 8. Que fit l'Arabe quand il fut reposé? — 9. Par qui fut-il attaqué dans le désert? — 10. D'où revenait-il à ce moment? — 11. Était-il loin de sa tente quand il fut attaqué? — 12. Quel était le chef des cavaliers ennemis? — 13. Que firent les cavaliers d'Abd-el-Kader en voyant les Arabes? — 14. Les Arabes se défendirent-ils avec courage? — 15. Furent-ils vainqueurs ou vaincus? — 16. Pouvaient-ils être vainqueurs? — 17. Étaient-ils plus nombreux que les cavaliers d'Abd-el-Kader? — 18. Quels sont les mots qui vous indiquent cette réponse? — 19. Que feriez-vous si vous étiez attaqué? — 20. Qui commandait les Américains dans la guerre de l'Indépendance? — 21. Les Français étaient-ils alliés aux Anglais dans cette guerre? — 22. En quelle année mourut Washington? — 23. Tous les Arabes furent-ils tués dans la lutte? — 24. Qui survécut à ses blessures? — 25. Qu'arriva-t-il quand l'Arabe tomba? — 26. Où ses ennemis l'attachèrent-ils? — 27. Que devint le cheval de l'Arabe? — 28. Qui s'empara de tout le butin? — 29. En quoi consiste généralement le butin? — 30. Combien de temps l'Arabe resta-t-il sur le chameau? — 31. Où les cavaliers s'arrêtèrent-ils pour camper? — 32. L'Arabe était-il libre? — 33. Décrivez sa triste position. — 34. En

quel état se trouvait-il? — 35. L'Arabe dormait-il? — 36. Qu'est-ce qui l'empêchait de dormir? — 37. Était-il près de son cheval? — 38. Comment l'Arabe reconnut-il son cheval? — 39. Avait-il beaucoup d'affection pour son coursier? — 40. Où le cheval était-il attaché? — 41. Que fit l'Arabe quand il entendit son cheval hennir? — 42. Pourquoi se traîna-t-il vers lui? — 43. Le cheval comprenait-il son maître? — 44. Était-il libre ou attaché? — 45. Que dit l'Arabe à son cheval? — 46. Et que fit-il pour le délivrer? — 47. Quelle est la nourriture des chevaux arabes? — 48. Décrivez un cheval arabe. — 49. Ces animaux sont-ils plus intelligents que les autres chevaux? — 50. Comment le cheval saisit-il son maître? — 51. Avait-il compris son discours? — 52. Pourquoi emporta-t-il l'Arabe par sa ceinture? — 53. Quelle était son intention? — 54. Quelle allure le cheval prit-il? — 55. Jusqu'où transporta-t-il son maître? — 56. Que devint le cheval en arrivant au but? — 57. Pourquoi mourut-il? — 58. Fut-il regretté de son maître? — 59. Pourquoi l'Arabe regretta-t-il son cheval? — 60. Que firent les poètes en l'honneur de ce cheval? — 61. Son nom devint-il célèbre? — 62. Que pensez-vous de cette histoire?

LE PEINTRE DAVID ET LE COCHER.

David avait exposé un de ses plus beaux tableaux et se trouvait par hasard confondu dans la foule qui l'admirait. Il remarqua un homme dont le costume annonçait un cocher de fiacre et dont l'attitude indiquait le dédain. "Je vois que vous n'aimez point ce tableau,

lui dit le peintre. — Ma foi, non. — C'est pourtant un de ceux devant lesquels tout le monde s'arrête. — Il n'y a pas de quoi. Voyez cet imbécile de peintre qui a fait un cheval dont la bouche est toute couverte d'écume et qui, pourtant, n'a pas de mors. » David se tut ; mais dès que le salon fut fermé, il effaça l'écume.

EXERCICE.

1. Où se trouvait un jour le peintre David ? — 2. Qui remarqua-t-il ? — 3. Comment le cocher regardait-il le tableau ? — 4. Qu'est-ce qui indiquait la profession de cet homme ? — 5. Comment trouvait-il le tableau ? — 6. Que pensait-on en général de ce tableau ? — 7. Comment appela-t-il le peintre ? — 8. Quel reproche fit-il au peintre ? — 9. Le cocher savait-il qu'il parlait à David lui-même ? — 10. Que répondit David ? — 11. Que fit le peintre dès que le salon fut fermé ? — 12. Le cocher avait-il raison ?

LA MONTRE DE NEWTON.

Newton était un jour absorbé dans ses profondes méditations philosophiques, lorsque sa domestique entra dans son cabinet de travail ; elle apportait une casserole et un œuf frais qu'elle voulait faire cuire en présence du maître, pour qu'il fût bien à point ; c'était le déjeuner habituel du savant. Newton, qui voulait être seul, lui dit de s'en aller, qu'il ferait cuire l'œuf lui-même. La domestique mit l'œuf sur la table, à côté de la montre du philosophe, en faisant à ce dernier la recommandation de ne le laisser que trois minutes dans l'eau bouillante,

puis se retira. Quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'elle revint une demi-heure après pour desservir, de trouver son maître debout devant la cheminée regardant attentivement l'œuf qu'il tenait à la main pendant que la montre bouillait dans la casserole.

EXERCICE.

1. De quelle nationalité était Newton ? — 2. Que faisait-il lorsque sa domestique entra ? — 3. Qu'apportait-elle ? — 4. A quoi devait servir la casserole ? — 5. Que dit Newton à sa domestique ? — 6. Pourquoi lui dit-il de s'en aller ? — 7. Qu'est-ce que la domestique fit de l'œuf ? — 8. Quelle recommandation fit-elle à son maître ? — 9. Combien de temps resta-t-elle absente ? — 10. De quoi fut-elle étonnée ? — 11. Qu'avait fait Newton ? — 12. Qu'aurait-il dû faire ? — 13. Quelle était la cause de cette distraction ?

FORCE EXTRAORDINAIRE.

Le maréchal de Saxe, voulant, un jour, donner une preuve de sa force à quelques personnes, entra chez un forgeron, sous le prétexte de faire ferrer son cheval, et comme il trouva plusieurs fers préparés : « N'en as-tu pas de meilleurs que ceux-ci ? » dit-il à l'ouvrier. Celui-ci lui représenta qu'ils étaient excellents ; mais le maréchal en prit cinq ou six qu'il rompit successivement. Le forgeron admirait en silence ; enfin le maréchal feignit d'en trouver un bon qui fut mis au pied du cheval. L'opération faite, il jeta un écu de six livres sur l'enclume. « Pardon, monsieur, dit le forgeron, je vous ai donné un bon fer, il faut me donner un bon écu. » En disant ces

mots, il rompit l'écu en deux, et en fit autant de quatre ou cinq autres que le maréchal lui donna. « Mon ami, tu as raison, lui dit le comte ; je n'ai que de mauvais écus ; mais voici un louis d'or qui, j'espère, sera bon. » Le maréchal convint qu'il avait trouvé son maître.

EXERCICE.

1. Que voulut faire un jour le maréchal de Saxe ? —
2. Pourquoi entra-t-il chez un forgeron ? —
3. Que met-on aux pieds des chevaux ? —
4. Que demanda-t-il au forgeron ? —
5. Que lui fit observer l'ouvrier ? —
6. Quelle preuve le maréchal de Saxe donna-t-il de sa force ? —
7. Que feignit-il enfin ? —
8. Pourquoi donna-t-il un écu à l'ouvrier ? —
9. Que lui dit alors le forgeron ? —
10. Que fit-il des écus ? —
11. Que lui donna alors le maréchal de Saxe ? —
12. Rompit-il le louis d'or ? —
13. Quel était le plus fort des deux ?

LE DOCTEUR ABERNETHY.

Le docteur Abernethy était bien connu par son laco-
nisme. Il détestait les longues consultations et les dé-
tails inutiles et filandreux. Une dame, connaissant cette
particularité, se présente chez lui pour le consulter sur
une grave blessure qu'un chien lui avait faite au bras.
Elle entre sans rien dire, découvre la partie blessée, et
la place sous les yeux du docteur. M. Abernethy re-
garde un instant, puis il dit : « Egratignure ? — Morsure.
— Chat ? — Chien. — Aujourd'hui ? — Hier. — Doulou-
reux ? — Non. » Le docteur fut si enthousiasmé de cette
conversation qu'il aurait presque embrassé la dame.

Il n'aimait pas non plus qu'on vînt le déranger la nuit. Une fois qu'il se couchait à une heure du matin de fort mauvaise humeur, parce qu'on était venu le faire lever à minuit, il entendit la sonnette retentir. « Qu'y a-t-il ? s'écria-t-il avec colère. — Docteur... vite ! vite !... Mon fils vient d'avaler une souris. — Eh bien ! dites-lui d'avaler un chat et laissez-moi tranquille ! » fit le docteur en se recouchant.

EXERCICE.

1. Par quoi le docteur Abernethy était-il connu ? —
2. Que détestait-il ? — 3. Qu'aimait-il ? — 4. Que connaissait la dame qui vint le consulter ? — 5. Pourquoi vint-elle le consulter ? — 6. Comment entra-t-elle et que fit-elle ? — 7. Quel genre de conversation eurent-ils ? —
8. Que pensa le docteur de cette conversation ? — 9. Expliquez par une phrase complète ce que le docteur lui demanda. — 10. Et ce que la dame répondit. — 11. Que n'aimait-il pas non plus ? — 12. De quelle humeur était-il et pourquoi était-il ainsi ? — 13. A quel moment se passait la deuxième anecdote ? — 14. Pourquoi venait-on le chercher ? — 15. Quel remède ordonna-t-il ? — 16. Pourquoi prescrivit-il d'avaler un chat ? — 17. Ce remède est-il pratique ? — 18. Que fit le docteur ?

UNE EXPLICATION.

Thouin, le pépiniériste du Jardin des Plantes, avait chargé un domestique fort simple de porter à Buffon deux belles figues de primeur. En route, le domestique se laissa tenter et mangea un de ces fruits. Buffon, sa-

chant qu'on devait lui en envoyer deux, demanda l'autre au valet qui avoua sa faute. « Comment donc as-tu fait ? » s'écria Buffon. Le domestique prit la figue qui restait, et l'avalant : « J'ai fait comme cela », dit-il.

EXERCICE.

1. Quelles sont les personnes dont on parle dans le morceau précédent ? — 2. Qu'était Buffon ? — 3. Où se passe ce récit ? — 4. De quelle commission Thouin avait-il chargé son domestique ? — 5. Ce domestique était-il intelligent ? — 6. Comment fit-il cette commission ? — 7. Le domestique avait-il mangé une figue ? — 8. Quelle explication lui demanda Buffon ? — 9. Que fit le domestique pour expliquer comment il avait fait ? — 10. Combien Buffon mangea-t-il de figues ? — 11. Pourquoi le domestique mangea-t-il la deuxième figue ?

MONSIEUR BÉBÉ.

Maman, de retour d'une visite, s'aperçoit qu'une main téméraire s'est glissée dans une boîte de pralines. Elle fait comparaître devant elle Mademoiselle Liline, âgée de quatre ans, et Monsieur Bébé, qui va sur son trente-deuxième mois. « Allons, dit la maman d'un ton sévère, qui a mangé les pralines ? — Pas moi ! — Pas moi ! — Ne mentez pas, c'est ou Liline ou Bébé ! — C'est Bébé ! — Non, ce n'est pas moi ! Liline est une menteuse ! . . . D'ailleurs, elle n'était pas là quand je les ai prises. »

EXERCICE.

1. Qui désigne-t-on sous le nom de Bébé? — 2. Qu'avait-on fait en l'absence de maman? — 3. Pourquoi la maman était-elle sortie? — 4. Que fit-elle en s'apercevant du méfait? — 5. Combien avait-elle d'enfants? — 6. Quel était l'ainé des enfants? — 7. Quelle différence d'âge y avait-il entre les deux enfants? — 8. Que demanda la maman aux enfants? — 9. Que répondirent-ils? — 10. Qui avait mangé les pralines? — 11. Bébé avoua-t-il sciemment les avoir prises? — 12. Liline était-elle une menteuse? — 13. Aimez-vous les pralines?

UN BON CONSEIL.

La scène se passe dans un omnibus, à Paris. Deux vieilles dames sont assises l'une à côté de l'autre. L'une veut que la portière soit fermée, l'autre la veut ouverte. On appelle le conducteur pour décider la question. « Monsieur, dit la première, si cette fenêtre reste ouverte, je suis sûre d'attraper un rhume qui m'emportera. — Monsieur, si on la ferme, dit l'autre, je suis certaine de mourir d'un coup d'apoplexie. » Le conducteur ne savait que faire, lorsqu'un vieux monsieur, qui jusque là s'était tenu tranquille dans un coin de la voiture, le tira d'embarras. « Ouvrez donc la portière, mon cher ami, cela fera mourir l'une, puis vous la fermerez, cela nous débarrassera de l'autre, et nous aurons la paix. »

EXERCICE.

1. Où se passe la scène ci-dessus? — 2. De qui est-il question? — 3. Ces deux vieilles dames étaient-elles

d'accord? — 4. Que voulait chacune d'elles? — 5. Qui appelèrent-elles pour décider le différend? — 6. Quelles raisons invoquaient-elles pour appuyer leur réclamation? — 7. Que pensait le conducteur? — 8. Qui donna un conseil au conducteur? — 9. Que dit-il de faire? — 10. Quelle leçon voulait-il donner en proposant un moyen si radical?

UN PAYS EXTRAORDINAIRE.

Un Espagnol en voyage passait, un jour d'hiver, dans un village du Brabant; plusieurs chiens aboyaient et couraient après lui. Il se baissa pour prendre une pierre et la leur jeter; mais il avait gelé, et la pierre tenait si fortement qu'il ne put l'arracher; « Oh ! le maudit pays, s'écria-t-il en jurant, où on lâche les chiens et où l'on attache les pierres. »

EXERCICE.

1. De quelle nationalité était ce voyageur? — 2. Voyageait-il dans son pays? — 3. Que firent les chiens du village sur son passage? — 4. Comment voulut-il s'en débarrasser? — 5. Pourquoi se baissa-t-il? — 6. Pourquoi ne put-il pas prendre une pierre? — 7. Dans quelle saison voyageait-il? — 8. Comment appela-t-il ce pays? — 9. Quelle était son opinion sur ce pays? — 10. Était-elle juste?

HENRI IV ET LE PAYSAN.

Henri IV s'était égaré à la chasse, et ayant rencontré un paysan, l'avait fait monter en croupe derrière lui, pour qu'il lui indiquât le chemin conduisant à la lisière de la forêt.

Chemin faisant, le paysan lui fit part du désir qu'il avait de voir le roi. « Oh ! rien n'est plus facile, lui dit Henri IV ; quand nous serons parvenus au terme de notre course, tu n'auras qu'à regarder celui qui conservera son chapeau sur la tête, pendant que les autres seront découverts ; ce sera le roi. » Un quart d'heure après, Henri IV rejoignit une partie de sa cour et se vit entouré de seigneurs qui tous le saluèrent avec respect et restèrent découverts. S'adressant alors à son guide : « Eh bien ! lui demanda-t-il, qui est le roi ? — Ma foi, monsieur, répondit celui-ci, ce doit être vous ou moi, car il n'y a que nous deux qui ayons le chapeau sur la tête. »

EXERCICE.

1. Que faisait Henri IV quand il s'égara ? — 2. Qui rencontra-t-il ? — 3. Que fit le paysan pour accompagner le roi ? — 4. Pourquoi monta-t-il en croupe ? — 5. Quel était le désir du paysan ? — 6. Henri IV promit-il de satisfaire son désir ? — 7. Comment le paysan devait-il reconnaître le roi ? — 8. Qui Henri IV rejoignit-il bientôt ? — 9. Que firent les seigneurs en voyant Henri IV ? — 10. Pourquoi restèrent-ils découverts ? — 11. Que demanda Henri IV à son guide ? — 12. Qui devait être le roi, selon le paysan ? — 13. Pourquoi le pensait-il ?

LECTURES COURANTES

UN DISCIPLE DE MURILLO.

Murillo, le célèbre peintre espagnol, trouvait depuis quelque temps parmi les études de ses élèves des ébauches d'esquisses qui portaient la marque du génie. Celles-ci étaient exécutées pendant la nuit et le Maître ne savait à qui les attribuer.

Comme il entra un matin dans son atelier, il trouva ses élèves en extase devant un chevalet. Lui-même ne put retenir son admiration quand il aperçut une tête de vierge aux lignes exquises et de toute beauté. Il interrogea l'un après l'autre chacun de ses élèves qui tous lui assurèrent avec regret être étrangers à ce travail. — « L'auteur de cette étude sera un jour notre maître à tous » — s'écria le grand artiste, puis appelant un jeune esclave qui arriva tout tremblant : — « Sébastian ! qui reste ici pendant la nuit ? » — « Personne que moi. » — « Bien, mets-toi en faction ici dès ce soir et si, demain matin, tu ne peux me renseigner sur le visiteur qui vient ici pendant la nuit, 30 bons coups de fouet te feront ouvrir les yeux une autre fois. »

Le lendemain, poussés par la curiosité, Murillo et ses élèves pénétrèrent dans l'atelier plus tôt qu'à l'ordinaire. Quelle ne fut pas leur stupéfaction de trouver devant le chevalet l'esclave, tout absorbé par son sujet, terminant son étude de la veille. — « Quel est ton maître, Sébastian demanda l'artiste ? » — « C'est vous, Seigneur. » — « Bon, mais qui t'a enseigné le dessin ? » — « C'est vous, Seigneur. » — « Je ne t'ai jamais donné une seule leçon. » —

« Non, mais vous en avez donné à ces jeunes messieurs et j'y ai prêté l'oreille. » — « Mieux que ça, tu en as profité. Puis se tournant vers ses élèves : « Que mérite-t-il, mes enfants ? » — « La liberté, la liberté. » — Alors l'esclave se jetant aux pieds du grand peintre : — « Non, maître, pas la mienne, celle de mon père. »

« Ton crayon nous a révélé ton talent, ta prière vient de nous découvrir ton cœur ; tu n'es plus mon esclave, tu es mon fils. Quel bonheur pour moi de donner au monde un artiste. »

UN AUTOGRAPHE DE DUMAS.

Un jour, à Saint-Germain, Alexandre Dumas, assis à sa table de travail, étend machinalement la main pour caresser un énorme chien qu'on lui avait donné quelques jours auparavant et qui dormait en rond entre ses jambes. Mouton, c'était le nom de l'animal, surpris dans son sommeil, happe d'un coup de dent la main de son maître, et, tout en grognant de rage, lui enfonce ses crocs dans la chair. L'auteur des *Mousquetaires* mit Mouton à la porte, arrêta le sang qui coulait de sa blessure, roula son mouchoir en manière de bandage autour de la plaie et continua à écrire de la main gauche le feuilleton commencé de la main droite : il n'était pas homme à s'arrêter pour si peu. Seulement, le soir même, l'incident, démesurément grossi, circulait dans la ville où Dumas était populaire, et l'on se racontait avec effroi que le grand conteur avait été à moitié dévoré par un dogue furieux.

Dès le lendemain, Dumas entend frapper à sa porte :

un inconnu se présente, salue timidement, s'assied, tousse deux ou trois fois et, interrogé sur le but de sa visite :

— Monsieur Dumas, dit-il enfin, je viens vous demander un autographe.

— Tiens ! un autographe ? de moi ?

— Sans doute. Je possède une assez curieuse collection et, par un hasard inexplicable, je n'en ai pas un seul de votre écriture.

— Diable ! vous tombez mal ; j'ai été mordu hier par mon chien et j'écris assez maladroitement de la main gauche.

— Je sais, je sais . . . c'est même pour cela que je me permets d'insister.

— Je ne vous comprends pas.

— Eh bien ! Monsieur Dumas, j'ai entendu dire *que votre chien était enragé* et, dans ce cas . . . , vous saisissez . . . , vos autographes . . . deviendraient peut-être difficiles à se procurer.

Dumas devint vert.

— Joseph, cria-t-il, appelant son domestique, amenez-moi Mouton et apportez-moi un verre d'eau !

Et deux minutes plus tard il avait la satisfaction de voir le chien laper en trois coups de langue le contenu du verre qu'on lui présentait.

Il respira, éclata de rire . . . et mit le collectionneur à la porte. Il devait, plus tard, se venger bien spirituellement de celui-ci aux dépens du prince de Metternich : l'altesse, à son tour, sollicitait un autographe.

— Volontiers, fit en souriant l'auteur de *Monte-Cristo*.

Et, prenant la plume, il écrivit de sa plus belle ronde :

Reçu de M. le prince de Metternich vingt-cinq bouteilles de son meilleur vin de Johannisberg.

ALEX. DUMAS.

Le prince, comme on pense, s'exécuta de bonne grâce.

LE PRINCE ALBERT ET LA REINE VICTORIA.

La princesse Victoria avait dix-neuf ans quand le diadème royal fut solennellement placé sur sa tête dans l'abbaye de Westminster. Il y avait d'ailleurs plusieurs mois qu'on la considérait comme l'héritière incontestée du pauvre Guillaume IV. C'était une jolie personne, fort distinguée, à qui tout semblait sourire. Les prétendants ne manquaient point et, dans toutes les chancelleries, les diplomates s'agitaient pour savoir à qui les « raisons d'Etat » permettraient d'accorder la main de la jeune reine.

Or, un soir, à un bal de la cour, Sa Majesté — vraiment toute gracieuse alors — détacha de son corsage un bouquet de roses et l'offrit ostensiblement à son cousin, le prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha. C'était indiquer à tous sa préférence. Le jeune prince, qui avait aimé sa cousine princesse, mais qui n'osait l'aimer reine, demeura un instant interloqué. Vêtu à la mode allemande, il ne trouvait à sa jaquette aucune boutonnière où il pût insérer le précieux bouquet. Alors, il tira de sa poche un canif et, très crânement, il découpa sur son habit, à la place du cœur, une large ouverture où il planta triomphalement les fleurs royales.

Quelques jours après, le prince Albert était fiancé à la reine et, le 10 février 1840, leur mariage se célébrait en grande pompe. La situation était délicate : être le mari d'une reine sans être aucunement le roi, c'était la condition exigée du prince Albert par le peuple anglais, jaloux et défiant de cette sorte d'intrusion étrangère sans exemple dans son histoire. C'était aussi le risque de sombrer dans le ridicule. Celui qu'on prit coutume

d'appeler depuis le prince-consort, s'en tira spirituellement : il se fit aimer de la reine et, par amour, il obtint d'elle tout ce qu'il souhaita.

Un jour, ayant donné son avis dans une question de politique intérieure, la reine lui avait laissé entendre assez vivement que son opinion n'avait aucune autorité en la matière, et le prince, froissé, s'était retiré dans ses appartements.

La jeune reine, regrettant bientôt son mouvement de mauvaise humeur, n'avait pas tardé à venir frapper à la porte de sa chambre .

— Qui frappe ? interrogea le prince.

— C'est la reine, répondit-elle.

— Je prie la reine d'agréer mes excuses, déclara alors la voix ferme du prince-consort. Mais j'ai besoin d'être seul. . . .

— Albert, c'est votre femme . . . insista-t-elle d'une voix plus douce.

Et la porte s'ouvrit. Et la réconciliation fut complète. A force de dextérité, de tact et de bonne grâce, le prince Albert dissipait ainsi non seulement les appréhensions de la reine, mais encore les soupçons des personnages politiques ou les susceptibilités populaires et, quand il mourut, en 1861, on s'aperçut qu'il avait pris dans l'Etat, sans en avoir l'air, une place prépondérante.

La mort du prince-consort fut pour la reine un coup de foudre. Elle le pleura amèrement et voua à sa mémoire un souvenir touchant par sa persévérance.

A BON CHAT, BON RAT.

Edouard Young, *le poète des tombeaux*, comme on l'appelle, était remarquable par la gaieté de son caractère avant les malheurs qui obscurcirent la dernière partie de sa vie. Il allait un jour en bateau au Vauxhall, en compagnie de quelques dames, et cherchait à les amuser en jouant de la flûte. Il y avait derrière eux quelques officiers qui allaient au même endroit ; Young cessa de jouer dès qu'ils approchèrent. L'un d'eux lui demanda pourquoi il avait cessé de jouer. « Parce que cela me plait, » répondit le docteur. Là-dessus l'élève de Mars lui dit d'un ton impérieux que s'il ne reprenait pas sa flûte immédiatement, il le jetterait dans la Tamise. Young, dans la crainte d'effrayer les dames, digéra cette insulte de bonne grâce, prit sa flûte et continua d'en jouer tout le temps qu'ils furent sur l'eau. Dans la soirée il aperçut l'officier qui avait agi si cavalièrement, alla droit à lui et lui dit avec beaucoup de sang-froid : « Monsieur, c'était pour ne pas effrayer les personnes qui se trouvaient avec moi que j'ai acquiescé à votre arrogante injonction ; mais, afin que vous soyez bien convaincu qu'on peut avoir autant de courage sous un habit noir que sous un uniforme, je vous demande de vous rendre demain, à cinq heures du matin, à . . . sans témoin, la querelle étant entièrement entre nous. » Le poète stipula en outre que cette affaire se viderait l'épée à la main. L'officier consentit à toutes les conditions.

Tous deux se trouvèrent le lendemain à l'heure et à l'endroit convenus ; mais, au moment où l'officier se mettait en garde, Young le mit en joue avec un pistolet. « Quoi ! s'écria l'officier, avez-vous l'intention de m'as-

sassiner ? » — « Non, dit le poète, mais il faut qu'à l'instant vous dansiez un menuet, autrement vous êtes un homme mort. »

Une courte altercation eut lieu, dans laquelle Young parut si furieux et si déterminé que l'officier fut obligé de se soumettre. « Bien, dit le poète, vous m'avez forcé hier de jouer, et aujourd'hui je vous ai fait danser malgré vous ; nous sommes quittes, et je suis prêt à vous donner toutes les satisfactions que vous voudrez. » L'officier offrit sa main à l'auteur des "Nuits", avoua qu'il avait été impertinent et le pria de lui accorder son amitié.

SINGULIÈRE MÉPRISE.

Un étranger très riche, nommé Suderland, était banquier de la cour de Saint-Pétersbourg et jouissait d'une assez grande faveur auprès de l'impératrice Catherine II.

Un matin, on lui annonça que sa maison était entourée de soldats et que le maître de police demandait à lui parler. Cet officier, nommé Reliev, entra d'un air consterné. — « M. Suderland, » dit-il « je me vois avec un vrai chagrin chargé par ma gracieuse souveraine d'exécuter un ordre dont la sévérité m'effraye, m'afflige. J'ignore par quelle faute ou par quel crime vous avez excité à ce point le ressentiment de Sa Majesté.

— Moi, monsieur ! » répondit le banquier « je l'ignore autant et plus que vous ; ma surprise surpasse la vôtre. Mais enfin quel est cet ordre ? — Monsieur, » répliqua l'officier, « en vérité, le courage me manque pour vous le faire connaître ! — Eh quoi ! aurais-je perdu la confiance de l'impératrice ? — Si ce n'était que cela, vous ne me

verriez pas si désolé : la confiance peut revenir ; une place peut être rendue. — Eh bien, s'agit-il de me renvoyer dans mon pays ? — Ce serait une contrariété, mais avec vos richesses on est bien partout. — « Ah ! mon Dieu » s'écria Suderland en tremblant, « est-il question de m'exiler en Sibérie ? — Hélas ! on en revient. — De me jeter en prison ? — Si ce n'était que cela, on en sort. — Bonté divine ! voudrait-on me *knouter* ? — Ce supplice est affreux, mais il ne tue pas toujours.

« Eh quoi » dit le banquier en sanglotant, « ma vie est-elle en péril ? L'impératrice, si bonne, si clément, qui me parlait si doucement encore il y a deux jours, elle voudrait. . . . Mais je ne puis le croire. Ah ! de grâce achevez ; la mort serait moins cruelle que cette attente insupportable. — « Eh bien, mon cher, » dit l'officier de police d'une voix lamentable, « ma gracieuse souveraine m'a donné l'ordre de vous faire *empailler*. »

« M'empailler ! » s'écria Suderland, en regardant fixement le maître de police ; « mais vous avez perdu la raison, ou l'impératrice n'a pas conservé la sienne ; enfin vous n'auriez pas reçu un pareil ordre sans en faire sentir la barbarie et l'extravagance. — Hélas ! mon pauvre ami, j'ai fait ce qu'ordinairement nous n'osons jamais tenter ; j'ai marqué ma surprise, ma douleur, j'allais hasarder d'humbles remontrances ; mais mon auguste souveraine, d'un ton irrité, en me reprochant mon hésitation, m'a commandé de sortir et d'exécuter sur-le-champ l'ordre qu'elle m'avait donné, en ajoutant ces paroles qui retentissent encore à mon oreille : « Allez, et n'oubliez pas que votre devoir est de faire, sans murmure, les commissions dont je daigne vous charger. »

Il serait impossible de peindre l'étonnement, la colère,

le désespoir du pauvre banquier. Il pria le maître de police, le conjura, le pressa longtemps en vain de lui laisser écrire un billet à l'impératrice pour implorer sa pitié.

Le magistrat, vaincu par ses supplications, céda en tremblant à ses prières, se chargea de son billet, sortit, et n'osant aller au palais, se rendit chez le gouverneur de Saint-Pétersbourg. Celui-ci croit que le maître de police est devenu fou; il lui dit de le suivre, de l'attendre dans le palais, et court, sans tarder, chez l'impératrice.

Introduit chez cette princesse, il lui exposa le fait. Catherine, en entendant ce récit, s'écria: «Juste ciel! quelle horreur! En vérité, Reliev a perdu la tête. Comte, partez, courez et ordonnez à cet insensé d'aller tout de suite délivrer mon pauvre banquier de ses folles terreurs et de le mettre en liberté». Tout à coup, l'impératrice éclata de rire. «J'ai le mot de l'énigme», s'écria-t-elle. «Mon chien favori, que j'avais appelé Suderland, vient de mourir; j'ai ordonné à Reliev de le faire empailler; et, comme il hésitait, je me suis mise en colère contre lui, pensant que, par une sotte vanité, il croyait une telle commission au-dessous de sa dignité».

UN BON CONSEIL

Un jour, un fermier nommé Bernard, étant venu à Rennes pour certain marché, pensa, une fois ses affaires terminées, qu'il lui restait quelques heures de loisir, et qu'il ferait bien de les employer à consulter un avocat. On lui avait souvent parlé de M. Poitier de la Germondaie, dont la réputation était si grande que l'on croyait

un procès gagné lorsqu'on pouvait s'appuyer de son opinion. Le paysan demanda son adresse et se rendit chez lui, rue Saint Georges.

Les clients étaient nombreux, et Bernard dut attendre longtemps; enfin son tour arriva, et il fut introduit. M. de la Germondaie lui fit signe de s'asseoir, posa ses lunettes et lui demanda ce qui l'amenait.

— Par ma foi! monsieur l'avocat, dit le fermier en tournant son chapeau, j'ai entendu dire tant de bien de vous que, comme je me trouvais tout porté à Rennes, j'ai voulu vous consulter, afin de profiter de l'occasion.

— Je vous remercie de votre confiance, mon ami, dit M. Poitier de la Germondaie, mais vous avez sans doute quelque procès?

— Des procès? par exemple! je les ai en abomination et jamais Pierre Bernard n'a eu aucun mot avec personne.

— Alors c'est une liquidation, un partage de famille?

— Faites excuse, monsieur l'avocat, ma famille et moi nous n'avons jamais eu à faire de partage, vu que nous prenons à la même huche, comme on dit.

— Il s'agit donc de quelque contrat d'achat ou de vente?

— Ah bien oui! je ne suis pas assez riche pour acheter, ni assez pauvre pour revendre.

— Mais enfin, que voulez-vous de moi? demanda le jurisconsulte étonné.

— Eh bien! je vous l'ai dit, monsieur l'avocat, reprit Bernard avec un gros rire embarrassé, je veux une consulte pour mon argent, bien entendu, parce que je suis tout porté à Rennes, et qu'il faut profiter des occasions.

Monsieur de la Germondaie sourit, prit une plume, et demanda au paysan son nom.

— Pierre Bernard, répondit celui-ci, heureux qu'on l'eût compris.

— Votre âge?

— Quarante ans, ou approchant.

— Votre profession?

— Ma profession? . . . Ah! oui, qu'est-ce que je fais? . . . je suis fermier.

L'avocat écrivit deux lignes, plia le papier et le remit à son étrange client.

C'est déjà fini? s'écria Bernard; eh bien! à la bonne heure; on n'a pas le temps de moisir, comme dit cet autre. Combien donc cela vaut-il, la consulte, monsieur l'avocat?

— Trois francs.

Bernard paya sans réclamation, salua du pied et sortit enchanté d'avoir profité de l'occasion.

Lorsqu'il arriva chez lui, il était déjà quatre heures, la route l'avait fatigué, et il entra à la maison bien résolu à se reposer.

Cependant les foins étaient coupés depuis plusieurs jours et complètement fanés; un des garçons vint demander s'il fallait les rentrer.

— Ce soir! interrompit la fermière qui venait de rejoindre son mari; ce serait grand péché de se mettre à l'ouvrage si tard, tandis que demain on pourra les ramasser sans se gêner.

Le garçon objecta que le temps pouvait changer, que les attelages étaient prêts et les bras sans emploi. La fermière répondit que le vent se trouvait bien placé, et que si l'on commençait, la nuit viendrait tout inter-

rompre. Bernard, qui écoutait les deux plaidoyers, ne savait à quoi se décider, lorsqu'il se rappela tout à coup le papier de l'avocat.

— Minute ! s'écria-t-il, j'ai là une consulte, c'est d'un fameux, et elle m'a coûté trois francs ; ça doit nous tirer d'embarras. Voyons, Thérèse, dis-nous ce qu'elle chante, toi qui lis toutes les écritures.

La fermière prit le papier et lut, en hésitant, ces deux lignes :

Pierre Bernard, ne remettez jamais au lendemain ce que vous pouvez faire le jour même.

— Il y a cela ! s'écria le fermier frappé de l'à-propos ; alors vite les charrettes, les filles, les garçons, et rentrons le foin !

La femme voulut essayer encore quelques objections, mais il déclara qu'on n'achetait pas une consulte trois francs pour n'en rien faire, et qu'il fallait suivre l'avis de l'avocat. Lui-même donna l'exemple, en se mettant à la tête des travailleurs et en ne rentrant qu'après avoir ramassé tous ses foins.

L'événement sembla prouver la sagesse de sa conduite car le temps changea pendant la nuit, un orage imprévu éclata sur la vallée, et le lendemain, quand le jour parut, on aperçut dans la prairie la rivière débordée qui entraînait les foins récemment coupés. La récolte de tous les fermiers voisins fut complètement anéantie ; Bernard seul n'avait rien perdu.

Cette première expérience lui donna une telle foi dans la consultation de l'avocat qu'il devint, grâce à son ordre et à sa diligence, un des plus riches fermiers du pays. Il avait adopté pour règle de conduite le conseil :

« Ne remettez jamais au lendemain ce que vous pouvez faire le jour même. »

E. SOUVESTRE.
(Les derniers paysans.)

LA VOITURE PARTAGÉE

On se souvient de la ridicule et excessive vanité de l'archevêque de Reims, Le Tellier-Louvois, sur son rang et sa naissance. On sait combien, de son temps, elle était célèbre dans toute la France. Voici une des occasions où elle se montra, tout entière le plus plaisamment. Le duc d'A——, absent de la cour depuis plusieurs années, revenu de son gouvernement du Berry, allait à Versailles. Sa voiture versa et se rompit. On lui dit qu'il fallait deux heures pour la remettre en état. Il vit un relais et demanda pour qui c'était : on lui dit que c'était pour l'archevêque de Reims qui allait à Versailles. Il envoya ses gens devant lui, n'en réservant qu'un, auquel il recommanda de ne point paraître sans son ordre.

L'archevêque arrive. Pendant qu'on attelait, le duc charge un des gens de l'archevêque de lui demander une place pour un honnête homme, dont la voiture vient de se briser et qui est condamné à attendre deux heures qu'elle soit rétablie. Le domestique va et fait la commission. — « Quel homme est-ce ? dit l'archevêque, est-ce quelqu'un comme il faut ? — Je le crois, monseigneur, il a un air bien honnête ? — Qu'appelles-tu un air honnête ? Est-il bien mis ? — Monsei-

gneur, simplement, mais bien.— A-t-il des gens?— Monseigneur, je l'imagine.— Va-t'en le savoir.» Le domestique va et revient.— « Monseigneur, il les a envoyés devant à Versailles.— Ah! c'est quelque chose. Mais ce n'est pas tout. Demande-lui s'il est gentilhomme.» Le laquais va et revient.— «Oui, monseigneur, il est gentilhomme.— «A la bonne heure, qu'il vienne, nous verrons ce que c'est.» Le duc arrive, salue. L'archevêque fait un signe de tête, se range à peine pour faire une petite place dans sa voiture. Il voit une croix de St. Louis. «Monsieur, dit-il au duc, je suis fâché de vous avoir fait attendre, mais je ne pouvais donner une place dans ma voiture à un homme de rien, vous en conviendrez. Je sais que vous êtes gentilhomme. Vous avez servi, à ce que je vois? — Oui, monseigneur.— Dans les bureaux, apparemment?—Non, je n'ai rien à faire dans les bureaux. Je vais remercier.— Qui? Monsieur de Louvois?— Non, monseigneur, le roi.— Le roi (Ici l'archevêque se recule et fait un peu de place)! Le roi vient donc de vous faire quelque grâce toute récente?—Non, monseigneur, c'est une longue histoire.— ConteZ toujours. — C'est qu'il y a deux ans, j'ai marié ma fille à un homme peu riche (l'archevêque reprend un peu de l'espace qu'il a cédé dans la voiture); mais d'un très grand nom (l'archevêque recède la place).» Le duc continue: «Sa Majesté avait bien voulu s'intéresser à ce mariage (l'archevêque fait beaucoup de place) et avait même promis à mon gendre le premier gouvernement qui vaquerait.— Comment donc? Un petit gouvernement sans doute! de quelle ville?— Ce n'est pas seulement d'une ville, monseigneur, c'est d'une pro-

vince.— Quoi! dit l'archevêque en se reculant dans l'angle de la voiture, d'une province? — Oui, et il va y en avoir un de vacant.— Lequel donc? — Le mien, celui de Berry, que je veux faire passer à mon gendre. — Quoi! monsieur, vous êtes gouverneur. . . . Vous êtes donc le duc de. . . .» Et il veut descendre de sa voiture.— «Mais, monsieur le duc, que ne parliez-vous? Mais cela est incroyable. Mais à quoi m'exposez-vous? Pardon, de vous avoir fait attendre. . . . Ce maraud de laquais qui ne me dit pas. . . . Je suis bien heureux encore d'avoir cru sur votre parole que vous étiez gentilhomme, tant de gens le disent sans l'être! Et puis, ce d'Hozier est un fripon! Ah! monsieur le duc, je suis confus.— Remettez-vous, monseigneur. Pardonnez à votre laquais qui s'est contenté de vous dire que j'étais un honnête homme. Pardonnez à d'Hozier qui vous exposait à recevoir dans votre voiture un vieux militaire non titré; pardonnez-moi aussi de n'avoir pas commencé par faire mes preuves pour monter dans votre carrosse.

LA SECONDE VALSE DE BENJAMIN GODARD

A propos du compositeur français, Benjamin Godard, voici une anecdote qu'il racontait lui-même :

— Je me trouvais, une année, en villégiature à Saint-Valéry, lorsqu'un pharmacien de l'endroit, qui exploitait une liqueur fabriquée dans un couvent du pays, vint me trouver et me dit :

«Je désirerais, monsieur, offrir à mes clients une petite prime, que j'expédierais en caisse, avec mes bouteilles. J'ai pensé qu'une œuvre inédite de vous leur serait agréable. Ne pourriez-vous pas me composer un morceau de danse, *très facile*, que toute jeune fille puisse, du premier coup, jouer devant ses parents?»

«Parfaitement, monsieur.»

Nous convenons du prix, de la manière dont devait être publiée l'œuvre, etc., et je rentre chez moi.

Je me mets alors au piano, et, sur le premier motif qui me passe par la tête, j'improviser une valse, simple et coulante comme il n'est pas possible. A chaque instant, j'avais envie d'y glisser quelques fioritures; mais, me souvenant de la recommandation, je proscrivis avec rigueur toute difficulté. Bref, je me contraignis si bien à faire quelque chose *d'ordinaire* et de *plat*, que, lorsque j'eus achevé la transcription, je n'osais plus la signer.

Et j'envoie ma musique au pharmacien.

Le lendemain, je recevais cette réponse :

«Mille regrets, monsieur; mais votre valse est beaucoup trop difficile pour mes clients. Mon ami X—— quoique excellent musicien, s'y est pris à trois fois pour la déchiffrer. *Veillez m'en écrire une autre infiniment plus simple.*»

Cela m'était impossible. J'étais descendu au plus bas degré de l'art. Je déclinai donc la proposition et renfermai dans mes cartons l'œuvre condamnée, désespérant de la placer jamais, lorsque, revenu à Paris, je rencontre sur le boulevard l'éditeur Durand.

«N'avez-vous rien à me donner?» me dit-il.

«Ma foi! non, rien du tout; à moins, pourtant, que

vous ne vouliez un petit *amusement pour fillettes.*»

«Montrez.»

J'entre chez lui et je joue la valse destinée auparavant à accompagner la fameuse liqueur.

«Admirable !» s'écrie-t-il. «Superbe ! magnifique !»

Quinze jours après, il publiait cette œuvre ; elle allait aux nues. Bientôt on la jouait dans tous les concerts. C'est celle qui porte le titre de *Seconde Valse.*

NOTES SUR ALEXANDRE DUMAS FILS

Encore tout jeune, le futur grand homme manifestait déjà son mordant esprit.

Au collège, à quelqu'un qui lui dit d'un ton malicieux, faisant allusion à son origine :

— Votre père, n'est-ce pas, était un mulâtre ?

— Oui, monsieur, répondit-il, mon père était mulâtre, mon grand-père nègre et mon arrière-grand-père singe. Et ma généalogie commence où finit la vôtre.

Un des traits d'Alexandre Dumas fut le culte qu'il garda pour la mémoire de son père. Dans une de ses préfaces, il invoquait, avec une émotion profonde, la gloire paternelle. Quand il fit jouer à l'Odéon *Joseph Balsamo*, une pièce de Dumas père, demeurée à l'état d'ébauche, il eut ce mot :

— Qui nommera-t-on sur l'affiche ? lui demandait-on.

— Si la pièce réussit, répondit-il, elle est de mon père, si elle échoue, elle est de moi.

En parlant du rôle qu'il avait voulu jouer dans la littérature, il dit :

« Je ne suis ni Dieu, ni apôtre, ni philosophe, ni bateleur. Je suis quelqu'un qui passe, qui regarde, qui voit, qui sent, qui réfléchit, qui espère et qui dit ou écrit ce qui le frappe dans la forme la plus claire, la plus rapide, la plus propre à ce qu'il veut dire. Si le style n'est pas toujours irréprochable, la pensée est toujours d'une sincérité parfaite, car j'aimerais mieux labourer l'arpent de terre que le travail m'a donné que d'exprimer un mot que je ne penserais pas. Je blesse souvent aussi des conventions reçues, des idées établies, les préjugés et le qu'en-dira-t-on dans lesquels la société vit tant bien que mal, qu'elle ne veut pas se voir reprendre, parce qu'elle en a l'habitude et parce qu'elle a horreur du dérangement.

Bref, j'écris pour ceux qui pensent comme moi. Inutile de combattre les opinions des autres; on parvient quelquefois à vaincre les gens dans une discussion, jamais à les convaincre. Les opinions sont comme les clous : plus on tape dessus, plus on les enfonce. Tout notre pouvoir se réduit à dire ce qui nous paraît être la vérité. Les hommes posent les chiffres et le temps fait la preuve.»

« J'ai vécu tout ce que j'ai représenté. Je puis dire que, depuis que je tiens une plume, je n'ai pas écrit un mot qui ne fût une émotion, un souvenir de ma propre vie, une conviction de mon esprit, de mes études, de ma conscience. J'ai cherché comment et par où je pouvais rattacher ce souvenir, cette émotion, cette conviction à la cause de l'humanité, et l'œuvre est née de ce rapprochement.»

L'opinion de Dumas est naturellement celle de son époque et est loin de cadrer avec la pensée de la société

contemporaine dans laquelle la femme a conquis une position égale à celle de l'homme ; il adorait néanmoins la société des femmes, d'abord déclare-t-il, parce qu'elles vous apprennent mieux à connaître les hommes.

UN NEZ GELÉ
(ALEXANDRE DUMAS.)

Les premiers jours où Saint-Pétersbourg eut revêtu sa robe blanche furent pour moi des jours de curieux spectacle, car tout m'était nouveau. Je ne pouvais surtout me lasser d'aller en traîneau, car il y a une volupté extrême à se sentir entraîné, sur un terrain poli comme une glace, par des chevaux qu'excite la vivacité de l'air, et qui, sentant à peine le poids de leur charge, semblent voler plutôt que courir. Ces premiers jours furent d'autant plus agréables pour moi, que l'hiver ne se montra que petit à petit, de sorte que j'arrivai, grâce à mes fourrures, jusqu'à vingt degrés presque sans m'en être aperçu.

Un jour, comme le ciel était très beau, quoique l'air fût plus vif que je ne l'avais encore senti, je me décidai à faire mes courses en me promenant ; je m'enveloppai d'une grande redingote d'astracan, je m'enfonçai un bonnet fourré sur les oreilles, je roulai autour de mon cou une cravate de cachemire, et je m'aventurai dans la rue, n'ayant de toute ma personne que le bout du nez à l'air.

D'abord tout alla à merveille; je m'étonnais même du peu d'impression que me causait le froid, et je riaais tout bas de tous les contes que j'en avais entendu faire; j'étais, au reste, enchanté d'avoir cette occasion de m'acclimater. Cependant, après quelque temps, je crus remarquer que les personnes que je rencontrais, me regardaient avec une certaine inquiétude, mais cependant sans me rien dire. Bientôt un monsieur, plus causeur à ce qu'il paraît, que les autres, me dit en passant: *Noss!* Comme je ne savais pas un mot de russe, je crus que ce n'était pas la peine de m'arrêter pour un monosyllabe, et je continuai mon chemin. Au coin de la rue des Pois, je rencontrai un cocher qui passait ventre à terre en conduisant son traîneau; mais si rapide que fût sa course, il se crut obligé de me parler à son tour, et me cria: *Noss, noss!* Enfin, en arrivant sur la place de l'Amirauté, je me trouvai en face d'un homme du peuple, qui ne me cria rien du tout, mais qui ramassant une poignée de neige, se jeta sur moi, et avant que j'eusse pu me débarrasser de tout mon attirail, se mit à me débarbouiller la figure et à me frotter particulièrement le nez de toute sa force. Je trouvai la plaisanterie assez médiocre, surtout par le temps qu'il faisait, et, tirant un de mes bras d'une de mes poches, je lui allongeai un coup de poing qui l'envoya rouler à dix pas. Malheureusement ou heureusement pour moi, deux paysans passaient en ce moment, qui, après m'avoir regardé un instant, se jetèrent sur moi, et, malgré ma défense me maintinrent les bras, tandis que cet enragé, auquel je venais de donner un coup si violent, ramassait une autre poignée de neige et se précipitait de nouveau sur moi. Cette

fois profitant de l'impossibilité où j'étais de me défendre, il se mit à recommencer ses frictions. Mais, si j'avais les bras pris, j'avais la langue libre; croyant que j'étais la victime de quelque méprise ou de quelque guet-apens, j'appelai de toute ma force au secours. Un officier accourut et me demanda en français à qui j'en avais.

Comment! monsieur, m'écriai-je, en faisant un dernier effort et en me débarrassant de mes trois hommes, qui, de la manière la plus tranquille du monde, se remirent à continuer leur chemin; vous ne voyez donc pas ce que ces drôles me faisaient?—Que vous faisaient-ils donc?—Mais ils me frottaient la figure avec de la neige! Est-ce que vous trouveriez cela une plaisanterie de bon goût, par hasard, avec le temps qu'il fait?—Mais, monsieur, ils vous rendaient un énorme service, me répondit mon interlocuteur.—Comment cela?—Sans doute, vous aviez le nez gelé.—Miséricorde! m'écriai-je, en portant la main à la partie menacée.

Monsieur, dit un passant en s'adressant à l'officier, je vous préviens que votre nez gèle.—Merci, monsieur, dit l'officier, comme si on l'eût prévenu de la chose la plus naturelle du monde, et se baissant, il ramassa une poignée de neige, et se rendit à lui-même le service que m'avait rendu le pauvre homme que j'avais si brutalement récompensé de son obligeance.—C'est-à-dire alors, monsieur, que sans cet homme vous n'auriez plus de nez, continua l'officier, en se frottant le sien.—Alors, monsieur, permettez . . .

Et je me mis à courir après mon homme qui, croyant que je voulais achever de l'assommer, se mit à courir

de son côté, de sorte que, comme la crainte est naturellement plus agile que la reconnaissance, je ne l'eusse probablement jamais rattrapé, si quelques personnes, en le voyant fuir et en me voyant le poursuivre, ne l'eussent pris pour un voleur, et ne lui eussent barré le chemin. Lorsque j'arrivai, je le trouvai parlant avec une grande volubilité, afin de faire comprendre qu'il n'était coupable que de trop de philanthropie; dix roubles que je lui donnai expliquèrent la chose. Le pauvre diable me baisa les mains, et un des assistants, qui parlait français, m'invita à faire désormais plus d'attention à mon nez. L'invitation était inutile: pendant tout le reste de ma course je ne le perdis pas de vue.

HISTOIRE EFFRAYANTE

Paul-Louis Courier à sa cousine.

Un jour, je voyageais en Calabre. C'est un pays de méchantes gens, qui, je crois, n'aiment personne, et en veulent surtout aux Français. De vous dire pourquoi, cela serait long; suffit qu'ils nous haïssent à mort, et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un jeune homme. Dans ces montagnes, les chemins sont des précipices; nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine; mon camarade allant devant, un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara. Ce fut

ma faute; devais-je me fier à une tête de vingt ans? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois, mais plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire. Nous y entrâmes non sans soupçon, mais comment faire? Là, nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita. Mon jeune homme ne se fit pas prier: nous voilà mangeant et buvant, lui du moins; car pour moi, j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien mine de charbonniers, mais la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal. Ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux, coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi. Mon camarade, au contraire, il était de la famille, il riait, il causait avec eux; et, par une imprudence que j'aurais dû prévoir, il dit d'abord d'où nous venions, où nous allions, qui nous étions; Français, imaginez un peu! chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain! et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens, pour la dépense et pour nos guides le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mît au chevet de son lit; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Ah! jeunesse, jeunesse! que votre âge est à plaindre! Cousine, on crut que nous portions les diamants de la couronne . . . c'étaient les lettres de sa fiancée!

Le souper fini, on nous laisse; nos hôtes couchaient en bas; nous, dans la chambre haute où nous avons mangé; une soupente élevée de sept à huit pieds, où

l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait, espèce de nid, dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise. Moi, déterminé à veiller, je fis bon feu et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement et je commençais à me rassurer, quand sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer; et, prêtant l'oreille par la cheminée qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement les propres mots du mari: *Eh bien? enfin voyons, faut-il les tuer tous deux?* — A quoi la femme répondit: *Oui.* — Et je n'entendis plus rien.

Que vous dirai-je? je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu! quand j'y pense encore. . . . * Nous deux presque sans armes, contre eux douze ou quinze qui en avaient tant! Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue! L'appeler, faire du bruit, je n'osais; m'échapper tout seul, je ne pouvais; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlant comme des loups. . . . En quelle peine je me trouvais, imaginez-le, si vous pouvez. Au bout d'un quart d'heure, qui fut long, j'entends sur l'escalier quelqu'un et, par les fentes de la porte, je vois le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui; moi derrière la porte; il ouvrit, mais avant d'entrer, il posa la lampe que sa femme vint

prendre ; puis il entra pieds nus, et elle, de dehors, lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe : *Doucement, va doucement.* Quand il fut à l'échelle, il monta, son couteau dans les dents, et venu à la hauteur du lit de ce pauvre jeune homme étendu, offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre . . . ah ! cousine . . . il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille, à grand bruit, vint nous réveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger ; on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant je compris enfin le sens de ces terribles mots : *Faut-il les tuer tous deux ?* Et je vous crois, cousine, assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait.

LE CHAPEAU VENGEUR

Avant dîner, j'avais rencontré, au Cercle le vicomte de Chastelune, qui m'avait dit :

— Qu'est-ce que vous faites ce soir ?

— Rien. Il fait froid. Je resterai chez moi au coin du feu.

— J'ai mieux que cela à vous offrir : un fauteuil à la première représentation de la pièce de Gandillot. Voulez-vous venir avec moi après dîner ?

— Entendu.

Et nous voilà roulant ensemble vers les hauteurs du boulevard du Temple. Un froid de loup. Nous arrivons au théâtre, et je m'installe à côté de mon ami, dans un fauteuil canné. J'étais en train de lorgner la salle, très bien garnie, ma foi ! lorsque je vis entrer dans la travée qui précédait mon rang une femme grande, blonde, mince, qui s'asseyait dans le fauteuil placé juste devant le mien. Et, alors, je m'aperçois avec stupeur qu'elle a sur la tête une espèce de chapeau Lamballe rabattu devant et relevé derrière comme un tricorne de gendarme, avec cette différence que le retroussis était garni de fleurs, de légumes, je crois même de petits arbustes : tout un véritable verger !

On frappe les trois coups : la toile se lève. J'entends vaguement la voix des « deux associés, » Hurteau et Matrat ; mais, bien entendu, impossible de les voir. Au risque d'attraper un torticolis, je me penche tantôt à droite, tantôt à gauche ; mais j'avais compté sans les manches de la blonde : deux véritables ballons de soie gonflée, qui masquaient complètement la vue à droite et à gauche.

— Sapristi ! dis-je à mi-voix à Chastelune, voilà un chapeau qui va être bien gênant !

La dame entend, se retourne à demi, et, me toisant avec un suprême dédain, elle hausse les épaules, ce qui remonte encore les deux ballons ; en même temps elle se raidit sur son fauteuil et arrive, par ses procédés gymnastiques, à surélever le maudit verger de quelques centimètres ; je continue alors d'un ton navré à mon camarade :

— Hein ? comme j'aurais mieux fait de rester chez

moi à me chauffer. . . . Je ne me serais pas dérangé, et j'aurais vu tout autant la pièce !

A nouveau la dame se retourne et m'envoie le sourire le plus ironique, le plus insolent. C'était de la provocation au premier chef, et cela méritait une leçon. Je prends mon mal en patience. Il me semblait que j'étais installé devant un théâtrophone. J'entendais, mais je ne voyais rien.

Enfin, le premier acte se termine au milieu des applaudissements. Tout le monde avait l'air de beaucoup s'amuser — tout le monde, excepté moi ! Et la dame m'avait à nouveau dévisagé avec son rictus moqueur.

D'autant plus qu'elle avait devant elle un tout petit homme avec la tête dans les épaules.

Je regarde ce petit homme : jaquette fatiguée, linge douteux, l'aspect modeste de quelque petit employé du quartier.

Je l'attire dans un coin :

— Monsieur, lui dis-je à voix basse, j'aurais un intérêt tout spécial à occuper votre fauteuil 48 ; voulez-vous me permettre de vous l'acheter vingt francs — un soir de première représentation, il vaut bien ça ! — et je vous céderai le mien en échange, le 92, qui, je le reconnais, est . . . un peu moins bon ?

La figure du petit homme s'allume d'une joie céleste ; il glisse mon louis dans son gousset et me dit :

— Monsieur, vous êtes vraiment trop aimable, et j'accepte le troc avec le plus vif plaisir !

II.

Me voilà donc en possession du 48 !

Ma première idée fut de m'y installer en gardant mon chapeau sur ma tête ; mais je réfléchis que cette manifestation pouvait ne pas être comprise, paraître inconvenante pour les artistes et qu'il me faudrait me découvrir.

Tout à coup, il me vient une idée saugrenue, mais géniale — géniale, mais saugrenue !

Je sors du théâtre, et je descends les boulevards jusqu'à ce que j'aie trouvé une modiste. J'entre et je demande à la marchande de me vendre ce qu'elle a, comme chapeau, de plus gigantesque, et de plus pyramidal. Elle ouvre une armoire et m'exhibe un monument en feutre noir, avec un énorme nœud de velours, et, sur ce nœud, un pouf de trois fleurs très hautes.

Je marchande le chapeau : soixante francs, — une véritable occasion d'automne !

Je paye, je fais placer le chapeau dans un carton et je rentre au théâtre.

A la stupéfaction de Chastelune, je m'assois au 48, devant la dame, un peu inquiète, puis je sors très sérieusement mon feutre empanaché et je me le campe sur la tête. Je ne sais pas quelle figure je devais avoir là-dessous avec mes grandes moustaches ; mais, certainement, une bombe éclatant tout à coup aux fauteuils d'orchestre n'aurait pas produit plus d'effet. On s'exclamait, on trépignait, on montait sur les banquettes pour mieux me voir, avec des explosions d'hilarité.

Les hommes — ah ! les braves cœurs ! — comprenant le sens symbolique de ma protestation, criaient : « Bravo ! Il a raison ! Bravo ! » tandis que Chastelune, très

choqué, le correct Chastelune me criait : « Vous êtes fou ! »

Et moi, je restais impassible au milieu de la tempête que j'avais déchaînée, me contentant de regarder dédaigneusement la dame par-dessus mon épaule.

Malheureusement, comme je l'ai dit, si mon idée était géniale, elle était certainement saugrenue : impossible de continuer la représentation dans des conditions pareilles.

Aussi ce qui était à craindre arriva : deux gardes de Paris firent irruption et, très poliment, me prièrent de cesser cette fine plaisanterie.

Allez dire à madame, répondis-je avec un faux air de Mirabeau, que je retirerai mon chapeau quand elle aura retiré le sien !

Cette réponse provoque l'enthousiasme du côté des hommes, des vociférations suraiguës du côté des femmes, et au milieu de ce vacarme, je suis enlevé avec mon feutre à panache et porté jusqu'au foyer par les deux gardes, qui me rendent la liberté sur ma promesse formelle de ne pas recommencer.

III.

La dame au verger triomphait.

Lamentation de la désolation !

Tout à coup je vois une petite ouvrière qui montait vers la galerie supérieure, coiffée d'une simple petite toque bon marché. Très jolie avec son nez retroussé, et ses yeux rieurs. Je l'appelle dans le foyer :

— Mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous offrir un beau chapeau tout neuf et que je viens d'acheter trois louis, il y a un quart d'heure ?

Et j'exhibe mon monument, devant lequel la petite tombe en extase.

— Et que faut-il faire pour cela ? me demanda-t-elle en rougissant.

— Moins que rien : d'abord vous le camper sur la tête, et ensuite aller vous asseoir au fauteuil 48 !

En deux secondes, la toque de fourrure était remplacée par mon feutre, qui allait divinement et, après avoir retapé ses frisons devant la glace du foyer, la petite redescend prestement à l'orchestre.

Ah ! si vous aviez vu la joie convulsive du public en voyant mon chapeau faire sa réapparition sur une tête féminine !

Cette fois, les gardes n'avaient rien à dire !

Moi, j'étais monté au « poulailler » pour jouir du coup d'œil, et je vous prie de croire que j'étais bien vengé ! La dame ne voyait plus rien du tout et servait de point de mire à toutes les lorgnettes de la salle. Elle a voulu, comme moi, se pencher à droite ou à gauche du grand nœud de velours, mais elle a fini par renoncer à la lutte, en quittant la place, au milieu d'un tonnerre d'applaudissements.

J'étais enfin maître du champ de bataille. . . .

NOW Help Yourself at Home With the New **BERLITZ** **SELF-TEACHER**

Our new, profusely illustrated self-teacher developed especially for home study by *The Berlitz School* will be a valuable aid to language students, both beginners and those wishing a rapid and practical review.

These NEW HANDBOOKS are tested, easy-to-read—illustrated on almost every page in black and white and in *color*. You follow lively, informal but detailed, easy-to-grasp illustrated sentences. They feature an exclusive new pronunciation system developed by *Berlitz* for home study only.

Available now:

THE BERLITZ SELF-TEACHER: FRENCH \$2.50
296 pages, 186 illustrations, 41 lessons

THE BERLITZ SELF-TEACHER: SPANISH \$2.50
296 pages, 186 illustrations, 38 lessons

THE BERLITZ SELF-TEACHER: ITALIAN \$2.50
328 pages, 210 illustrations, 42 lessons

THE BERLITZ SELF-TEACHER: GERMAN \$2.50
296 pages, 196 illustrations, 38 lessons

BERLITZ SIN MAESTRO: INGLÉS \$2.50
(for Spanish-Speaking Students)

SEND FOR YOUR COPY NOW TO
THE BERLITZ SCHOOLS OF LANGUAGES
630 Fifth Avenue, New York, N. Y.

The Berlitz Schools of Languages

UNITED STATES

NEW YORK 20, 630 Fifth Avenue
BROOKLYN 2, 66 Court Street
AKRON 8, First National Tower
BALTIMORE 1, 319 N. Charles Street
BOSTON 16, 140 Newbury Street
BUFFALO 3, Rand Building
CHICAGO 2, 30 North Michigan Avenue
CINCINNATI 2, Carew Tower
CLEVELAND 14, Leader Building
DALLAS 1, Mercantile Securities Building
DETROIT 26, David Whitney Building
LOS ANGELES 14, 629 South Hill Street
LOS ANGELES 36, 6030 Wilshire Boulevard
MIAMI 32, Alfred I. du Pont Building
MIAMI BEACH 39, 350 Lincoln Road
MINNEAPOLIS 3, 1111 Nicollet Avenue
NEW ORLEANS 12, International Trade Mart
NEWARK 2, 850 Broad Street
PHILADELPHIA 3, 1700 Walnut Street
PITTSBURGH 19, Grant Building
ROCHESTER 14, Reynolds Arcade Building
ST. LOUIS 8, Continental Building
SAN FRANCISCO 8, 26 O'Farrell Street
SEATTLE 1, 1331 Third Avenue
WASHINGTON 6, 839 17th Street N.W.

ARGENTINA

BUENOS AIRES, 847 Avenida de Mayo

BRAZIL

RIO DE JANEIRO, Edifício Odeon rua do Passeio, 2

URUGUAY

MONTEVIDEO, 25 de Mayo 581

VENEZUELA

CARACAS, Edificio Washington, Plaza Bolívar

Gold Medals, Grand Prizes and Hors Concours at expositions
in Paris, Lille, Zurich, St. Louis, Liege, London, Brussels,
Turin, Gand, Beirut, Marseilles, Philadelphia.

Other Berlitz Schools in Leading Cities of the World

GREAT BRITAIN

London	Huddersfield
Bradford	Leeds
Brighton	Manchester
Derby	Nottingham
Glasgow	Sheffield

FRANCE

Paris	Lyon
Biarritz	Marseilles
Bordeaux	Nancy
Cannes	Nice
Grenoble	Strasbourg
Le Havre	Toulouse
Lille	Tours
Limoges	Versailles

GERMANY

Berlin	Frankfurt
Aachen	Hamburg
Bremen	Hannover
Chemnitz	Koln
Dresden	Leipzig
Dusseldorf	Mannheim
Essen	Munich
	Stuttgart

AUSTRIA

Vienna	Linz
	Graz

BELGIUM

Brussels	Liege
Antwerp	Louvain

LUXEMBURG

Luxemburg

HUNGARY

Budapest

CZECHO-SLOVAKIA

Prague	Bratislava
Brunn	Pizen

NETHERLANDS

Amsterdam	Haarlem
The Hague	Leiden
Rotterdam	Utrecht

SWITZERLAND

Bern	Lausanne
Basel	Luzern
Geneva	Montreux
	Zurich

ITALY

Rome	Naples
Bologna	Padula
Brescia	Pisa
Corno	Taormina
Florence	Trieste
Genoa	Varese
Merano	Venice
Milan	San Remo Verona

SPAIN

Madrid	Granada
Barcelona	Malaga
Bilbao	Sevilla
Valencia	Zaragoza
	Palma De Mallorca

DENMARK

	Copenhagen
Aalborg	Aarhus

SWEDEN

Stockholm

NORWAY

Oslo

EGYPT

Cairo	Alexandria
-------	------------

ISRAEL

Tel-Aviv	Jerusalem
	Haifa

AUSTRALIA

Adelaide	Melbourne	Sydney
----------	-----------	--------

ALGERIA

Algiers

TURKEY

Istanbul

GREECE

Athens

The limited space prevents us from giving here the addresses of all the Berlitz schools. They may be obtained on application at any of our offices.

UNIVERSAL
LIBRARY



112 036

UNIVERSAL
LIBRARY